

BIBLIOTECA  
FVNDATIVNEI  
VNIVERSITARE  
CAROL I.



n<sup>o</sup>. Curent ~~35984~~ <sup>56.653</sup> Format

n<sup>o</sup>. Inventar A. 9941 Anul

Sectia Depozitii Rastul

*Les Impérialismes  
et la Morale des Peuples*

*Tous droits de reproduction  
et de traduction réservés pour tous pays.*

---

*Published 15<sup>th</sup> of January 1908.  
Privilege of copyright in the United States  
reserved under the act approved March 3<sup>rd</sup>, 1905,  
by BOIVIN & C<sup>o</sup>.*

Ino. A. 9941

PAUL ADAM

# *Les Impérialismes*

et la

## *Morale des Peuples*

246530

136706



DOXA RUMIA  
EM. PORUMBAR

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE  
BOIVIN & C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

5, rue Palatine (VI<sup>e</sup>)

56653

136706

**B.C.U. Bucuresti**



**C136706**

A

PIERRE BAUDIN

P. A.

# LES IMPÉRIALISMES

ET

# LA MORALE DES PEUPLES

---

## CHAPITRE PREMIER

### LES IMPÉRIALISMES.

M. Ferrero, l'auteur italien d'une histoire romaine aux interprétations très heureuses, définit la guerre comme la solution logique de certaines idées générales parvenues à leur phase de réalisation. La guerre est commandée par des phénomènes sociaux nombreux, obscurs et latents, qui, soudain, se manifestent ensemble pour émouvoir intensément des millions d'êtres ou ceux qu'ils commirent à l'emploi de la puissance nationale. On nous répéta longtemps qu'Alexandre, que César, que Napoléon déclaraient la guerre à

leur fantaisie que leurs talents seuls décidaient la victoire. Les annalistes d'autrefois simplifiaient étrangement les faits. Avec les noms d'Alexandre, de César, de Bonaparte, ils personnifièrent les actes variés des penseurs, des politiciens et des soldats qui par milliers guidèrent ces porteurs de lauriers. A la mort d'Alexandre, ses lieutenants fondent des empires, établissent des civilisations comme celle des Ptolémées, bien supérieure à la conception même du chef défunt. Après César, l'empire romain se développe majestueusement selon les théories des élites qui l'entourèrent. Napoléon exilé, le mouvement libéral dont Bonaparte avait signifié les vigueurs triomphantes, persiste à s'étaler sur le monde, étouffe l'absolutisme, et dompte définitivement les monarques, vers 1848. Alors Mazzini, Karl Marx, Bakounine et Blanqui, leurs compagnons innombrables, menèrent à sa fin l'espoir de Hoche, de Moreau, de Joubert, de leurs armées. Les individus ne furent que des bouchons sur le fleuve de l'Histoire, et qui s'imaginèrent très naïvement diriger son cours.

Aujourd'hui l'empire des tsars lui-même adhère aux principes encyclopédiques que Diderot prêchait aux boyards dans le palais de Catherine II. En dépit des dissolutions successives, le parti Constitutionnel-Démocrate finira par inspirer la Douma. Dans quelques années, le parlement russe sera aussi gauche que le Parlement français. L'alliance entre les deux peuples ne pourra que se

confirmer d'une manière irréfragable selon le vœu d'Alexandre et de Napoléon en 1807, sur le radeau de Tilsit. L'entente anglo-russe de ce 1907 consolide cet espoir. Ainsi réunies par une communauté d'aspirations philosophiques et d'intérêts économiques, l'esprit de justice, par ses deux forces, l'orientale et l'occidentale, saurait contraindre à la paix les pangermanistes prussiens qui commandent l'Allemagne entière, l'Autriche, tout à l'heure la Belgique et la Hollande.

Non, les individus ne sont rien. La biologie les nie avec raison. Tout dépend des élites que se forge un peuple pour exister, pour créer, pour conserver le trésor de ses idées particulières, et répandre leurs bienfaits avec son influence. L'homme n'est qu'un moment de l'énergie, qu'un organe de la nature en évolution.

Quand il annonça : « aimons-nous les uns les autres », le Christ fut un biologiste averti. Serons-nous coude à coude, cœur à cœur. Assurons la Paix.

Les deux conférences internationales de La Haye déterminèrent ceci d'excellent que, malgré tous les scepticismes et trois guerres survenues au Transwaal, en Chine, en Mandchourie, dans l'intervalle de 1899 à 1907, la seconde réunion attira, comparativement à la première, le double d'ambassades ou presque. Ce fut la procédure des commissions d'enquête arrêtée à La Haye, qui retarda, puis empêcha le conflit entre

la Grande-Bretagne et la Russie, après la canonade des pêcheurs anglais par la flotte de l'amiral Rodjetwenski. Cette heureuse issue de l'incident de Hull persuada le doute des nations. Quarante délégations au moins réclamèrent les solutions de la fraternité pendant les débats ouverts dans l'été de 1907.

Il nous semble intéressant d'examiner certaines des crises morales que subit l'humanité durant le laps de temps limité par les deux congrès de Hollande, et surtout les états d'âme qui se succédèrent à l'heure où naquit l'impérialisme anglais, où se développa l'impérialisme allemand et américain, où surgit l'impérialisme japonais.

Depuis l'irruption du docteur Jameson dans les républiques Boërs une nouvelle morale des peuples s'élabore. Deux grandes puissances, l'Angleterre et l'Allemagne, demeurent et s'affirment belliqueuses. Les solutions barbares leur paraissent seules possibles. La Russie, désireuse de revanches, se reconstitue à l'intérieur pour jaillir à l'extérieur le plus tôt possible. Du reste, la Chine du Nord se prépare à la combattre en Sibérie. Le Japon se veut opulent et, pour cela, maître du Pacifique comme du Céleste Empire. Pour assurer la vie industrielle des états qui surproduisent, le Yankee a besoin de cette même route vers la clientèle jaune. L'Allemand cherche à placer son excès de marchandises en Afrique par le Damaraland, le Cameroun et, si possible, le Maroc, comme en Asie

par le Chantoung. Ces impérialismes divers sont dangereux parce qu'ils ne procèdent pas d'ambitions dynastiques ou de doctrines politiques. Ils sont la conséquence de nécessités économiques, causes autrement sérieuses et irréductibles.

Par chance, les financiers discernent encore mal si le coût d'une guerre même victorieuse ne ruine pas un pays davantage que la gêne d'exportations difficiles. Provisoirement insoluble, le problème sauve les peuples du fléau. Cette hésitation est précieuse à considérer. En élisant, pour cet examen, quelques-uns des phénomènes qui provoquèrent vraiment la guerre du Transwaal, la guerre des Boxeurs, les complications au Maroc, on peut voir comment les intérêts nets et simples de quelques élites se trouvent liés maintenant aux espérances vitales de tous les peuples. Nul ne peut agir sans nuire au loin, sans menacer partout. Et la crainte de la riposte arrête les initiatives. Entourés de mers protectrices, les États-Unis, l'Angleterre et le Japon tiennent dans la main les belles cartes du jeu. L'Allemagne, la Russie et la France risquent bien davantage dans cette partie engagée pour le partage de la clientèle noire ou jaune, métisse ou blanche.

L'été de 1907 fut l'heure où les coalitions de l'Entente cordiale, de la Duplice et de la Triplice semblèrent renoncer provisoirement à l'emploi de la violence si près de se faire jour l'année précédente. Il apparaît que la Russie et l'Allemagne s'acqui-

nent un peu en l'honneur de l'autorité souveraine, que les Latins et l'Anglais s'allient sur le lac méditerranéen, que Londres et Hambourg se pardonnent leurs rivalités commerciales, momentanément, et que même, en Perse, « l'Ours et la Baleine » marivaudent. C'est que le Jaune a cessé d'attendre passivement la répartition de ses biens agricoles ou miniers entre les Français du Tonkin, les Anglais de Hongkong et de Shanghai, les Allemands du Chantoung, les Belges du Honan, les Russes de Sibérie et de Mandchourie. Convaincu de ses forces latentes par la victoire japonaise, il se prépare à soutenir, avec la grosse voix du canon, la hausse de ses tarifs, de ses salaires et de ses courtages. Déjà il chasse de ses marchés le Yankee coupable de limiter, aux États-Unis, l'immigration des Asiatiques afin de protéger le travail de la main blanche. Très rapidement, le Chinois s'arme et s'exerce. En 1910, un million de Célestes manœuvreront aussi bien que toute armée germanique, anglo-saxonne ou latine. Pour les gens de San-Francisco le péril jaune n'est plus un mythe de journalistes.

Durant la deuxième conférence de La Haye, réclamée par le président Roosewelt lui-même, il lui fallut décider le passage, dans le Pacifique, de la flotte mouillée sur les côtes atlantiques. Répondant aux inquiétudes françaises que suscite une escadre du Soleil Levant installée en permanence vers Canton et le golfe du Tonkin, les écrivains de Tokio

répondent malicieusement que le climat des îles Sandwich et de la côte californienne les séduit mieux. Partout en Europe où le courtier de Washington commande les armes, les projectiles, les matériaux de guerre, il trouve le courtier de Tokio passant des ordres identiques aux métallurgistes. Déjà Guillaume II a parlé d'une croisade chrétienne dirigée contre les Asiatiques avant qu'ils grandissent leurs forces au point de les rendre invincibles, c'est-à-dire dominatrices.

Cet empereur prévoit sagement l'heure de coaliser les puissances européennes, de souder la Duplice, l'Entente cordiale et la Triplice, afin de prévenir, s'il le faut par la conquête, une nouvelle invasion des Huns destructrice de notre civilisation latine et occidentale. Et l'on verra, dans les chapitres qui vont suivre, les progrès de l'attention devenue nécessaire pour observer les développements des races non pas inférieures en elles-mêmes, mais pourvues d'élites inférieures aux nôtres, et incapables, hier encore, de soutenir la lutte avec la civilisation chrétienne. Peut-être le prétexte de légitime défense contre l'expansion jaune aidera-t-il les protagonistes de cette union européenne que surent ébaucher, à peine, en huit ans les diplomates rassemblés à La Haye, deux saisons entières. L'impérialisme allemand et l'impérialisme anglais y eurent raison des quarante nations pacifistes et leur imposèrent le critérium de la Force malgré tout le génie de M. Léon Bourgeois.

Cependant, vu les idées du petit commerce et du prolétariat français, des politiciens qu'ils élisent, qu'ils commandent, si l'empire germanique leur offrait une alliance définitive avec réduction au quart des armements, la meilleure réponse lui serait faite; et, sans doute, confirmerait-elle l'annexion de l'Alsace-Lorraine. Débarrassés de toute crainte relative à la revanche, les Hohenzollern et leurs ministres tourneraient leurs efforts vers les pays exotiques à clientèles pullulentes; ce qui semble l'essentiel pour un pays de surproduction, de pénurie monétaire et d'emprunts manqués. Toutefois les personnages influents de Berlin prient la méthode qui, sous la menace de combat, obtient progressivement les meilleures conventions douanières afin de substituer la vente des objets westphaliens, silésiens et poméraniens à celle des objets indigènes dans les patries d'Europe et dans leurs colonies. Toute l'affaire du Maroc trahit cette intelligente préoccupation. Par ce système, Anvers et Rotterdam sont à l'heure présente deux ports allemands, la Hollande et la Belgique deux provinces du Zollverein. L'impérialisme ainsi compris s'attribue des recettes qui compensent les frais militaires d'intimidation, et largement. Et l'on sait ce que rapporterait cette manière de pacifisme européen permettant l'action totale en Asie, en Afrique, en Amérique du Sud. Voilà pourquoi l'esprit belliqueux des élites teutones ne faiblit point. L'Angleterre raisonne différemment. La concurren-

rence des négoce rivaux, ceux de New-York ou de Hambourg, dans les pays lointains, empêche, malgré d'énormes efforts, le développement accéléré de ses exportations. Dans les régions où se créent des industries, comme l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Japon, la Russie, les nouvelles clientèles se partagent leurs besoins entre le commis voyageur des Provinces Rhénanes, celui de Pittsburg et celui de Manchester. Où l'on n'était qu'un il y a vingt ans, on se rencontre trois aujourd'hui. Les exigences des ouvriers, de leur « trade-unions » devenant très fortes, il est difficile de jouer la partie à chances égales contre les Américains mieux outillés pour fournir moins cher, contre les Allemands moins salariés. Les économistes de la Clyde entrevoient les conséquences d'un échec final qui déterminerait peut-être la fermeture d'usines assez nombreuses dans les contrées industrielles. Ils calculent qu'un million de travailleurs seront ainsi condamnés au chômage, à la famine, à la révolte, à la dispersion. Ne vaut-il pas mieux tenter, par une guerre navale, de détruire la flotte négociante du concurrent, de manière à conserver le monopole du transport maritime, et à s'assurer, par suite, le débouché d'Asie? Au plus, une telle entreprise coûterait la vie de cent mille matelots et soldats. Elle sauverait un million d'ouvriers que menacent l'arrêt de construction sur les chantiers de la marine marchande et la fermeture possible des petites usines de la Clyde. D'autre part

en demeurant maîtresse des océans, l'Amirauté peut toujours resserrer le lien autour des colonies et de la métropole, afin de les amener à l'échange exclusif et mutuel de leurs produits. C'est la conception de M. Chamberlain et de Kypling. Le monde serait tenu sous le sceptre anglais par le Canada, les Indes, Shanghai, les Antilles et la Guyane, par le Cap-au-Caire. Autant dire que les fils des générations anglaises vivantes régneraient sur l'ensemble de la planète.

Tels sont les motifs réels des deux impérialismes, l'allemand et l'anglais, qui s'opposent à l'établissement de la paix européenne. Motifs importants et vitaux. On n'aperçoit guère les déductions pratiques réfutant ces deux thèses, quoique l'on entende bien la logique sentimentale et philosophique des simples, pour qui l'existence de l'individu, même le moins actif, l'emporte sur les nécessités primordiales d'une nation tout entière. Ils ne présentent qu'un argument solide : le fait que, peu à peu, dans la société primitive, le juge substitua la sentence au duel, et le roi son décret aux guerres de seigneurs. Ce fait ne laisse-t-il pas espérer la transmission à l'arbitrage international des conflits maintenant réglés par les stratèges?

A cela répondent négativement les diplomates qui se sont réunis deux fois à La Haye. Dans l'état présent des choses, et pour les raisons exposées ci-dessus, une cour permanente d'arbitrage à sanctions effectives n'est point unanimement admise.

Loin de là. Bien plus, entre 1899 et 1907, le Japon, devenu puissance de premier ordre, s'arrogé la mission d'impérialiser la Chine, de la soustraire ainsi à l'influence des Occidentaux, au joug d'or et de fer que l'industriel et le financier chrétiens forgent pour l'Asie. Question neuve et surgie tout armée dans les champs de Moukden.

Au total trois impérialismes économiques, l'allemand, l'anglais, le yankee, deux impérialismes de race, le chinois et le japonais, s'opposeront encore longtemps à la reconnaissance d'une justice internationale. Du reste, dès qu'il y aura formelle obligation de recourir à ce moyen, il faudra que la sanction suive et se réalise. D'où la nécessité d'une armée formidable dont l'aspect, au moins, contraigne le plaideur malheureux à se soumettre. Que celui-ci se rebiffe. La guerre renaît. Le juge ne va point sans le gendarme, la chiourme, voire le bourreau, voire les troupes appelées à la rescousse.

Souvenons-nous de l'aventure survenue, vers 1860, entre les états du Sud esclavagistes et les états du Nord libérateurs sur la terre de Lincoln. Des prophètes affirment, à Chicago, que la jurisprudence de Washington déplaira peut-être aux gens de l'Ouest qui pourraient bien mobiliser, un jour, contre l'Est accapareur. Déjà, M. Roosevelt eut quelque peine à calmer les Californiens et à leur faire épargner les immigrants asiatiques, concurrents terribles de la main-d'œuvre blanche. San-Francisco préférait la guerre du Pacifique, en

1907. Il semble à craindre que La Haye, dans l'avenir, comme Washington, dans le passé, n'obtienne pas toujours le respect de son avis.

La morale des peuples est chose complexe. Avant tout il leur faut vivre, se développer, accroître les salaires en multipliant les gains de l'industrie, de l'agriculture, du commerce.

Pour cela le devoir des gouvernements est de lutter contre la concurrence étrangère. Si, comme le proposent les antimilitaristes, nous laissons l'Allemand nous annexer, le commis voyageur germanique aurait tôt fait de prendre la place du commis voyageur français, car il lui est bien supérieur. La plupart des syndicats allemands accepteraient des tarifs moindres que celui de notre prolétariat, et le chasseraient ainsi de nos usines. Il lui faudrait revenir aux travaux de la terre mal payés ; ou bien émigrer, ce qu'il déteste. Quand ils molestent le Japonais, les travailleurs de San-Francisco préfèrent la guerre à la réduction de leur salaire ; et ils prévoient juste. Ce qui n'arrive point à nos socialistes unifiés. Eux qui veulent la paix à tout prix même en livrant la patrie, seraient punis, avant tous, de leur erreur. Les élites, elles, n'auraient guère à souffrir du changement, sinon dans leur fierté. Avocats, médecins, artistes, professeurs et savants continueraient comme devant de prospérer, parce qu'ils se trouvent égaux ou supérieurs aux conquérants. Mais le peuple serait bientôt relégué dans les villages,

dans les montagnes et dans les bois, à condition que le fermier allemand, plus économe et plus chichiste, ne délogeât point le fermier latin médiocre en ses routines. Nous oublions trop que les Francs, tribu germanique, maîtrisèrent la Gaule et les colons romains quinze siècles, les asservirent sous leurs volontés féodales jusqu'à l'heure de la renaissance latine en 1789.

Ce sont là des raisons pour ne pas tout sacrifier de nos traditions et de nos espoirs français à la théorie du pacifisme prématuré. Certes, si les grands empires ne se morcèlent pas, comme hier en Scandinavie, les peuples finiront par s'additionner. Une fédération européenne se constituera. Mais un siècle au moins nous sépare de cette date fortunée. D'ici là, notre seule chance d'éviter la guerre, c'est de rester formidables, et les canons pointés. Faibles, nous tenterons les forts qui nous posséderont, qui nous courberont d'abord sous la discipline militaire trop connue par les Alsaciens-Lorrains. Or, chaque élite réfléchit de manière analogue. Chacun entend sauvegarder ses avantages, ignorant trop ceux qu'apporterait l'internationalisme. Alors, comment obtenir sans menacer; comment garder sans veiller?

Total de tribus latines, gothes et vandales, belges, germaniques, celtes-centrales, gaéliques et même sarrasines, la France nous enseigne que l'on peut s'unir entre hétérogènes. Mais cette coagulation s'est accomplie en des temps de foi religieuse.

Aujourd'hui ce motif d'accolade a perdu de sa puissance, chez les autres comme chez nous. Les sociologues n'entrevoient nettement nul principe qui maintiendrait cohésives des races en rivalité commerciale, en concurrence agricole et en émulation industrielle. La séparation de la Suède et de la Norvège les déçoit. Ce que l'on appréhende de l'est et de l'ouest en Amérique du Nord, il le faudrait craindre de notre midi paresseux et de notre nord productif. En Italie, la Sicile grogne contre les Lombards. En Espagne, les Catalans de Barcelone parlent de séparatisme quand ils critiquent les Castilles et l'Andalousie. Annexée plus d'un siècle, la Pologne résiste victorieusement à l'assimilation russe et à l'assimilation prussienne. La Hongrie et l'Autriche divorcent lentement. Jamais d'ailleurs les Habsbourg ne parvinrent à marier les races qu'ils régissent du Danube à l'Adriatique.

De telles considérations entravent le penchant des élites et de leurs diplomates pour fonder les états-unis d'Europe. Pourtant deux tentatives furent faites à La Haye. Il me parut intéressant d'en retracer l'historique et le pittoresque avec ceux des événements qui se succédèrent entre les deux sessions. A commenter ces misères de l'esprit humain, on pourra se figurer combien il est difficile d'établir ce qu'on nommerait une morale des peuples.

## CHAPITRE II

### LA CONFÉRENCE DE LA HAYE EN 1899.

A la Haye, non loin des bâtiments de très vieille brique rougeâtre que reflète l'eau du Vivier central, on conserve, dans le musée, l'*Homère* de Rembrandt. C'est une figure de vieillard. Il semble, de ses yeux peut-être clos sur le monde vivant, considérer, loin de soi, les phases du Temps, les combats des multitudes, le mystère des races audacieuses pour fonder et conquérir, pour lutter contre la nature et les rivalités des peuples. En son visage raviné par les ans, on chercherait, comme aux plis d'un terrain montueux, les traces des cités d'où sortirent les guerriers de l'*Illiade*, et ceux de toutes les glorieuses bagarres. Il porte, au front chenu, les souffrances des armées qui s'ensanglantèrent. La haine des héros chantée par son verbe fit sourciller sa face pour jamais. C'est la figure vénérable du passé qui pleure toute l'ère des luttes fratricides. Entre les vingt chefs-d'œuvre

du musée, celui-ci l'emporte. L'humanité elle-même, par l'expression du vieillard, se désole de ses ivresses meurtrières.

Rembrandt voulut-il symboliser ainsi le visage de la Nation qui, depuis 1564, s'acharnait, les armes à la main, contre le pouvoir espagnol, contre cette implacable Inquisition violant la liberté de la Réforme et de ces énergies capables de ravir à la mer le sol d'une patrie industrielle, déjà très riche, étendue sur les océans d'Asie où battaient les pavillons de ses galères? Le spectacle de ces guerres incessantes avait dû l'attrister. Il comptait quarante-deux ans d'âge, en 1648, lorsque les victoires françaises de Rocroy, Fribourg, Nordlingen, Lens finirent par arracher à Philippe IV le traité de Westphalie reconnaissant de façon définitive l'indépendance de la Hollande. Mais elle ne marqua point, cette paix, la fin des conflits. Rembrandt vécut encore assez pour voir se constituer la Triple-Alliance de 1668, formée entre la Hollande, l'Angleterre et la Suède qui résistaient ensemble à l'ambition de Louis XIV. Et la guerre, longtemps, se perpétuera, sur la terre batave, soit que les mousquetaires y viennent charger avec la maison du Roi, soit que les marquis du maréchal de Saxe y dirigent le feu des gardes-françaises, soit que Pichegru y entraîne les va-nu-pieds de la République, soit que les grenadiers de l'Empire y piétinent à l'ordre du roi Louis, soit qu'en 1830, les Français encore assail-

lent Anvers, et séparent ainsi la Belgique des Pays-Bas constitués en 1814.

Sans doute l'artiste essaya-t-il de traduire cette longue angoisse de la Hollande dans la figure du barde antique, évocateur de l'*Iliade* toute retentissante du bruit des armes, des sanglots de Priam, des pleurs de Briséis, de la colère d'Achille et d'Ajax, toute rouge du sang de Patrocle et d'Hector. Il ne peignit pas un poète triomphant, mais une antique humanité qui se désespère.

En notre époque, le visage du barde s'anime. Il a, pour parler, les voix des peuples qui délèguèrent, au printemps de 1899, et au printemps de 1907, les diplomates de la Conférence à La Haye. Les premiers se réunirent en la salle même du Palais que les œuvres des peintres bataves illustrèrent, y consacrant, au pinceau, de belles femmes nues, fécondes, joyeuses, toute la confiance apportée aux gens de Hollande, lors du traité de Westphalie.

En péroration du discours qui signala l'ouverture de cette Conférence initiale, M. de Beaufort, ministre hollandais des Affaires étrangères, attesta ces nobles images : « Parmi les groupes et figures allégoriques, dit-il, que vous admirerez ici, il y en a une se rattachant à la paix de Westphalie qui mérite tout spécialement votre attention. C'est celle qui se trouve sur la porte d'entrée de cette salle, où vous voyez la Paix entrant pour fermer le temple de Janus. J'espère, messieurs, que cette

belle allégorie sera de bon augure pour vos travaux, et qu'après les avoir terminés vous pourrez dire que la Paix que l'art a fait entrer dans cette salle, en est sortie pour répandre ses bienfaits sur l'humanité entière. »

La déesse, hélas, n'alla point jusqu'aux champs de Mandchourie.

Violentes, fraîches enluminures à la façon de Rubens, Pallas et Hercule, peints chacun sur l'un des panneaux, semblent, par l'effort de leurs muscles saillis, écarter les battants demi-ouverts qui livreront passage à une radieuse figure accourue. Sur le mur de gauche, un jeune taureau symbolise les bienfaits de l'agriculture, tandis qu'une grasse fille en robe jaune, et de nuque épaisse, élève sa corbeille de fruits. A droite, des moutons, enguirlandés avec des roses, se mêlent parmi le troupeau de femmes demi-nues qui offrent la beauté de leurs gorges fécondes. Dons de la paix. En effet, la richesse de la terre favorise cette plantureuse campagne des polders, d'immenses prairies traversées de rivières et que parsème le lourd bétail. Vers les ailes des moulins à vent, parfois la mâture d'un navire s'élève en pleine terre. L'eau du canal conduisit là, depuis les villes de briques brûlées et régulières, depuis les quartiers qui regardent, par les yeux de leurs fenêtres récemment vernies en blanc. La Haye rit entre les plus jolies cités du monde. Le commerce de la Malaisie, depuis des siècles, accrut la fortune de ceux qui firent édifier

ces puissantes maisons, toujours neuves. Le vernis des portes, des linteaux, des croisillons, n'y ternit pas. Le cuivre fourbi des plaques et des boutons ne cesse point de mirer les allures. Les servantes en percale bleu-clair, en tabliers éblouissants, poussent, de leurs bras nus, l'inusable balai. Les capitales de nos pays latins commencent à savoir le luxe de la propreté. Il faut gagner des rues bien misérables, en Hollande, pour qu'il n'y soit point évident.

A l'occasion de la première Conférence, d'immenses drapeaux tricolores pendirent des greniers aux boutiques, pavoisèrent les façades des hôtels. D'antiques landaus menèrent des diplomates et des officiers en uniformes brochés de croix, lourdement dorés aux épauettes, au sabre, au ceinturon, à la bande de culotte. Les plumes frissonnaient sur la courbe des bicornes. Des jeunes gens gracieux se cambraient dans les chamarrures des tuniques. Tel dissimulait la cuirasse de ses broderies, son pantalon argenté, son épée brillante, sous un pardessus d'humble ratine à collet de velours. De bons messieurs colossaux, affables, se saluaient, les bajoues coupées par la roideur du col, bavardaient jusqu'à ce que les dérangent la singulière voiture funéraire que décorent, aux coins, quatre figures joufflues d'angelets en zinc, que domine, cocher, un puritain du xvi<sup>e</sup> siècle voilé par les ailes immenses du chapeau bas, par le deuil angulaire d'un manteau noir, sur lequel un blanc rabat voltige.

Les laitiers poussent le chariot des énormes bouilloires de cuivre qui s'y entrechoquent bulbeuses, pansues, hautes, capables d'abreuver maintes tribus. En sombre tenue, les policemen s'empres- sent. Le soleil anime les feuillages, les couleurs des boiseries peintes, les pierres immaculées des perrons, les vitres limpides des windows et le surah de leurs stores.

Vers le centre de la ville, où l'air ride l'eau en quadrilatère du Vivier, se hâte mieux le mouve- ment des landaus, des promeneurs, de hussards aux cuisses sanglées dans le drap, aux sabretaches battantes. Les tramways bas sur roues, cornent et sifflent, virent au trot des petits chevaux. L'auto- mobile écarlate se rue. Les valets entr'ouvrent les portes au bruit de la calèche qui passe munie de ses laquais rigides. Derrière les glaces de la brasserie, les buveurs assis, face à la rue, contem- plent la liesse de la ville. Les vastes étendards tricolores ondoient. Les figures saures ou jaunes des Bataves bayent au hasard. Ils franchissent leurs petits ponts clairs, tournent dans les petites rues nettes, côtoient les berges des canaux tran- quilles, sonnent aux portes luisantes. Voici les feuillages légers du Bois. Promeneuses coiffées de galette en paille, habillées de vestes beiges, de simples jupes neutres, elles marchent, virilement. Les cyclistes tintent, paraissent, fantômes métalli- ques, s'éloignent, diminuent, se perdent. Les arbres baissent leurs branches vers le lac où musardent

les cygnes recourbés. Une allée aboutit à la grille que les soldats hollandais, verts et jaunes, gardent. Ce sont des adolescents imberbes, noirs. On longe un mur. Des équipages s'élancent, fleuris de messieurs diplomatiques. Les chapeaux brillent.

Simple comme une grande maison de campagne, le Palais du Bois étale sa façade concave, percée de maintes fenêtres à guillotine. L'escalier du perron est large, muni d'un tapis étroit. Les diplomates montent. Ce haut vieillard en redingote, et que grandissait encore un chapeau gris, c'était M. de Munster, alors ambassadeur d'Allemagne en France. Sexagénaire géant, il souriait, les dents visibles, jaunies, un peu déchaussées. La barbe blanchâtre s'espaçait contre des joues osseuses. Il avait d'actifs gestes anguleux. Petit, élégant et mince, étroitement serré dans la redingote, M. Delyannis représentait la Grèce. Trois fez cachetaient de rouge les plénipotentiaires turcs, solides gas en pardessus clairs. Deux bonnets d'astrakan chargeaient ceux de Perse, graves d'aspect, trapus, et les yeux mats. Un vieux Chinois, d'allure jésuite, s'inclinait dans sa robe de soie bleue, dans un gilet marron lié aux épaules par des fils d'or. Le bouton rouge du mandarinat culminait sur sa calotte noire ; une moustache grise de vétérans ombrageait sa lèvre murmurant vers un jeune compatriote dont le corps félin occupait une robe brune, dont la figure aux pommettes très lumineuses, aux paupières clignées, portait une toque d'astrakan avec fond

cramoisi. Pareils à des collégiens en civil, les Japonais trotte-menu renversaient la tête afin d'envisager l'interlocuteur. Messieurs corrects, gais, les autres se rirent, plaisantèrent, en confiant leurs pardessus aux mains des valets. De vieux généraux, grands, dorés aux coutures, s'embarrassaient dans leurs sabres.

Aux murailles, les anciens portraits accueillent le monde avec des sourires fixes. Leurs physiologies se dégagent de perruques à marteaux. Visage délicat, cette reine diaphane, parée à la mode du xvii<sup>e</sup> siècle, dresse un buste étroit dans le corsage à pointe, attarde l'élégance d'un geste. Contre la naïve blancheur du mur, quelques princes, au milieu des cadres, ont pris l'attitude de bonne grâce, la main dans le jabot.

Plus bas, aux côtés des portes vernies les ambassadeurs usaient aussi de mines charmantes, espiègles même. Ils se riaient entre les favoris gris, au-dessus des durs faux-cols et des revers de soie lustrée ornant les redingotes. Des pieds en guêtres claires pirouettaient. Sans plus de formalités, chacun entra dans la salle en rotonde toute peinte d'allégories colossales et qui est comme un tableau cylindrique, sous une haute coupole. Chacun s'installa dans les travées devant les tables recouvertes de drap vert-bronze.

Voilà toute la paix.

Les crânes polis s'alignent. Quelques rares épau-  
lètes à somptueuses torsades oscillent avec les

délégués militaires. Un Turc rejette en arrière son fez, parce qu'il fait chaud. Il y a des raies fort droites pour partager les chevelures des jeunes secrétaires. Du silence se fait. Les cavalcades de couleur robuste continuent, aux murs, les mouvements de leurs cortèges. Les déesses flamandes paradent, très nues. La Gloire, dans la vaste composition de Jordaens, frappe de sa trompette pointue les bras de la Mort qui destine son javelot au triomphateur en manteau rouge, mené par un blanc quadrigé et des élans de nymphes.

Cette Mort trône, dans le haut de la salle, vers la coupole. La Gloire a bien de la peine à l'atteindre. Rageur et malicieux, le crâne goguenarde à l'intention des pompes de la terre et des illusions que signifie le vol des déesses déroulant leurs draperies de couleurs riches. Vaincra-t-elle, en ces quelques cerveaux assemblés pour garantir les chances pacifiques? Ses os livides et forts s'arcboutent, architecture inébranlable. Elle domine les autres fresques, les personnages de la porte de Janus, la lumière venue entre les rideaux de soie jaune pour éclairer une tête chauve, l'ivoire rosé du baron de Staal, alors ambassadeur de Russie à Londres, la neige floconneuse de ses larges favoris. Non loin, la figure barbue de M. Bourgeois s'avance, pleine d'intelligence, prête à la parole que ses grandes lèvres murmurent déjà. C'est toute la décision latine, hardie, que porte la stature de cet homme adroit, tandis que

M. d'Estournelles évoque, par une prestance alerte et dégagée, la tradition des aïeux à Versailles. Sa redingote tombe comme un habit de cour; et sa parole vive attire l'approbation des sourires. En ces deux hommes, s'incarnait bien la France logicienne et sceptique à la fois.

Une voix s'élève. M. de Beaufort souhaite, au nom de la reine Wilhelmine, la bienvenue, loue le tsar de son initiative, parle avec l'importance convenable de cet événement historique. On écoute, qui accoudé sur le banc, demi-tourné vers l'orateur, qui les bras croisés et les yeux clos. Un vieillard obèse, de masque épais et résolu, semble dormir, le menton sur la mince cravate noire liant son col.

Pure formalité. Nul n'ignore que l'on ne dira rien d'utile en ces sortes de séances. Il faut craindre les trahisons de la phrase trop prompte. Sous ces airs de politesse enjouée, tous se défient, mesurent la signification de leur geste, de leur attitude. Les délégués allemands étaient en 1899 les adversaires de l'accommodement, comme ils furent en 1907. M. Stengel avait écrit une brochure qui vantait les résultats de la guerre, et lui allouait l'éternité. M. Zorn soutint les mêmes théories. On montrait celui-ci dans les rues de La Haye, marchant, l'ombrelle de toile verte sous l'aisselle et vêtu de médiocre ratine bleue. Un chapeau au poil mal lissé prolongeait sa nuque d'une pièce toute velue de gris, sa

face de dogue calme. Les planchers craquaient sous sa marche. Son dos obstrua la perspective et les voûtes historiques du Binnenhof. Il sembla le solide allié de cette mort que Jordaens peignit, squelette verdâtre, aux voussures de la salle.

M. de Beaufort acheva de parler. La voix scandait nettement le français diplomatique. Il proposa l'élection à la présidence de M. de Staal. Un murmure unanime applaudit. M. de Staal se leva lentement, difficilement. Les plis de la redingote retombaient contre ses grandes jambes. Les revers de soie s'aplanissaient contre sa poitrine balayée par les larges favoris neigeux. Son organe faible remercia M. de Beaufort. Il rappela que les problèmes du droit international furent posés, résolus, par Grotius dans cette terre des Pays-Bas. Il rendit hommage à l'esprit puissant des Hollandais qui les fit s'affranchir de bonne heure, puis acquérir avant les autres nations, les privilèges du livre et de la parole. Deux siècles, Amsterdam imprima les vérités interdites en Europe. Des cités bataves l'intelligence humaine rayonnait. Réfugié dans Leyde, Descartes y publie le *Discours sur la Méthode*. A La Haye, Spinoza compose l'Éthique, mère des philosophies contemporaines. Érasme avait d'abord illustré Rotterdam par ses dissertations relatives à la liberté de la foi. Dans La Haye, seulement de 1630 à 1673, quatre traités signés par les grandes puissances, établirent la politique

moderne de l'Europe. A ces titres la voix faible de M. de Staal fit une allusion que les murmures approuvèrent. Le temps passé assistait à son éloge dans l'immense tableau cylindrique qu'est la salle peinte de déesses, de chars, de cyclopes forgeant les armures, de Pomones offrant les fruits et les fleurs, l'abondance de la paix.

Sera-t-elle l'une de ces déesses bienfaisantes, la jeune reine Wilhelmine, que les lithographies représentent, très Hollandaise, avec un type sévère et têtu, à peine fardé par l'amabilité de la jeunesse? M. de Staal l'espéra. Sa voix chevrotait s'arrêtait. Ses mains erraient autour du papier. Il termina, s'assit. On nomma les secrétaires de la Conférence, qui vinrent prendre place dans l'hémicycle d'une table : officiers blonds lisérés d'or, jeune homme ventru au gilet blanc, d'autres.

Tout cela n'avait guère ému. On eût dit d'une réunion de gentilshommes campagnards en leur société d'horticulture. Un Turc âgé, maigre, se caressait la barbe d'une main qu'enrichissait la plus belle émeraude, et qui grattait depuis le menton de bouc jusqu'au fez enfoncé sur les sourcils. A côté de M. de Staal, un géant timide vêtu de noir et d'or tournait un bicorné à plumes dans ses mains fébriles, gantées de blanc.

On se leva. M. Bourgeois vint serrer les mains de M. de Staal. Ils parlèrent en riant, se plurent avec évidence devant les délégués des peuples comme en 1807, à Tilsit, se plurent Alexandre et Napoléon.

Un instant, cette assemblée grouilla, grise, noire et or, ivoirine aux crânes, sous les pieds nus des déesses opulentes, des héros, des cyclopes, vigoureusement charnus, sous les robes des Pomones et des Flores flamandes, aux nuques grasses.

Des propos échangés, il résulta cette opinion première. La Conférence ne réglerait rien de relatif au désarmement. Le problème eût mis en conflit toutes les délégations. Mais, après avoir étendu les principes de la convention de Genève, qui défendrait mieux les droits de la pitié envers les blessés sur le champ de bataille et sur les eaux du combat naval, les diplomates se proposaient d'établir la périodicité de réunions semblables. Une manière de tribunal arbitral s'instaurerait ayant des sessions fixes tous les ans, ou tous les deux ans. Il s'efforceraient de prévenir les dissentiments internationaux, de les apaiser, de multiplier les transactions amiables. Bien que cela paraisse peu de chose à ceux qui réclament, de la Conférence, la paix universelle, on put cependant se réjouir. Un principe était officiellement affirmé par le concert des puissances. Il fortifiait cette entente qui avait pu réaliser déjà l'indépendance réelle dans la Crète, sous la suzeraineté nominative du sultan. Rien n'empêche que, dans la suite, les intérêts des grandes nations ne soient réglés comme le seront bientôt ceux des petits peuples.

Énonçant, avec précaution, ces espoirs, les délégués sortirent du palais, regagnèrent leurs voi-

tures, tandis qu'en habit, l'artiste du cinématographe tournait la manivelle de son appareil. Il saluait jusqu'à terre, après chaque opération, vain certainement des broderies qui gonflaient son plastron de chemise.

Huit ans se consommèrent depuis. On ne signa point à La Haye, mais à Portsmouth, le traité qui termina la grande guerre russo-japonaise. On ne signa point à La Haye, mais dans Algésiras, la convention internationale relative au Maroc et qui retarde la grande guerre entre les Latins et les Germains. Le très modeste espoir d'installer un tribunal unique et permanent d'arbitrage dans la capitale hollandaise ne fut donc admis par aucun État.

Le soir de cette première cérémonie, je quittai les voies bourgeoises, la cohue turbulente des commis en goguette, les magasins illuminés. Dans une rue sombre aux maisonnettes trapues et basses, j'abordai la façade du Cercle socialiste, *Concordia*. On traversait un bar désert, on montait jusqu'aux galeries d'une petite salle de théâtre proprement badigeonnée, remplie d'humbles commis en cols propres, d'ouvriers attentifs, d'apprenties sérieuses, coiffées de la galette en paille. Leurs petites figures d'enfant bayaient vers la scène.

L'illustre agitateur Domela Nieuwenhuis s'y haussait en une chaire de temple protestant qu'on avait érigée parmi le décor sylvestre, avec une

table, des chaises où trônaient les jeunes membres d'un comité révolutionnaire. L'apôtre du socialisme démocratique néerlandais est un maigre homme noir, à la mine d'austère évangéliste. Sa crinière grise découvre un front limpide. Les yeux agressifs scrutaient les âmes, les pénétraient. Il hochait le menton et la barbe; il tendait au public la certitude de ses raisonnements inscrits sur des fiches.

Ce ne fut point notre réunion publique tumultueuse, ni la furie de notre Parlement qui injurie l'orateur, et le président-belluaire. Sûrs de composer un puissant parti des Pays-Bas, les socialistes de La Haye écoutent l'enseignement avec leur sagesse, mais non pas avec leur passion. On reconnaît sur leurs rangs les têtes que tous les peintres attribuèrent, depuis dix siècles, aux disciples du Christ, aux humbles pêcheurs, aux pauvres hommes de sa suite, et par qui le nouvel esprit d'affranchissement fut répandu sur le monde occidental. Ils continuent l'œuvre. Ils écoutent avec les mêmes oreilles décollées de têtes aux fronts durs et luisants, aux nuques rasées qui s'inclinent. Point d'applaudissements. De temps à autre, quelques pieds approuvent en talonnant les poutres du plancher. Les bouches se taisent.

Le Christ continuait son discours, dans la chaire protestante, aux sobres lignes. « Désarmement! déclama-t-il, ironiste. N'y croyez point, travailleurs révoltés! Ne croyez point qu'au temps de la

grève ou de la revendication sociale, le gendarme désarmera, ni la maréchaussée, ni le soldat de la caserne capitaliste; ne croyez point que la guerre soit finie bientôt, car si celle entre les gouvernements peut être abolie, la guerre sociale, la guerre du Capital contre le Travail, ne peut pas finir, avant le triomphe de l'idée socialiste! »

La crinière grise s'agitait. L'homme maigre se penchait hors de la chaire d'où il sortit depuis la taille. Il hochait sa barbe grise. Il secouait son front limpide. Il montra, d'un doigt maigre, l'avenir sanglant. Et ce geste oratoire fut confirmé à Ladysmith, comme à Tien-Tsin, comme à Moukden.

Homère devra-t-il se désoler toujours dans sa détresse admirable? La vieille humanité devra-t-elle pleurer encore, comme la virent pleurer l'esprit et l'art de Rembrandt?

Domela Niewenhuis ne s'était pas trompé pour les huit ans qui suivirent son geste. D'ailleurs ses appréhensions étaient alors le lot commun.

Je les retrouve devinées aux pages anciennes de mon carnet. Voici.

La Haye, 24 mai 1899.

Vers les grilles du Palais du Bois, les curieux Hollandais qui rôdent, essaient de comprendre, aux apparences de bonne humeur qu'arborent les figures diplomatiques, un présage de paix européenne. La gaieté des plénipotentiaires ne cesse pas d'alléger leurs allures, leurs gestes. A la réu-

nion de vendredi, chez M. de Staal, à la réunion générale de samedi, les craintes premières de froissement semblent s'être évanouies. On demeure résolu à ne pas admettre la possibilité d'un incident fâcheux. Chacun emploie sa volonté la plus ferme pour en écarter les préludes. Très intelligemment, très sagement, M. de Munster aurait, murmure-t-on, décliné la vice-présidence, malgré les intentions préalables de l'empereur Guillaume, afin de ne pas imposer aux débats l'influence un peu trop certaine du pouvoir militaire germanique. Un Néerlandais occupera la seconde place de l'assemblée. Le maître des Allemagnes, qui ne connut pas tout de suite cet arrangement, prédit, l'autre jour, les bons résultats de la Conférence dirigée par les deux talents du ministre russe et du sien. Ce murmure, s'il est l'expression de l'exactitude, marque combien les plus autoritaires sont enclins à la conciliation des apparences.

Sur ces murmures, il convient de dissenter avec réserve. Le secret absolu couvre les délibérations. Au Palais du Bois, on lit des discours parfaits mais vagues qui confirment, par allusions, les engagements pris dans les entrevues particulières. Rien de saillant n'y sera dit, au moins pendant les deux premières semaines. Les délégués, néanmoins, y déjeunent. Ils goûtent la savoureuse cuisine diplomatique grâce à laquelle bien des intérêts finissent par se joindre, bien des antipathies par s'effacer. Mais le convive y sonde plus le caractère du voi-

sin qu'il n'essaie, maintenant, de connaître les résolutions intimes. On se félicite; on se présente; on se souvient d'anecdotes; on rappelle des relations communes ébauchées jadis aux quatre coins de l'Europe. Les propos sérieux ne sont pas encore abordés. On vante surtout les mérites comparés des cigares.

Chaque matin, les délégués se visitent, reçoivent les dix membres importants de la presse dans les cabinets des légations. Ceux-ci devinent, colportent, insinuent. Cependant, on aperçoit les Allemands, les Chinois, les Anglais et les Turcs, qui à pied, qui en landau. Le Turc va, grave et les mollets obèses, l'air imprécis sous le fez, le parapluie collé contre le pardessus clair. Les Germains font craquer le bois des ponts légers, sous leurs pas de Wothans grisons. Le Chinois marche voûté, grêle, plein de préoccupations. Élégant et digne, le Russe est une forte statue agrandie par l'éclat du chapeau soyeux. Il supporte, sur des épaules saines, l'immensité de son empire. L'Anglais s'affaisse au fond de la calèche et médite. Sa place, au Congrès, n'est sans doute, pas la meilleure. Les événements du Transwaal indisposent contre lui. Depuis l'affaire Jameson, l'Europe avait cependant donné raison aux Uitlanders qui réclament, du Boër féodal, un gouvernement économique moins défavorable aux intérêts de leurs industries, richesses de la région. Or, voici que le président Krüger fait prendre, par sa police, certains officiers subal-

ternes de l'armée britannique, envoyés à Johannesburg pour enrégimenter l'insurrection attendue. Cette dent d'Albion, mise au gâteau avant l'heure, déplaît. Son humeur belliqueuse effraie moins qu'elle ne vexe.

... Dans les cabinets des légations et dans les chambres d'hôtel, certains accords se concluent, entre personnages seul à seul. Là, grâce au tête-à-tête du matin, du crépuscule, les questions graves seront traitées et résolues d'abord. Ensuite, des groupes de visiteurs se constitueront. Plus tard, au Palais du Bois, tel protocole froid et grandiloquent consacrerá ces préliminaires.

Voilà le mécanisme. Il est mystérieux, délicat. En théorie, nous devrions préférer le débat ouvert. Mais l'erreur d'une seule réplique intempestive pourrait valoir des calamités. Puis, si nous songeons aux farouches bagarres parlementaires, dans Paris, Vienne, Rome, et à leur tumulte inutile, n'aimerons-nous pas autant la méthode diplomatique? Lente à coup sûr, elle peut satisfaire la loi de psychologie attestant que les facultés intelligentes de l'individu s'abaissent dans l'assemblée, disparaissent même, si les conflits d'intérêts exigent des violences persuasives, des moyens oratoires hypnotiques et artificiels. Au contraire, trois ou cinq hommes sensés, parlant avec politesse entre eux, créent un état mental généralement supérieur à celui du cerveau le mieux muni qui, par un tel contact, s'accroît et féconde, en même temps.

Le contrôle manque, objectera le libertaire. Oui. Toutefois, le contrôle des peuples serait, en l'état actuel de l'Europe, dépourvu de sanction. Il soulèverait brutalement des questions justes, mais insolubles, sinon le fusil au poing. Ce n'est pas dans cette attente que le rescrit du tsar invita les puissances à désarmer.

Je me plais à répandre le bruit, bien agréable pour les âmes républicaines, du succès que M. Bourgeois remporte. Habilement audacieux, logique, il aurait déjà réussi à être écouté, dans le sens large et moral que ce mot comporte. Mon indulgence, d'habitude, s'exerce mal envers nos députés. Je suis fort content de voir mes préventions combattues par cette réussite. Elle n'est pas un mince avantage. Loin d'imiter nombre de ses prédécesseurs qui s'efforçaient de rendre leur verve neutre et atone, de ne pas s'extérioriser trop dans les milieux habitués à une réserve extrême, M. Bourgeois est resté lui-même. On lui en a su gré.

Sa perspicacité est active. Toute sa figure hume le vent. Ses lèvres goûtent l'atmosphère. Il a beaucoup de meubles au logis de la pensée. Près de subordonner ses préférences mentales à la nécessité de l'heure, il tâchera de leur asservir, dans la suite, cette nécessité. Il se laisse soumettre pour mieux conquérir les sympathies. C'est le propre de l'esprit latin qui toujours absorba dans son intelligence l'âme des vainqueurs. Sa carrure solide et son geste enveloppeur démontrent avec une sorte

de franchise persuasive. On aime assister à sa mimique dans le petit bureau de la légation française. Il y reçoit, le torse vaste cuirassé d'une redingote, et un peu courbé par la hâte de s'élançer vers l'action nouvelle, décisive, croirait-on, à voir l'œil qui prépare.

Il n'intéresse pas moins les Hollandais que M. de Munster dont le chapeau gris planté sur l'oreille attire l'admiration des regards naïfs. Celui-ci semble un gentilhomme du parti agraire qui s'est voué à parcourir les campagnes, selon le trot allongé d'une jument de chasse, et en grimaçant contre la pluie. Aux reins quand il marche, il garde, semble-t-il, le mouvement du cavalier qui monte à l'anglaise et se redresse sur l'étrier, avant de retomber en selle. D'ailleurs, il fut de toute la grande chevauchée germanique par l'Europe. Son âge lui permit de la suivre, bien avant Sadowa, jusqu'à Paris et La Haye. Il n'affiche pas l'orgueil de cette force. Sa seule stature lui permet de dominer; et son menton osseux rehausse encore le grand visage étroit. M<sup>me</sup> de Munster, personne maigre, virile et grande, l'accompagne. Une volonté savante transparaît dans la ténèbre du visage. Inspiratrice et conseillère, elle ne quitte guère l'ambassadeur.

Rien ne suggère mieux les évocations des deux races antagonistes que la présence simultanée de l'Allemand et du Latin, sur le perron au Palais du Bois. Celui-ci, brun, musclé comme un légionnaire

de Scipion, prêt à courir encore, le glaive bas, la main aux yeux, vers les éclatantes blancheurs des poitrines teutoniques ; et que l'élasticité du pas lance. Celui-là, osseux, noble comme les cavaliers de ballade fantastique, tel qu'Uhland les chanta galopant ; à la clarté de la lune, une fiancée dans les bras, jusqu'à la cloche du cimetière. Contre le fantôme de la fatalité, le robuste légionnaire de « La Province » aura-t-il l'avantage ? Contre l'illumination germanique, la précise et claire volonté latine saura-t-elle prévaloir, en faveur du temps pacifique ?

Ils se le demandent, ces Bataves qui les regardent aller vers les jolies petites maisons limpides des légations, ou vers les façades de briques violâtres qu'ouvrent les linteaux vernis et blancs des innombrables fenêtres, des windows en saillie de clarté. On aime un peu la France ici. On lit ses livres, ses journaux ; on écoute ses conférenciers avec bienveillance. On sent que le Congrès aura, pour elle, une importance vitale.

Les petits États couvent une anxiété égale à celle des grandes nations. En cas de guerre entre les cinq puissances, ils verraient la plupart de leurs transactions commerciales interrompues. Que la Duplice et la Triplice en viennent aux mains, le krach de l'Europe entière suivra celui des belligérants. J'emprunte à l'excellente brochure de M. Albert Charmolu, sur l'*Arbitrage international*, le renseignement que voici : « M. Marcel Huart

a établi que les crédits affectés, aujourd'hui, à l'entretien des armées permanentes ne suffiraient point à couvrir les frais d'une guerre. Ces frais s'élèveraient quotidiennement à *105 millions de francs*, auxquels il faudrait ajouter *5 millions*, par jour, pour l'alimentation des familles des soldats. » En une année, le bilan de la guerre se chiffrerait par *45 milliards*, au débit d'une nation seule.

Ainsi endetté, un pays verrait s'anéantir le crédit, baisser les fonds de ses bourses. Les faillites des banques multiplieraient les banqueroutes du commerce, de l'industrie. Sans travail, les peuples, à la fin de la guerre, chercheraient, les armes à la main, leur félicité. Tous les hommes valides étant appelés sous les drapeaux, la production cesserait presque totalement. Ce serait la ruine universelle d'une époque où les races se développent par le principal moyen des transactions financières. Les inventions scientifiques, l'essor du progrès matériel, ne trouveraient plus la même chance de subsister. Le vainqueur ne rencontrerait plus chez le vaincu des ressources que la défense du sol aurait absorbées d'abord. On pâtirait, comme au moyen âge, d'extraordinaires famines, d'une folle misère qui attiseraient la haine des partis, et termineraient en guerres civiles, sociales, religieuses, la guerre patriotique : espoir des socialistes, et de M. Jules Guesde, naguère au congrès de Nancy. En 1870, un peuple

noté manifestement d'infériorité, dès le vingtième jour de la guerre, résista sept mois, et aurait, moins lâche, prolongé d'autant la campagne. Aujourd'hui, l'égalité relative des armements, de la préparation, doublerait ou triplerait le délai du Jugement de Dieu. Imaginons les 16 millions d'hommes de la Duplice aux prises avec les 15.665.000 hommes de la Triplice. Qui se résoudra jamais à la défaite? Qui ne voudra toujours recommencer le duel plutôt que de s'avouer terrassé? L'Europe, son génie, sa force, pourraient périr, aussi bien que les villes légendaires de Sodome et Gomorrhe, tandis que les races anglo-saxonnes, Angleterre et Union américaine, récolteraient leur succession. Voilà le drame effroyable que préparent les aristocraties belliqueuses de l'Allemagne.

Les petits États redoutent avec raison un tel cataclysme humain qui les engloberait, fatalement. Entre l'Allemagne et la France désolées, que deviendront la Suisse, la Belgique et la Hollande, l'Espagne? Leur vie commerciale et agricole périclitera.

Je crois bien qu'il y a de cette angoisse aux fronts plissés des pêcheurs qui se promènent en épais costumes noirs, leurs gros boutons d'argent aux manches, sur la plage de Scheveningue. Ils lisent les journaux néerlandais. Ils devinent les noms des plénipotentiaires qui paraissent, enlevés par l'effort des calèches, devant les bouillons blan-

chis de la mer froide et verte. Cent groupes se forment de paysannes aux bras nus depuis le coude, aux jupes amplifiées. Elles tricotent en marchant. Elles se parlent, puis se taisent, préoccupées un peu de la nouvelle. Leurs châles de laine croisés sur la poitrine, finis par une pointe à franges vers la taille, garantissent d'un frisson les corps méditatifs. Pour maintenir l'ordonnance du chignon, entre la nuque et les tempes, ces femmes portent des plaques d'argent qu'enserme la mouseline du bonnet. Des bandeaux de cheveux pâles s'aplatissent sur le hâle de leurs fronts, encadrent les yeux de faïence dans les bourrelets blonds des paupières. Comme les nefes des Vikings alignées sur les plages de conquête, les bateaux de leurs époux, de leurs frères, sont rangés militairement, à la vieille façon des Rois de la Mer. Les légendes apprirent aux femmes combien cruellement les aïeules peinèrent lorsqu'ils partaient pour le loin, par delà les pentes boursouflées des eaux, afin de remonter les fleuves gaulois, piller les troupeaux de maisons basses autour de leurs églises. Faudra-t-il, partout, recommencer la vie barbare? Elles offrent leurs figures rondes au vent sec, à la clarté crayeuse du ciel. Elles souhaitent un meilleur conseil. Elles ont toutes vu, aux musées de la ville, les âpres combats de cavalerie que peignit l'étonnant Wouwerman, durant l'ère des batailles contre les tyrannies de l'Espagne et les ambitions de la France. Va-t-on se taillader en-

core les visages, entre chrétiens, et rire de l'ennemi à terre qui vomit le sang?

Les gazettes énumèrent la succession des contrats d'arbitrage, depuis celui dont notre Louis IX rendit la sentence pour apaiser le litige entre le roi d'Angleterre Henri III et ses barons, jusqu'aux solutions pacifiques obtenues par Genève conciliant l'Angleterre et les États-Unis, à propos du litige de l'Alabama (1871), par la France conciliant l'Angleterre et le Portugal dans la baie de Delagoa (1875), par l'Autriche conciliant l'Angleterre et le Nicaragua (1879), par le pape Léon XIII conciliant l'Allemagne et l'Espagne divisées à propos de la possession des îles Carolines (1886). Il est donc possible d'invoquer la juridiction d'un arbitrage au lieu de recourir au canon. En 1898, M. Arthur Desjardins, avocat général près la Cour de cassation, membre de l'Institut, règle, sur leur demande, le différend survenu entre l'Angleterre et la Belgique à la suite de l'expulsion de l'agitateur socialiste, M. Ben Tillet. Trois fois l'Angleterre, condamnée par les arbitres, se résigne à la sentence. La puissante Allemagne, Bismarck étant chancelier, accepte le verdict défavorable de Léon XIII.

Il suffirait que cela fût admis définitivement; il suffirait, comme le conseille M. Frédéric Passy, de créer un embryon de cour arbitrale dont les membres seraient élus par la Suisse, la Suède et la Norvège, la Belgique, les Pays-Bas. Placés en

dehors des intérêts propres aux cinq grandes puissances, ils pourraient impartialement juger, dès la moindre apparence de conflit futur, les droits contestés.

Cela semble juste et facile aux esprits intelligents. Aucun de ces diplomates réunis à La Haye et qui vont parler de ces vœux, ne démentira leur précellence. Cependant, ils n'oseront pas même dire que cela se puisse examiner sérieusement. Pourquoi? Le sens de la propriété territoriale; les sentiments obscurs laissés à la génération présente par l'atavisme d'ancêtres belliqueux et qui ne sont plus guère utiles à cette heure où se ressemblent trop les mœurs, les sciences, les espoirs des races jadis ennemies et différentes; une sorte de vergogne militaire ancrée aux mœurs des hommes; le besoin puéril de rendre le dernier coup de poing, à l'instar des écoliers : voilà les raisons petites qui défendent de penser aux États-Unis d'Europe. Joignez à cela le vieux principe de la souveraineté des états qui leur défend de soumettre leur cause à une juridiction extérieure.

Pourtant l'internationalisme du capital sera bientôt chose accomplie. L'internationalisme des revendications sociales peut se compléter. Les deux agents de la civilisation européenne, le Capital et le Travail industriel, sont cosmopolites. Par une singulière fiction qui accorde aux souverains la propriété nominale de leurs patries constitutionnelles, et qui modifie, de chaque côté des frontières, les

uniformes des soldats avec les couleurs de l'étendard, nous continuons à nous croire étrangers, ennemis.

Or, dans le salon où j'écris ceci, une pancarte imprimée en quatre langues, de radicaux pareils, enseigne l'heure des repas communs. Il serait à souhaiter que la diplomatie généralisât cette pancarte jusqu'à y inscrire la formule de fraternité, qui, des mœurs où elle existe, passerait ainsi dans la réalité officielle.

Hier, ont commencé les travaux des commissions. Du moins ils seront une préface au grand désir des peuples. Rien qu'une courte et timide préface.

La Haye, 27 mai 1899.

Une vierge bien faite, le buste sanglé de drap gris, se lève à demi de la calèche doublée en rouge. La tête toute ronde, voilée de blanc et qui sourit au large, salue. La jeune fille laisse retomber sur les coussins sa croupe solide. Elle se relève encore, resalue franchement, les bras au corps, se rassied. C'est la reine Wilhelmine de Hollande que ramènent à La Haye les steppers et l'équipage du palais. Point de gardes ni de piqueurs pour la précéder ou la suivre. Rien ne l'annonce que ce luxe trop écarlate de voiture foraine et les aiguillettes abondantes de la livrée. En arrière, des piquets d'infanterie, vêtus de belles tuniques neuves, se tiennent rigides sous

les shakos entourés de tresses blanches. Mais cet appareil militaire est modeste, fort à l'écart. L'enfant semble radieuse de se savoir une gentille reine, aux muscles développés par les sports, et de répondre sans cesse aux coups de chapeaux d'un peuple qui la chérit, qui le lui témoigna de façon magnifique, le jour du couronnement, par les rues d'Amsterdam comblées de foules en délire. Elle est la fille d'une nation maternelle et patriarcale, une Benjamine que l'on gâte, dont les premières dents, l'appétit sain, les progrès en orthographe, défrayèrent, dix-huit années, les propos, devant l'âtre du pêcheur au repos, devant la cheminée du bourgeois remuant le sucre de sa tasse à thé avec la lourde cuillère de vieil argent massif que termine la figure d'un minuscule navire.

Quatre millions de sujets choient leur souveraine. Son image décore les estaminets comme les halls des grands hôtels et les salons des clubs. On a composé une bonne eau-forte dont le cadre se fixe aux tentures des murailles honorables. Elle y paraît ainsi qu'une réelle Hollandaise, sans beaucoup de cheveux au front qui prédomine sur l'ovale un peu épais du visage. Telle, autoritaire déjà, mais les yeux amusés par les gens, les choses, elle domine dans ce palais royal semblable à une modeste préfecture française. Il se pourrait qu'une carrière semblable à celle de la reine Victoria fût remplie par cette activité certaine.

Wilhelmine est de son peuple. On retrouve son allure et son visage dans les jeunes bourgeoises en atours de fête à Scheveningue, le dimanche. Elle ne diffère pas extrêmement des filles de pêcheurs qui, coiffées en bandeaux, les châles croisés au sein, le chignon enveloppé de plaques d'argent et bandé d'une coiffe de mousseline, s'en allaient, par bandes sur la largeur de la rue, et chantaient aux bras des mousses vêtus de gros drap noir, de surtouts à cols médicis, de minces casquettes. On la voit, d'ailleurs, Wihelmine, photographiée en ce costume national. On imagine facilement qu'elle sait, comme une autre, imprimer au renflement artificiel de la tournure le roulis nécessaire pour l'élégance populaire de l'ample jupe. La reine n'est guère plus belle de figure. Elle aura, quelque jour, le teint bilieux rapporté dans la métropole par les colons des Indes. Vraiment, elle représente ce peuple de bourgeois pensifs et lents, d'ouvriers têtus qui édifièrent la fortune industrielle de leur patrie. Les Nassau ni les Orange ne contrastaient guère davantage avec la plèbe. Au musée, les portraits d'eux que peignit Ravenstein immortalisent d'obèses guerriers en armures sombres, des têtes rouges et saures de buveurs, de fumeurs opiniâtres, ainsi que Steen ou Mieris représentèrent les farauds des kermesses. L'écharpe orangée barre d'énormes cuirasses fabriquées pour des ventres spéciaux ; ou bien elle accompagne, vers le hausse-col, des figures aux

larges joues difficilement amincies par la bar-biche des mousquetaires. Dans la rue, on rencontre à chaque pas ces princes obstinés, railleurs et bons vivants, que le paletot ni le chapeau de feutre ne changent. C'est une race sans beauté, mais puissante par l'application, par la faculté de joie soudaine, répandue, encombrant la ville, chargeant de cris et de chansons les plates-formes de tramways, les creux des landaus. Aux deux jours de Pentecôte, la Hollande des Steen, des Teniers, des Van Ostade s'est tout à coup réveillée dans les rues de la capitale. On criait à tue-tête. On se riait au visage. Les bandes de commis et d'employées manifestaient leur liesse en brandissant les parapluies. Une population vomie de provinces affluait aux tavernes. C'étaient d'extraordinaires matrones. Habillées de mérinos noir ou vert-pré, elles portent d'indicibles chapeaux fleuris, ficelés par-dessus des coiffes de guipure à larges ailes battant les épaules. De plus, des spirales coniques en or surgissaient de leurs tempes comme les antennes des insectes. Ainsi affublées de bizarre façon, ces dames gambadaient par bandes aux bras de rustres en jaquettes collantes, et suceurs de pipes. Des husards à bonnets d'ourson, à sabretaches, braimaient par la trompe de leurs cycles qu'ils chevauchaient, l'éperon à la botte, et le sabre bouclé contre la fourche.

Aux côtés de ceux-ci, la foule en tramways

gagna, le long des canaux que des parterres encadrent, puis à travers des parcs, la plage de Scheveningue. Imaginez qu'au lieu de Longchamp, les flâneurs saluent la mer, après l'avenue des Acacias. C'est la joie quotidienne du Hollandais. Les eaux blanchissent et déferlent vers le rang des bateaux tirés à sec. Pavé de fonte, un grand boulevard forme terrasse entre les hauteurs élevant les constructions mauresques des casinos de briques, et la vaste arène que le flux lave. En bas, maints garçons chevauchent des poneys et des ânes de louage. Quelques cornacs fustigent la paresse des bêtes pour galoper dans le sable. On voit des adolescentes à califourchon sur les haridelles, montrer leurs jambes hors des jupes retroussées par l'arçon. Cela ne choque point cette cohue protestante qui n'y entend pas malice. Gaiement, on évite les ruades, on fuit les emballements des centaures. Leurs chapeaux retenus par une seule épingle volent au bout de la tresse défaits. La mer elle-même ricane, en s'épanchant.

Sur le grand boulevard, degré intermédiaire, entre la ville et les eaux, se coudoient les familles attifées. La reine Wilhelmine se reconnaît en bien des jeunes filles qui répètent ses gestes habituels malgré leur allure de négociantes sages, aux minces chevelures tirées contre les tempes. Elles ont des habits masculins empruntés aux modes économiques d'Allemagne et d'Angleterre :

vestes, jupes de serge, chapeaux en paille, petits et demi-hauts qui s'épinglent au sommet de chignons ternes.

Tous les hommes semblent des bourgeois cossus. Ils mènent à la main les ribambelles de leur descendance chevelue de filasse. Il n'est point de figure pour marquer la misère ni les privations. Cette race est riche. Les menues choses coûtent juste le double du prix français. Cela n'empêche point les promeneurs de s'attarder devant les brouettes arrêtées contre la dune, et où l'on débite des poissons fumés, de roides haddock, de la bière, des alcools, des œufs durs, du fromage rouge. A quatre, les policemen emportent l'ivrogne récalcitrant.

Ailleurs, deux escogriffes manœuvrent un orgue mécanique, clamant, tour à tour, des airs de liturgie et d'opéra. Les bras nus croisés sur le ventre, les femmes de pêcheurs, en inséparables groupes pareils à des hordes de canes, s'ébahissent, rient, tricotent et mâchonnent. Les plaquettes d'or pendues aux épingles des coiffures tressaillent. Ces bonnes femmes murmurent un psaume selon la mesure de l'orgue, un peu graves, et puis continuent leur route.

Du passé cela demeure aux âmes bataves. Depuis le jour où Guillaume I<sup>er</sup> le Taciturne assumait, contre l'Inquisition de Philippe II qu'il avait d'abord loyalement servi, la défense de la libre pensée, cette lutte fit toute la vie du peuple pen-

dant un siècle. Il triompha tout à fait lorsque Guillaume III d'Orange-Nassau, appelé en Angleterre par les Têtes-Rondes que persécutait son beau-père Jacques II, se fut substitué à celui-ci, après une marche triomphale jusqu'à Londres.

L'amour de dissenter librement sur les problèmes religieux et philosophiques fut la principale énergie des Néerlandais. Elle leur fit accomplir les plus grandes choses. Elle créa leur autonomie politique, leur valeur militaire, leur puissance maritime et coloniale, leur développement industriel, littéraire, artistique.

Force merveilleuse d'une idée qui engendra une race pour la chérir, des soldats pour la conduire au triomphe, des ingénieurs pour lui conquérir une patrie sur la mer, des marchands pour l'enrichir, des savants et des artistes pour l'éterniser.

Il faut visiter, dans Amsterdam, la maison de la famille Six. Extérieurement, elle ne se distingue pas des autres. C'est la même façade en briques noirâtres, les mêmes linteaux recouverts de peinture fraîche, le même perron de grès bleu, les mêmes fenêtres à fleur de muraille ouvertes sur l'eau dormante du canal qu'ombragent les rangées d'arbres. Si l'on entre, toute l'âme d'un peuple vous y accueille, dans les portraits d'ancêtres que Rembrandt fixa. Steen y représente une noce miraculeuse de vie franche. Van Dyck y montre la pensive physionomie de Rubens.

Van der Meer y analyse, au pinceau, le mariage des lumières paisibles avec les toits rouges des maisons bataves. Les Miéris y installent les joviales grimaces de leurs buveurs. Wouwerman y assemble les chevaux des batailles livrées pour l'indépendance de l'âme. Ostade y fait rire ses harengères. Hondechoote y fait enfler les plumes de ses mirifiques volailles, et Huijsum luire les nuances de ses fleurs en serre. Une pendule d'écaille et de cuivre sonne. C'est l'antique carillon de la cité appelant au dîner les corporations, ou signifiant aux arquebusiers l'heure de la *Ronde de nuit*, gloire du musée d'Amsterdam. Toute la vie enfantée par ce libre espoir des xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles, ressuscite dans les pièces chaudes, anciennes, où l'on accède par d'étroits escaliers vernis. Derrière les vitrines, d'admirables faïences émaillées montrent de fins paysages sur la rotondité des tasses, dans le creux des assiettes, autour de la cafetière. Une richesse intérieure de goût parfait provoque, par l'excellence du décor, les hautes suggestions de la pensée chez ce Jean Six évoqué par Rembrandt dans une pénombre où paraissent ses boucles blondes, son visage incliné, l'attitude ferme en pourpoint gris, la dextre nerveuse et robuste qui tire le gant sur l'autre main. Pour quelle action de dignité morale vait-il sortir ce chef de corporation, dont les nobles traits soucieux, à l'ombre du feutre, dénoncent une inquiétude grave et une résolution coura-

geuse? La réalité de l'être, de sa chair, de ses habitudes révélées par le port de l'habit, cela s'unit avec l'obstination de la pensée traduite dans le mâle visage.

Cette opulence de l'art et de la mentalité, les Hollandais la doivent donc aux guerres de la libre pensée calviniste qui extériorisèrent l'énergie latente de la race. A ce moment, la vie éclata. Elle jaillit de ces gens du moyen âge, de leurs figures en bois saure entre les petites mèches blondes, ceux qu'on trouve encore travestis en pêcheurs autour des corbeilles de poissons vendus à la criée sur la plage. Leurs cheveux taillés rondement vers la nuque, leurs larges boucles rasées les apparentent à ceux du xvi<sup>e</sup> siècle. Toutes les vierges de Memling, naïves, laides, évidemment chastes, on les rencontre sous le bonnet et le châle de Scheveningue. Leur mystique se dut longtemps exalter d'abord le long de ces dunes arides que la mer attaque, verte ou mercurielle, illuminée parfois d'un soleil blanc. La fatalité des forces noyant les barques, y fut implorée sous le nom de Dieu, avec ferveur. Des vents furieux se ruent, pourchassent les humains, souvent, le long du rivage. Ce déchaînement de la mer et du ciel invite à méditer sur Les Causes.

C'est pourquoi, résignés aux forces, héritiers quand même d'un sang belliqueux, les socialistes hollandais vont de ville en ville, proclament l'inutilité et le mensonge de la Conférence. Ils

attestent ces missions polonaises, macédoniennes, accourues à La Haye pour de vaines sollicitations, avec l'espoir d'obtenir un meilleur traitement des races qui les subjuguèrent. Ils attestent la dérision des résultats acquis par les philosophes qu'on rencontre, actifs, barbus et chevelus de blanc, les bras encombrés de portefeuilles : MM. Ch. Stead, Frédéric Passy, de Courcel, Ch. Richet, savants humanitaires que les États méprisent, comme cette baronne de Süttner qu'on aperçoit opaque, voilée, ombrée de vastes chapeaux, appesantie par la graisse de l'âge, mais courant de porte en porte, au trot du locatis.

« Il faut renverser d'abord le régime des États militaires, crient les apôtres. Le mal est à la racine, et non pas aux branches ! En 1863, le carbonaro Napoléon III n'a-t-il point convié les gouvernements à la paix universelle, comme aujourd'hui, le tsar ? Qu'en est-il advenu, malgré les enthousiasmes de la presse et des princes ? »

Un jeune diplomate étranger me dit : « Comment la France peut-elle vouloir sincèrement la paix ? Chaque jour sa population décroît. Afin de recruter des soldats pour une armée innombrable et nécessaire, il lui faudra bientôt conquérir des territoires peuplés. Cela est fatal. Voilà pourquoi, nous autres, tripliciens, ne pensons pas qu'elle renonce facilement aux luttes prochaines. Il importe que nous nous gardions contre cette fatalité. »

Le raisonnement était médiocre. La France a

besoin de soldats parce que des ennemis menaçants multiplient leurs brigades. Si tout le monde arrêta en même temps l'expansion des budgets militaires, aucun progrès ne serait plus indispensable dans cette voie. Chimère.

Je m'en fus, attristé. Dehors, c'était toute la liesse de ce peuple batave si laid que ses peintres durent faire saillir la beauté par l'expression intense de la vie, non par le rythme harmonieux de la forme, rythme dont les Italiens de la Renaissance se purent satisfaire pour constituer leurs chefs-d'œuvre. Mais cette vie intense créa la liberté d'esprit, car tout le conflit est entre les descendants prussiens des Vikings scandinaves et nous qui eûmes pour ancêtres les matelots phéniciens grecs de la Méditerranée. Le pirate des eaux septentrionales tient à ses façons sanguinaires, incendiaires et pillardes. Le caboteur des eaux méridionales aimerait s'en remettre aux juges, et gagner plutôt que combattre.

## CHAPITRE III

### LE RUSTRE ET L'INGÉNIEUR.

Entre l'Angleterre et le Transwaal se posa, militairement dès 1899, la question toute moderne de conflit qui se doit résoudre par la prédominance de l'intérêt national sur l'intérêt restreint d'une caste.

Ces deux intérêts se heurtent partout. Leur duel est ancien. De tout temps, il anima les discussions des philosophes. La morale des États, jusqu'à ce jour, l'a redouté et ne l'a point voulu connaître, le taxant de motif à vaines rêveries. Le problème s'exprima de façon très évidente, à l'Est-Sud Africain.

Les Boërs hollandais, que Mayne-Reid nous y présenta, lors de nos lectures, au collège, colonisent pastoralement sur les grands plateaux d'un pays sain. Leur bétail est nombreux. Ils mènent une existence de hobereaux chasseurs, éleveurs, bons cavaliers. Simples et ignorants, loyaux, vertueux, de par un protestantisme que l'on croit ri-

guide, ils engendrent abondamment. Leur âme est pareille, sans doute, à celles des gentilshommes campagnards du dix-septième siècle qui ne fréquentaient pas la cour.

De leurs mains, de leur effort séculaire, ils ont défriché la région où ils battirent en retraite lorsque la mère-patrie céda le Cap aux Anglais vers 1795. André Prétorius et ses Boërs (le mot signifie paysans) vint, en 1848, compléter leur vaillante troupe. La lutte contre l'Angleterre se perpétua, jusqu'en 1878, après quoi le Transwaal obtint une sorte d'autonomie indépendante, sous certaines conditions du vasselage nominal; cela jusqu'à la défaite de 1900.

La physionomie de ce peuple est d'abord la plus sympathique. Ayant, par son labeur, fertilisé de vastes territoires, y vivant d'une manière biblique et chevaleresque, le Boër défend sa propriété noblement acquise, selon le droit strict. Ce n'est point sa faute si l'or et le diamant découverts soudain à côté de ses pâturages ont attiré jusqu'à ses courtils les ingénieurs, les aventuriers, les spéculateurs et les prostituées de tous pays. Il a vu d'un mauvais œil les hommes dénués de scrupules luthériens pulluler autour de ses villes, en prolonger les faubourgs, y construire des banques, des fabriques et des cafés-concerts. Sa foi naïve de patriarche blâma ce qu'elle appelait la corruption d'Europe. Ignorant les angoisses de la science qui cherche, elle ne put que mépriser la science qui

trouve, qui applique, qui enrichit, qui répand l'aise, qui multiplie la force de la vie et des passions. Les immigrés devinrent des ennemis. La Chambre de Prétoria combattit les Uitlanders par toutes les armes légales. Parce que les Sociétés minières utilisaient la dynamite pour élargir les puits d'extraction, et les chemins de fer pour recevoir les machines, les outils, les approvisionnements, d'énormes impôts furent votés, qui rendirent exorbitants le prix de la dynamite et les tarifs de transport. Les ouvriers de l'or n'obtinrent point à cause de cela l'augmentation de leurs salaires, ni les courtiers, comptables, chimistes ou ingénieurs. Et la vie devint très coûteuse. Tout ce monde pâtit, gronda, se tourna vers l'Angleterre, lui demanda l'appui. L'industrie parut compromise par la malveillance des Boërs. Seules les grandes compagnies à capitaux formidables pouvaient satisfaire l'attente du dividende. Les capitaux moyens sombraient les uns après les autres. Les Anglais du Cap comprirent cette détresse dont leur commerce souffrait. Ils préparèrent le raid Jameson, qui devait soutenir militairement une émeute concertée des Uitlanders à Johannesburg. Mais les Boërs décrochèrent leurs fusils, montèrent à cheval, rencontrèrent près de Mafeking les soldats de Jameson et les capturèrent. A ce moment, la protestation générale de l'Europe favorisa les Boërs. De quel droit envahissait-on la propriété rurale de ces braves fermiers? L'Angleterre

désavoua Jameson. Mais le procès s'instruisit. De nouvelles clartés parurent. La plaidoirie des Uitlanders fut écoutée.

« Nous avons, dirent-ils, décuplé, par notre travail, la richesse du Transwaal. Nous avons créé un mouvement industriel considérable, justifié la construction des voies ferrées par le mouvement de nos commerces. Ceux qui nous rejoignent ici achètent au cultivateur du pays les céréales, le bétail, les objets usuels. Les ouvriers noirs ou blancs consomment les produits des fermes. Nous ne demandons qu'à mieux faire encore. Le gouvernement nous l'interdit, en obligeant à la faillite, par des impôts absurdes, la plupart des petites compagnies, en limitant au minimum les bénéfices des grandes. Que demandons-nous? Le droit de participer aux votes parlementaires, et de remédier ainsi à la mauvaise volonté de nos hôtes. Nous fondons actuellement, sur cette région africaine, un centre de vie civilisée et savante. A la cruauté, à la barbarie des nègres, nos fils substitueront, par delà les pays de mines, avant un siècle, le sort meilleur que notre morale européenne, si médiocre qu'elle soit encore, impose aux associations humaines. Autour de nous, chercheurs d'or, planteurs nouveaux s'installeront, sollicités par le gain que nos besoins garantissent. Des villes partout se forment. Le chemin de fer court à travers la brousse. Des ports s'ouvrent à l'affluence des navires, bien loin au Nord, dans les

BUNDA  
INDIA  
CAIR  
MINEA

colonies portugaises, à cause de notre prospérité qui est celle même du Transwaal.

« Les Boërs ne veulent rien reconnaître de cela. Tels, les aubergistes rustiques d'une plage découverte par les snobs, ils écorchent abominablement l'étranger. Ces chevaliers pasteurs nous traitent comme les clients d'un hôtel d'Engadine. Et nous n'avons pas les moyens de remplir leur bourse sans fond. Nous ne pouvons tolérer davantage cette tuerie de poules aux œufs d'or. Nous sommes, après tout, le nombre et la force. Notre labeur sur ces sol égale le labeur des Boërs. Leur pays s'enrichit de notre peine. Et notre peine crée une patrie dans leur patrie. Ils ne veulent pas l'admettre. Ils nous repoussent de leur assemblée parlementaire. Que l'Europe juge entre eux et nous. S'ils gagnent le procès, le Transwaal restera un pays de fermes et de pâturages où des hobereaux ignorants se confineront, sans développer l'action civilisatrice en Afrique. Nos industries périliteront. Les villes naissantes seront abandonnées. Les ports à peine ouverts seront oubliés par les navires. Les locomotives se rouilleront dans la brousse. Rien de l'œuvre civilisatrice ne s'accomplira. Mais l'orgueil et la cupidité des rustres aura conservé intégralement le droit à la propriété ! L'avenir des hommes ne sera point prospère ici. Au contraire, si nos revendications paraissent justes, du Zambèze au Cap, un grand pays producteur va prospérer. Des sources nouvelles de richesses et de

travail attireront en ces lieux les entrepreneurs de la bourgeoisie européenne, ceux qui, sans notre appel, se contenteront de végéter dans les bureaucraties des provinces françaises, allemandes, anglaises. Parvenus ici, avec un capital moyen, ils pourront mener à bien de belles entreprises, envoyer outre-mers des produits à bon marché qui faciliteront la santé du pauvre et les petites joies brèves, dans les cités du vieux monde. En nous aidant, l'humanité entière profite de notre victoire. En nous blâmant, elle récompense l'étroit égoïsme d'un peuple obstinément propriétaire. »

« Charbonnier est maître chez soi, répondit le Boër. Tout cela c'est des histoires de voleurs! Suis-je chez moi, oui ou non? Je défends ma propriété. Et je tire de mon potager le plus de légumes que je peux. L'avenir de l'humanité? Ah bien oui! Qu'est-ce que ça me fait à moi, l'avenir de l'humanité? Hein, je vous le demande. Tenez, v'là ce que j'en fais de votre avenir de l'humanité! Je suis chez moi. Tâchez voir de ne pas m'y agacer. Dieu et mon droit. C'est ma devise! J'ai pour vous une douzaine de balles qui n'ont pas encore servi. C'est ma raison à moi. J'aime pas vos imbéciles de philosophes et de savants; je ne m'embrouille pas dans leurs billevesées. Une bonne bible et un bon rifle, voilà tout ce qu'il faut à un honnête homme. Viens voir un peu par où pousse mon blé, hé, malin? »

A peu près ainsi parlèrent les caricatures de

Prétoria. Devant de pareils sentimentaux, nul raisonnement n'eût prévalu. Ils représentent l'esprit du passé. Ils refusèrent de voir la nouvelle allure du monde que seules, d'ailleurs, les minorités de l'élite aperçoivent. A ces arguments les défenseurs de la propriété particulière ou nationale répondirent par des aphorismes et des phrases qui n'expliquaient rien : « J'ai ça dans la peau. Qu'est-ce que vous voulez : j'ai le sang de ma race dans les veines. Un peuple sans énergie est un peuple fini ! Vous attaquez tout ce que j'aime. Vous froissez tous les sentiments qui nous ennoblissent, etc... »

Chevalier-pasteur, le Boër défendit sa peau, sa propriété et le droit de la régir en maître. Au nom de la science et de l'avenir civilisateur, l'Angleterre exigea la suprématie de la raison promulguant des principes nouveaux adaptés à la vie nouvelle de l'énergie productrice.

Ce procès fut intéressant à suivre, malgré les forces trop dissemblables des parties.

Il offrait la première occasion d'invoquer la sagesse du Tribunal permanent d'Arbitrage à La Haye.

Malgré tant de prévisions sceptiques, les diplomates venaient de le constituer ce tribunal. On pouvait recourir à lui. Avant même que les peuples eussent ratifié le texte des plénipotentiaires, un conflit naissait pour l'exercice de sa tâche. Au début de la première conférence, les diplomates

osaient à peine croire qu'on obtiendrait de l'entente générale la périodicité d'une réunion. Tout de même le Bureau Permanent de justice internationale était fondé. On avait nommé les magistrats. On avait réglé la procédure.

A cet aréopage, il appartenait de résoudre la question soulevée par le Transwaal et l'Angleterre; d'établir la suprématie, soit de la propriété territoriale, soit de l'activité industrielle, lorsque leurs intérêts s'opposent. L'histoire n'eût point blâmé l'alliance de puissances continentales pour engager le gouvernement britannique à l'acceptation d'un tel arbitrage et à l'arrêt des préparatifs militaires.

Albion jouait gros jeu. C'est un espalier de fruits mûrs et savoureux convoités par les nations dont les commerces espèrent de grands débouchés coloniaux. Elle méconnaissait imprudemment le danger de pareilles convoitises. La sagesse pouvait lui faire accueillir les avis de ces puissances. Des arrangements semblaient possibles. Les juges n'encouraient point le risque d'échouer avant la solution.

Il sembla que les Anglais s'appliquassent à déparer leur histoire. Aux Européens, à la civilisation savante des siècles futurs, ils ont ouvert, comme jadis les Romains, des mondes inconnus, et parfois ils agissent à la manière des pires barbares. L'assassinat martial du lieutenant Cordua, l'incendie des fermes boërs, l'expulsion illicite des

Germaines et des Latins installés au Transwaal, la cupidité de M. Chamberlain nettement révélée avec des raisons personnelles et financières qu'il eut de vouloir envenimer le conflit sud-africain au bénéfice de sa famille, de ses amis; le massacre de vingt mille hommes sacrifiés au taux en Bourse des valeurs minières, voilà ce qui flétrit tout à coup la gloire britannique, vers l'heure même où l'on oubliait la pitoyable Irlande, les atroces répressions des révoltes hindoues, la famine installée par l'impôt métropolitain dans le pays du Gange, les habituels scandales pédérastiques, l'ivrognerie des lords et l'hypocrisie protestante. Nous applaudissions alors aux paroles de feu M. Demolins qui fondait l'École des Roches pour enseigner aux jeunes méditerranéens l'énergie des Vikings. Nous offrions à nos fils l'exemple de la jeunesse anglo-saxonne. Que put bien dire de tout cela feu Demolins à ses élèves? Leur proposa-t-il l'exemple de lord Roberts, incendiaire, celui de Chamberlain, concussionnaire, ou celui des télégraphistes londonniens dénaturant les faits de guerre au gré de leurs opinions ethniques? Ces défaillances, excusables chez un peuple à demi civilisé, ne se peuvent pardonner quand elles affligent une nation puissante. Les Anglais agissent alors selon la morale des potentats serbes.

Lorsque Krüger vint, à Paris, chercher des sympathies, la générosité de l'esprit latin acclama ce vaincu d'une autre nation lointaine, ignorée, après

tout antipathique par les mœurs niaises, la mentalité rudimentaire, ce manque de courage individuel empêchant les Boërs de quitter l'abri des kopjes pour conquérir, par l'élan d'un assaut, une victoire facile aux sièges de Ladysmith et de Kimberley. Seulement Krüger était le vaincu. Notre âme toujours saignante de 1870 protesta contre la raison de la Force. Les journalistes anglais respectèrent cette manifestation philosophique de nos capitales où les cohortes de camelots et les salariés des politiciens nationalistes ne réussirent point à faire crier une injure avilissante contre Albion par ces foules majestueuses, simplement conscientes de la vérité à dire, le lendemain de La Haye.

« Gloria Victis », avions-nous crié déjà en 1870. Mais alors c'était nous-mêmes que nous consolions; c'était notre douleur que nous honorions, pendant que les hommes du 4 Septembre trépanaient de joie en plein boulevard parce que Sedan marquait la fin de l'Empire, la défaite de leurs rivaux politiques. Devant Krüger, tout égoïsme était loin de notre clameur. D'abord que voulions-nous, foule et multitudes en délire d'enthousiasme, devant ce vieil homme rugueux saluant au balcon?

Un parlementaire assura que la France alliait les deux causes, parce que les Boërs résistent comme les nations centrales et méridionales à l'envahissement des races nordiques. M. de Mahy

prétendit que nous protestions contre la suprématie des Germains, des Anglo-Saxons d'Europe et d'Amérique. Non, le Boër est de race nordique, en tant que Hollandais et surtout de par son protestantisme rigide, étroit, borné. Qui voyage en Hollande se peut croire dans le Brandebourg ou la Poméranie. Au café-concert de Flessingue, c'est la chanteuse de Hambourg, de Berlin ou de Brême qui touche le cœur de l'assistance, qui suscite les fureurs de joie. Dans Johannesburg, le quartier infâme s'appelle « le quartier français » ; encore que beaucoup d'allemandes y tiennent boutique de luxure. Entre le Transwaal et les pays latins, nulle communauté de sentiments originels. Le Boër appartient à cette race septentrionale même. Les Français ne saluaient en Krüger ni le concitoyen, ni l'ami, mais le vaincu, celui qui succombe sous les armes brutales du nombre.

Que vint demander le président du Transwaal ? L'arbitrage de la conférence de La Haye. Tel fut le motif précis de son voyage.

La France acclamait au coin du boulevard et de la rue Scribe la protestation du faible en appelant à la justice des peuples, ses pairs, après les crimes de la force. Si le président Krüger incarnait une idée nette, il incarnait celle-là : la substitution de l'arbitrage international au jugement de Dieu, au hasard des combats sauvages.

Il eût paru merveilleux aux siècles futurs, nous l'imaginâmes, que notre nation faite de vingt

racés diverses, réunies par la seule influence de l'idéal latin, continuât cette œuvre en se déclarant le champion du tribunal de La Haye. Pour cette dévotion à la justice nul sacrifice n'eût trop coûté. Nos deux millions de baïonnettes eussent pu surgir sur les champs d'Europe, et notre sang remplir les sillons du vieux monde, à nouveau. La splendeur de la cause méritait qu'un tel sacrifice la consacrat. Le peuple de la Révolution se doit à son principe. Nous nous souvînmes que le képi rouge c'est le bonnet phrygien de Mithra. Mithra, le dieu de la lumière intelligente, et prototype de l'Ormuzd persan, est représenté dans les vieilles mythologies sous la forme d'un jeune homme portant une telle coiffure. Il égorge sans peine, à la surface des bas-reliefs, la bestialité d'un taureau que sa forte main gauche tient par la corne. Il perpétue le symbole de la beauté, de l'harmonie du contrat, de la Loi anéantissant la barbarie. De l'Asie, le mythe passa de bonne heure sur la terre d'Occident. Dans chaque légion romaine les adeptes de Mithra instituèrent une société secrète. On initiait les soldats les plus braves à la science de la Lumière. L'épreuve d'admission consistait en un duel entre le néophyte et le meilleur spadassin. Si le candidat montrait du courage, il était reçu parmi les maîtres. Alors, au sein de l'assemblée mystérieuse, il se trouvait l'égal du consul, du préteur, qui déposaient leurs insignes devant l'autel de Mithra.

Le dogme de l'égalité et de la liberté lui était appris. On enseignait que la mission de Rome était de soumettre les barbares aux lois pacifiantes, de mêler aux entreprises de la guerre les travaux civilisateurs. La légion suivit les préceptes du dieu, en couvrant notre pays de ces voies à larges dalles, de ces ponts indestructibles, de ces camps devenus, pour la plupart, des villes illustres, où fructifia le désir de la liberté, où le municiple latin se transforma en commune, pour lutter contre l'arbitraire féodal, et constituer, au xiv<sup>e</sup> siècle, les États-Généraux. Dès 1790, lorsque ceux-ci se transformèrent en Assemblée nationale, le peuple reçut, des Jacobins, le bonnet de Mithra. Après la révolution de 1830, les troupes d'Algérie commandées par les anciens demi-soldes et les officiers carbonari, se coiffèrent d'écarlate, sous le prétexte d'adopter le fez, lequel fut sans doute choisi par les hordes turques, au temps où leur émigration conquérante raversa l'Asie centrale d'Ormuzd, le pays de Mithra.

En 1900, il fallut constater que les élus du bonnet rouge, que les syndicats socialistes s'abstinrent de manifester en corps sous les fenêtres de l'hôtel Scribe, où Krüger saluait. Collectivistes et communistes prêchent à l'envi l'internationalisme. Un vaincu, un délégué de prolétaires laborieux réclamait l'arbitrage. Au lieu de soutenir cette requête si conforme aux théories des Reclus, des Jaurès, des Guesde, les collectivistes

demeurèrent à l'écart. Ils abandonnèrent la foule à elle-même, ou bien à quelques mercenaires de la réaction.

En sorte que le président Krüger demandant l'appui de la France pour une sanction de la thèse internationaliste, se trouva mis en quarantaine par les partisans de cette thèse eux-mêmes. D'autre part, les nationalistes qui repoussent énergiquement toute entente avec l'étranger, qui vivent sous la crainte de ne s'en point remettre aux soins de l'artillerie, pour relever le prestige de la nation, ceux-là rendirent un manifeste hommage à la théorie du cosmopolitisme, en applaudissant Krüger.

Bizarrerie. Les gens qui se posaient en adversaires des états-majors refusèrent de réclamer, avec le vaincu, l'arbitrage international. Donc ils remettaient au hasard des combats le destin des peuples.

Au contraire, ceux qui s'affirmaient comme les défenseurs intransigeants de l'armée, exprimèrent leur enthousiasme pour l'homme qui demandait implicitement la suppression de ces mêmes armées, puisque l'arbitrage international substituera les juges aux soldats, un code à la stratégie et saura réduire à néant la nécessité de la guerre affirmée par les vieux partis.

L'année 1900 finit sans joies spirituelles. Ses derniers jours datèrent l'avortement, au moins temporaire, des espoirs qu'avait inspirés la

Première Conférence de la Paix. Évidemment l'échec de l'Arbitrage obligatoire paraissait inévitable à la première phase des négociations. Il était déjà considérable que l'on eût pu discuter le principe, même pour le rejeter. Trop de monarques commettent encore l'anachronisme de dire : « Mon peuple, mon armée, mes escadres », comme si, à notre époque de critique quotidienne et libre par la presse, de contrôle parlementaire, un peuple appartenait à d'autres qu'à sa volonté. La reine Wilhelmine, se félicitant d'avoir mis « son croiseur » à la disposition du Boër, fut ridicule, puisqu'elle devait faire preuve d'avilissement excessif pour les caprices de l'Angleterre, au point de n'envoyer même pas un ministre recevoir, à la frontière de Hollande, le vieux Krüger, citoyen du Transwaal. Quand on affirme de façon pareillement autoritaire sa personnalité royale, il est piteux ensuite de la mettre en humble posture, devant le courroux de M. Chamberlain et de ses agents d'affaires. En cette aventure, les monarques se montrèrent infiniment plus vils que les peuples. Ceux-ci n'offraient pas seulement des vivats sans conséquence au Vaincu, comme l'a voulu faire entendre M. de Bulow, mais encore le sacrifice promis dans ces acclamations, c'est-à-dire leur courage, et leur sang. Les monarques ont reculé ; non pas les foules, ni même les élites. Pangermanistes berlinois, Parisiens, Marseillais, Bataves eussent bravement accepté le résultat mi-

litaire de leurs protestations. Le complot des monarques évita la seule guerre juste qu'on eût proposée depuis un siècle. Les Allemands d'aujourd'hui doivent regretter cela depuis l'Entente cordiale, la conférence d'Algésiras et le traité anglo-russe de 1907.

Aussi bien leur intérêt personnel de seigneurs en vedette sur la scène du monde leur défendit de se prêter à l'enthousiasme public. Soumettre à des juges internationaux les querelles des nations, c'eût été reconnaître un pouvoir supérieur à celui de souverains qu'ils s'arrogent, dans leur ambition surannée. Quoi qu'ils disent, ils aiment paraître en uniforme, et l'épée à la ceinture, par-devant les masses. Faudra-t-il reléguer aux musées les colichemardes et les casques? Tout leur déguisement médiéval passera-t-il de mode? Ils s'estimeraient amoindris. Si nourris de doctrines savantes que puissent être, durant leur adolescence, les héritiers des empires, il leur manque toujours une énergie morale suffisante pour résister aux tendances de leurs milieux. La billevesée des domestiques dans leur entourage, exige des fonctions vassales, des gages opulents, des théories d'opéra. Le décor du moyen âge est nécessaire aux snobs, lesquels dans les cours finissent toujours par l'emporter. La preuve en est ce procès à scandale intenté par le comte de Moltke au journaliste Maximilien Harden qui révéla l'influence de Philippe d'Eulenburg et de ses amis sodomites sur

Guillaume II, influence capable même de déterminer une guerre. L'acquiescement de Harden en fait foi.

Nous aussi nous connûmes les extravagances des amis chers à notre dernière impératrice. Leur intrigue frivole triompha de la sagesse de Napoléon III, pour contraindre le pays à la plus inutile des guerres et au plus complet des désastres. Mais les amis des cocodettes, les gentils cavaliers de Longchamp trouvaient élégant de partir, sur l'air de la Reine Hortense, « cueillir des lauriers à mettre aux pieds des dames ». De telles gens méditent selon les données historiques des romans-feuilletons, des manuels de collège, et des drames à ovations. Malheureusement cette littérature inférieure sustente mal les pauvres intelligences à quoi se confie la niaiserie badaude des peuples. Les mêmes intrigues de courtisans opposèrent, en 1901 et en 1907, à la théorie de l'Arbitrage leur omnipotence bizarre, mais réelle.

Jadis, au temps de la Renaissance, les protagonistes de la centralisation royale, alors si nécessaire, eurent autant de peine que nos moralistes contemporains à convaincre les féodaux de vider leurs querelles dans les enceintes judiciaires plutôt que dans les champs propres aux évolutions des reîtres. Les seigneurs crurent perdre là de leur dignité. La persistance qu'ils employèrent à prolonger les guerres de religion eut, parmi d'autres causes, leur prétention de maintenir le droit de terminer par les armes les différends entre les maîtres

de provinces. Ainsi pensèrent au fond de soi le Guise, le Mayenne, le Béarnais. Quand il frappa Montmorency, puis Cinq-Mars, et quelques autres, Richelieu, comme Mithra, frappa l'esprit même de bestialité régnant aussi bien dans les âmes huguenotes de la Rochelle, que dans celles des grands seigneurs duellistes. Les têtes qui roulèrent sur l'échafaud appartenaient aux champions de la violence, aux adversaires de la Loi pacifiante.

A notre époque le débat s'anime entre des personnages plus grands. Empereurs, rois et diplomates tiennent pour les sanctions de la Force, avec quelques personnes attachées par goût littéraire, ou bien par atavisme de serviteurs, à l'idée de l'autocratie tueuse. Au contraire, la majorité des peuples réclament l'institution de l'Arbitrage international entre les chrétiens. Il faudrait un Richelieu et un Louis XIII pour abattre les derniers Montmorency d'Allemagne et d'Angleterre, pour forcer les dominateurs à l'adoption des règles de fraternité. La France revendiquera bien un jour l'honneur de cette mission. Il eût été glorieux que nous fussions devenus, à propos de l'affaire du Transwaal, les champions formidables de l'Arbitrage chrétien.

La crainte d'avoir à lutter, pour les chênes de la Corée, contre le Japon détourna sans doute le tsar d'insister auprès des puissances et de faire respecter aussi, par les Anglais et les Boërs, cer-

taines résolutions de La Haye. Au promoteur de la conférence hollandaise il appartenait cependant de poursuivre cette tâche de sagesse, jusqu'en ses conséquences péremptoires. Il fut bizarre qu'il s'en abstint. L'évangile de la paix a besoin de courageux apostolats pour convertir la barbarie. Peut-être de fins diplomates surent-ils faire entendre que leurs cours entrevoyaient dans une action contre l'Angleterre un habile moyen d'assurer à l'ouest la sécurité de l'arrière-garde russe, cependant qu'à l'est de l'Asie les avant-gardes opéreraient. Vexé de pareilles suppositions, le jeune tsar aurait, dès lors, dans son innocence, abdiqué sa prétention à des essais de philosophie pratique.

L'occasion cependant sembla belle pour affirmer un principe. De Brest à Moscou, la plupart des journalistes et toute cette infime minorité bruyante que l'on dénomme l'opinion publique, se jetait à cris perdus dans le parti du Transwaal, sans trop savoir pourquoi, d'ailleurs, chaque peuple ayant agi comme l'Angleterre, soit contre sa Finlande, soit contre son Danemark, soit contre son Trentin, soit contre sa Rome; écrasant les faibles, et violant la propriété nationale d'autrui. Mais enfin la presque unanimité des sentiments se vouait à l'admiration du président Krüger et à l'anglophobie. Quel beau « public sympathique », pour appeler les ministres de la Reine à la barre internationale du Binneuhof hollandais !

L'étonnant fut qu'en toutes ces foules, germani-

ques, latines et slaves enthousiastes, pas un groupe ne se forma qui pût obliger ses représentants politiques à demander sérieusement l'intervention du haut de la tribune parlementaire. Les députés allemands applaudirent les quelques paroles, d'ailleurs vagues, par lesquelles M. de Bulow mit en déroute un interpellateur honteux d'exprimer le sentiment général de la presse, de l'image, des tavernes et de la rue. Aucune émeute n'a honni M. de Bulow. Une dépêche italienne attribua à l'amiral Canevaro, ancien ministre des affaires étrangères, ce propos : « L'Angleterre fera tout ce qu'elle voudra des deux républiques du Vaal et de l'Orange, sans qu'une seule puissance ose intervenir. »

Alors que signifie l'opinion publique européenne ? Au début du XIX<sup>e</sup> siècle un moindre mouvement des esprits engagea l'Europe dans la guerre qui délivra la Grèce du Turc. Byron alla mourir sur les murs de Missolonghi. La bataille de Navarin fut approuvée dans les Parlements, et dans la rue triomphante.

Il n'en est plus de même parce que (chacun le pense, et les gouvernements surtout) nos emballements d'aujourd'hui ne jouissent pas d'une sincérité pareille. Tel qui abomine l'ennemi en prose et en vers, à la fin du repas, voterait secrètement contre la guerre, si, par plébiscite, les pouvoirs l'interrogeaient sur l'urgence de risquer sa vie ou ses fonds. On aime feindre la générosité

et le courage parce qu'on sait que la sagesse ironique des gouvernements saura choisir la prudence et la pusillanimité, sûre de contenter ainsi l'intime lâcheté de l'électeur. Les peuples sont des cabotins tout comme les individus. Seulement il arrive parfois que le rôle oblige à la réalité.

Tels furent les motifs de l'ironie que M. de Bulow employa, et du silence que garda le tsar. Le ministre allemand affirma même la théorie exclusivement individualiste de sa nation qui n'entend pas sacrifier un iota pour un but étranger à l'agrandissement matériel de la Teutonia, qui ne veut pas reconnaître un intérêt supérieur, fût-il moral, à l'intérêt germanique pur.

Certains prétendent que cette attitude, contraire à tout espoir d'alliance continentale, suivit les représentations de l'Autriche et de l'Italie. Faisant valoir auprès de celle-ci le prix d'une amitié qui éloigna de la Tripolitaine l'expansion française, et auprès de celle-là le prix d'une entente qui éloigna des Balkans l'ambition russe, quelques diplomates anglais les auraient priées l'une et l'autre de réussir auprès de l'Allemagne une démarche menaçant de rompre la Triplice, au cas d'une intervention dirigée contre les ennemis des Boërs. Certain voyage de Prusse en Autriche aurait eu pour but de conjurer cette menace par des promesses.

Durant cette guerre du Transwaal, un moment l'or manqua. Le monde n'eut plus assez de jetons

monétaires pour marquer ses gains. La fièvre du commerce, de l'industrie, la hausse des salaires, l'achat de coûteux outillages absorbaient une énorme circulation d'espèces. Et le charbon faisait aussi défaut à la faim des machines. Dans Londres, les nécessités militaires vidaient mieux les caisses. Partout, le taux de l'escompte s'élevait. A la Bourse de New-York, les ordres de vente donnés par les porteurs anglais de valeurs yankees déterminèrent une panique qui écorna les meilleures fortunes : 500 millions de francs furent perdus par elle. Butin de ce désastre, 30 millions vinrent d'Amérique à Liverpool après la liquidation. Cette manœuvre de John Bull aigrit l'humeur du cousin Jonathan. Organisant des meetings hostiles aux oppresseurs d'Erin, les Irlandais de l'Union trouvèrent soudain des encouragements inattendus, même quand leurs énergumènes prétendirent à l'invasion du Canada et à une sorte d'expédition des Mille.

Jusqu'alors, le blâme de l'Europe à l'égard des violences britanniques pouvait être purement déclamatoire. Soudain il s'y mêla des rancunes de capitalistes déçus. Cela devenait plus sérieux. Car à Berlin, Vienne, Paris, les agioteurs regardaient avec mélancolie leurs titres africains. A supposer même la victoire définitive de lord Kitchener, on calcula le temps nécessaire pour réparer les désastres dans les mines, obvier aux dommages matériels qu'aggrave la longue inter-

ruption d'un travail actif, recruter et enrégimenter de nouvelles multitudes ouvrières, prélever sur les recettes la part d'impôt que le vainqueur et le vaincu demanderaient afin de solder les dépenses de la campagne. Tâches coûteuses et qui ne permirent guère de répartir des dividendes rémunérateurs, pendant toute une période. Personne n'avait prévu ce résultat financier du conflit, parce que personne ne soupçonna d'abord l'impéritie du commandant anglais qui laissa en quelques semaines bloquer ses trois corps d'opérations. Si les agioteurs des Bourses européennes avaient eu connaissance de cette faiblesse stratégique, ils eussent probablement influencé avec plus d'énergie les ministres et les diplomates des États continentaux pour faire respecter par l'Angleterre les vues de la Première Conférence.

La grimace des financiers se traduisit vite en actes officiels. D'abord réservée, la diplomatie allemande, puis toute la presse d'outre-Rhin menacèrent Albion, interdirent d'exercer le droit de visite sur les navires neutres; droit, du reste, reconnu par tous les codes internationaux, en cas de guerre. La Russie profita de cette animation. Elle poussait en catimini ses troupes de Tiflis, par la ligne du Transcaspien, sur le chemin de Hérat et de l'Himalaya, essayant ainsi le jeu de ses réserves armées, dans l'hypothèse d'une entreprise militaire au nord de l'Inde. Le Foreign-

Office songea dès lors à ruiner la puissance du tzar par le moyen des ambitions japonaises.

Le péril augmentait pour la Grande-Bretagne. Tant que l'on avait cru à une brève expédition coloniale qui mettrait les mines sous la gérance anglaise, les capitalistes n'envisageaient pas d'un très mauvais œil l'aventure. Ils laissaient bien les sentimentaux pleurer sur le sort de l'infortuné Boër, à l'instigation des filateurs et des banquiers allemands navrés de voir la production de Manchester conquérir le débouché de l'Afrique australe. Les spéculateurs souriaient, pensant toujours que le propriétaire du Transwaal écorcherait moins le locataire venu d'Europe, et que les actions minières atteindraient un beau cours ensuite. Mais la bataille se prolongea. Les valeurs se dépréciaient pour longtemps. Aussi le Boër put espérer, un moment, des sympathies sérieuses. Le change allemand ne permit plus la sortie de l'or. La Banque de Russie refusa des avances au Stock-Exchange. Les usines Krupp et celles du Creusot déclinèrent les commandes de Londres. Dans cette épreuve financière de 1900, notre marché sembla le moins alarmé et capable de soutenir mieux que les autres les entreprises les plus graves, celle même d'une guerre continentale. Il en fut de même en 1907 lors du krach américain. Onze mois, la France pourrait se passer de toute importation étrangère, alors que l'Allemagne et l'Italie seraient contraintes de requérir plus tôt de l'aide.

Les intérêts de la finance dictent les enthousiasmes du sentiment. « La guerre du Transvaal en fut un exemple instructif, complet, quotidien. Arrivant, la baïonnette basse, sur les Boërs blessés qui gisaient à terre sans défense, les highlanders criaient : « La montre ou la vie. » Ils achevèrent ceux incapables de leur tendre soit le chronomètre de valeur, soit le porte-monnaie rempli afin de fléchir la bravoure d'un patriotisme momentanément vainqueur. Cette image de la guerre reste la seule véritablement symbolique. Tout ce qu'on vante de l'honneur chevaleresque à la bataille est le rare apanage de certaines âmes d'élite. Un peuple en armes redevient très vite la horde d'animaux qui tuent pour avoir la proie. On a publié les mémoires d'un bourgeois de Berlin. Une page du texte marquait l'étonnement amusé de son ancêtre, qui en 1806, après Iéna, lors de l'entrée des troupes impériales, assistait à la foire instantanément établie sur une place par les soldats de Napoléon. Ceux-ci déballèrent des étoffes, des ustensiles, des vivres, des objets de toutes sortes pillés sur leur route, et qu'ils vendirent naturellement à fort bas prix. Les Berlinoises se précipitèrent afin de profiter individuellement des malheurs du royaume. Moyennant des sommes dérisoires, bien des ménagères purent ainsi faire l'emplette de provisions et de bijoux enlevés sans doute à leurs cousins de la campagne, tandis que les changeurs de la ville offraient, à un

énorme taux, l'or de leurs caisses contre les pièces d'argent et la menue monnaie chargeant les poches des vainqueurs qui avaient retourné celles des vaincus. Certaines grandes situations financières de Berlin doivent leur origine aux trafics de cette date. Un siècle de civilisation ne change guère les mœurs des peuples. Les highlanders de 1899 travaillaient à leur gloire comme les grenadiers de 1806. Et les agioteurs des Bourses raisonnèrent comme les changeurs de Berlin, à quatre-vingt-treize ans de distance.

Admettre les choses telles qu'elles sont au lieu de les enjoliver avec du lyrisme facile, ne vaut-il pas mieux? Nous parlons d'héroïsme, de sacrifice, d'idées généreuses, de dévouements nationaux; et c'est vrai quand les foules s'exaltent sur les places des capitales. Ensuite, lorsque nous prenons la loupe pour examiner les actes inspirés par ces grandiloquences de la rue, nous trouvons de pauvres instincts tout simples qui s'excusent par l'entremise de ces paroles magnifiques.

Toutefois la spéculation et l'industrialisme ont théoriquement, pratiquement aussi, quoi qu'on en dise, un intérêt majeur au maintien de la paix. Si rude que soit aujourd'hui la concurrence entre Londres et Hambourg, si nécessaire que puisse devenir pour le tisserand de Manchester une action contre ceux qui lui ravissent la clientèle de ses usines, il n'ose entreprendre cette guerre

navale sûrement victorieuse de l'empire germanique, parce que la paix avec cette rivalité hardie semble peut-être moins ruineuse encore que les triomphes des combats. La guerre c'est l'arrêt de transactions principales. Les Neutres eux-mêmes sont lésés. Refusant les juges que le président Krüger réclamait, l'Anglais souffrit de la guerre, non moins que sa morale. Et il souffrit dans des proportions plus affligeantes que celles déterminées par l'unique et pitoyable économie du Parlement boër. En dix ans les Consolidés ont perdu vingt-sept points. C'est une erreur grossière de prétendre que les intérêts de la finance et ceux de la morale restent, par nature, en désaccord. Tout prouve le contraire. La spéculation demeurera longtemps l'ennemie de la brutalité, de la guerre et de la mort. Moukden déçut le commerce et l'industrie russes, puis affama le Japon.

La spéculation prospère si l'industrie gagne, si l'agriculture se développe, si l'aise augmente, si la vie s'épanouit et travaille. La spéculation est le pouls du corps social. Sa fièvre indique la maladie de l'État. Il ne faut pas mépriser le symbole de l'or. Quand il manque, comme le charbon, cela signifie que la hausse des marchandises, l'activité du commerce, de l'industrie et, par suite, la multiplication des salaires encouragèrent aux entreprises audacieuses qui usent de crédit confiant, mais que ce crédit s'effondre et tout chancelle.

Il semble que la cruauté des hommes soit châtiée parfois, au nom des lois fatales. L'injustice des Boërs exploitant les Uitlanders, celle des Anglais refusant l'arbitrage engendrèrent cette longue et absurde bataille de trois ans. Le pays fut saccagé, les populations affamées, massacrées, décimées par les épidémies. Les généraux anglais manifestèrent amplement leur ignorance stratégique confirmée plus tard par la sottise expédition de lord Seymour contre les Chinois Boxeurs du Petchili. Les Boërs firent voir qu'ils étaient incapables de discipline et d'élan, dès que le kopje ne protégeait plus leurs tireurs. Enfin, les nations qui furent en majorité sympathiques, et véhémentement, aux républiques africaines, démontrèrent leur couardise et leur faiblesse puisqu'elles se résignèrent à ne point soutenir la cause dont elles proclamaient à tue-tête la sainteté. Voilà, tout d'abord, un assez trite bilan moral de l'aventure. Les apologistes de la guerre qui la prétendent mère d'énergies et de grandeurs doivent en rabattre, une fois de plus. Après toute cette bagarre, les Boërs, au lieu d'avoir admis dans leur Parlement quelques industriels étrangers, capables de les instruire sur les lois économiques, se trouvent aujourd'hui opprimés par la conquête, ruinés, désespérés. Quant aux Anglais, ils ont tué la poule aux œufs d'or. Les Cafres refusent de travailler aux mines du Rand. Les Chinois sont évincés par le ministère libéral qui les voit escl-

ves là. Les rares ouvriers blancs réclament des salaires trop élevés qui vaudraient la faillite aux entreprises. Les actionnaires souffrent mal la décroissance des dividendes. Ils vendent, et les titres baissent. Dans ce pays dévasté par les violences des troupes, épuisé par les réquisitions, pillé, incendié, dépeuplé, l'industrie pour laquelle toute cette tragédie se joua, l'industrie chimiste des orpailleurs et les industries connexes périssent. L'Afrique du Sud subit une crise vitale très dangereuse. Une peste bovine, à peu près inguérissable, menaça même d'anéantir les troupeaux. La bêtise des gouvernements est indicible. Voilà donc l'œuvre de Krüger et de Chamberlain; voilà ce que les élites anglaises et hollandaises permirent en laissant retentir les grands mots. Émises à 200 francs, les actions de la Chartered en valent, aujourd'hui, vingt.

Au point de vue financier, comme au point de vue humanitaire, l'Afrique Méridionale est amoindrie. Outre les vies, six milliards deux cent cinquante millions furent dépensés par les militaires anglais pour cette fin. Admirables effets de la conquête et de l'indépendance intransigeante! Avec un peu de fraternité, les deux races se fussent équitablement secourues. Un Parlement mixte, réuni à Prétoria, selon le vœu des Uitlanders, eût épargné tout ce désastre. Anglais et Boërs eussent, de conserve, régi la prospérité du Transvaal et de l'Orange. Tant de mères ne pleureraient

point leurs fils. Tant de veuves et d'orphelins ne mendieraient pas. Tant de forces n'eussent pas été consommées dans la plus niaise des algarades qui ne profita qu'aux directeurs des journaux illustrés, aux fabricants de canons, et aux badauds émus par les péripéties des télégrammes.

On le voit mieux en cet effroyable exemple : la fraternité humaine n'est pas un simple mot de la rhétorique sentimentale, mais une formule de science sociale. Ceux qui se guident contrairement à son principe ne produisent, en ce siècle, que la destruction, la stérilité, la mort. Malheureusement, les peuples n'élisent jamais, pour les conduire, que des médiocres. Les parlements devraient être remplis d'hommes jeunes ayant acquis déjà, par l'exercice des sciences, par la création artistique et littéraire, par l'héroïsme militaire, une notoriété de talents sûrs. Au contraire, en tous pays, des cadavres à cheveux blancs, torpides, figés dans les conceptions vieilles, ou bien excités par des haines simplettes, encombrant les Chambres et les Sénats. Dépourvus d'audace et d'initiative parce que l'âge les a glacés, ils annoncent les bêtises qu'ils ont rabâchées, dans les cabarets électoraux, à des rustres illettrés mais vaniteux, à des négociants cupides et incapables de prévoir au delà de leurs échéances, de leurs intérêts immédiats. Ils apportent dans les affaires d'État un esprit de comptoir et d'estaminet insuffisant tout de même pour diriger les forces mon-

diales. Et qui souffre d'abord de ces inaptitudes? Le négociant et l'agriculteur. Tout le commerce de Londres désirait cette guerre comme une nécessité de triomphe financier pour le Stock-Exchange. Tous les laboureurs et pasteurs du Transwaal, de l'Orange, la voulaient comme le phénomène féerique devant affranchir à jamais leurs descendances de l'intrusion étrangère dans leurs domaines miniers ou ruraux. Ces gens se sont-ils assez stupidement trompés, eux et leurs politiciens? Le résultat de leur ignorance ne va-t-il pas les contraindre à s'avouer enfin ignares?

Non pas. Nous continuerons à voir dans les parlements brailler des incapables, et pourrir doucement des cadavres sans verve que leur situation de fortune ou le souvenir d'un antique exploit libéral continuent de recommander au suffrage soit restreint, soit universel, mais également inepte.

Aujourd'hui, le Parlement de l'Afrique méridionale ne sait plus comment résoudre le problème posé par sa bêtise antérieure. Une seule donnée lui semble claire : il faut, pour les mines, de la main-d'œuvre à vil prix. Mais le Cafre refuse le travail. Autrefois, il se contentait de paraître quelques semaines au Rand. Avec le salaire de cette période brève il retournait dans son village, achetait plusieurs femmes et plusieurs vaches. Les unes cultivaient pour lui, les autres le nourrissaient de leur laitage. Il appréciait de

longs sommeils à l'ombre. On ne le revoyait plus à la mine. Pour éviter cet inconvénient, les administrateurs exigèrent des contrats d'embauchage à long terme. Si les nègres signèrent, ils n'observèrent pas la clause de durée. On les jugea et on les emprisonna. Furieux de ce traitement, ils ne se laissent plus enrôler. Geste de représailles, une nouvelle loi leur inflige un impôt de vingt-cinq francs par cabane, afin de les contraindre à quelque labeur, ne serait-ce que pour satisfaire le fisc. Vain subterfuge. Leur conception du bonheur consiste à vivre selon les préceptes d'Horace et des poètes, loin du bruit, des villes et des vices civilisés. Un toit de chaume, un pagne, quelques bottes d'herbe sèche, le lait de leur modeste troupeau, le labeur d'épouses affectueuses et dociles, craignant les coups, c'est tout ce qu'il faut au sage, fût-il nègre, pour observer le vœu de Jean-Jacques et de Bernardin de Saint-Pierre. Quelques blancs facétieux durent leur réciter des conférences sur la littérature du dix-huitième siècle. A défaut de ces philosophes opiniâtres, la Chambre de commerce anglaise réclama l'introduction dans le Rand d'ouvriers chinois. Ceux-ci, dans leurs provinces d'origine, ont coutume de festoyer moyennant quarante centimes de gain quotidien. On espéra qu'un peu plus d'argent les allécherait, qu'ils remplaceraient les Cafres au meilleur bénéfice des actionnaires.

Mais chacun sait l'intelligence commerciale du

Chinois, son génie d'assimilation. Sobre à l'excès, se contentant du minimum, il ne tarde pas, dans les pays où il immigre, à se fournir d'un pécule en économisant le total de son salaire ou presque. Bientôt artisan, il ouvre une échoppe. Astucieux, probe, actif, il fabrique à moitié prix, et mieux, ce que son émule européen bâcle, puis essaye de vendre. En peu de temps, le Céleste a débauché la clientèle de ses rivaux. Il s'installe dans une boutique que ses qualités achalandent. Après quelques années, le jaune, débarqué sans un sapèque sur la rive coloniale, est devenu gros négociant, voire banquier. Il appelle ses congénères, les conseille, les commande, les place, les nantit de marchandises, leur envoie des acheteurs. Un quartier chinois s'élève. L'odeur âcre des fumées d'opium s'étale dans les rues étroites, historiées par les planches verticales et pendantes des enseignes où rutilent les caractères idéographiques. Les débutants joignent, le soir, au salaire de leur travail diurne, les petits bénéfices d'une sodomie complaisante pour les curiosités vicieuses des ivrognes. Les adolescentes se prostituent dans les maisons d'opium. Les filles blanches ne soutiennent pas mieux la concurrence de ces petites courtisanes aux yeux bridés que le banquier anglais ne soutient la concurrence du prêteur aux longs ongles. Et les Célestes pullulent, découragent tout négociant de race chrétienne, israélite même.

Dans la presqu'île malaise, il y a quelque soixante ans, les affaires étaient aux mains des Arabes d'Aden qui, depuis le quinzième siècle, y réglaient les exportations et les importations. Un beau jour, le gouvernement néerlandais appela dans ses mines d'étain les ouvriers chinois. Ceux-ci se comportèrent selon leurs méthodes. Aujourd'hui les maisons de commerce arabes ont presque toutes disparu. C'est l'homme des potiches et des paravents qui calcule avec ses boules de couleur, le tarif des ballots débarqués ou embarqués dans les ports. Il a fallu que les magistrats hollandais promulguassent des lois de protection pour défendre le bien du petit cultivateur javanais contre l'usurier jaune, sans quoi le bien foncier eût passé de même à l'actif de cet admirable accapareur. Encore s'est-il fait important détenteur de rizières à Java. Malgré leur énergie et leur initiative, les Yankees durent réglementer l'immigration jaune à San-Francisco. La Californie se fût trop promptement transformée en une province du Céleste Empire. Les domestiques chinois y sont des serviteurs merveilleux ; attentifs, empressés ; devinant tous les besoins du maître et fidèles à une impeccable propreté. Même en ce métier qui exige une connaissance parfaite des mœurs européennes, de leurs subtilités délicates, le jaune excelle au point de supplanter le domestique anglais. En 1907, pendant la seconde Conférence de La Haye, le même ostracisme édicté par les Californiens

contre l'immigrant japonais faillit déterminer une guerre navale dans le Pacifique. A Vancouver, dans le Canada anglais, les Japonais et les blancs se sont fusillés trois jours dans les rues.

Aussi les Européens du Transwaal, les Afrikaners protestaient violemment contre l'intrusion de la main-d'œuvre jaune. Ils s'avouaient d'avance battus, ruinés, évincés, par le génie commercial et financier que les leçons de Confucius inspirèrent à ses disciples, sans doute.

Au Conseil législatif, les promoteurs de l'idée concédèrent qu'une réglementation méticuleuse et sévère dirigerait le phénomène ethnique. Les immigrés durent s'engager à vivre dans l'intérieur des concessions minières, à n'essayer aucun négoce, et repartir aussitôt dès l'expiration de leur contrat pour leur pays natal. Il leur fallut se soumettre au plus dur esclavage, renoncer à tous les droits ordinaires de l'homme libre. On se demande s'il fut plus honteux pour les Chinois d'accepter une pareille contrainte que pour les Anglais conservateurs de la proposer. Était-ce là donc la fameuse théorie de la porte ouverte et de la libre concurrence proclamée à grand fracas par les ministres britanniques, afin de justifier leurs mainmises inattendues sur tant de régions exotiques? A tout prendre, le Jaune peut s'estimer fier. Les nations les plus commerçantes du monde confessent l'infériorité de leurs talents. Comme ouvrier, artisan, banquier, on lui accorde d'être

sans égal. Sa concurrence ne peut être réduite qu'à coups de fusil.

Or, la plupart des rebelles qui, dans le Kouang-Si, mettent en échec les troupes impériales, pillent les villes et les bourgs, sont simplement des victimes du chômage. Nul travail ne leur étant octroyé dans les provinces méridionales de l'immense État, ils préfèrent en armes se ravitailler au détriment des riches. Aussi les vice-rois de ces contrées autorisèrent-ils avec empressement l'émigration de ces malheureux qui leur donnaient de la tablature. L'Afrique du Sud enrôla ses mains-d'œuvre à bas prix. Mais aussitôt les travailleurs blancs s'indignèrent, s'agitèrent, s'allièrent aux gens de race hollandaise contre le gouvernement britannique. La situation empira du Cap au Zambèse. Toutefois les mines ne pouvaient payer qu'à condition d'utiliser l'effort peu coûteux des jaunes. Et d'elles dépend la prospérité future. Il convint de négliger les protestations jusqu'au jour où les libéraux remplacèrent les conservateurs de M. Chamberlain.

Qu'en Europe aussi les administrateurs d'usines et d'exploitations houillères viennent à imiter leurs confrères de Johannesburg, lorsque les grèves réduiront trop la fortune de leurs actionnaires, et un jour luira peut-être où les ouvriers industriels, partout, seront des Chinois. L'ouvrier blanc aura cédé sa place d'atelier ou de chantier souterrain aux fils du Ciel, tandis qu'il sera redevenu le soldat

et le fonctionnaire destinés à maintenir la paix du monde et à régir sa production. Dans une époque fabuleuse à venir, il pourrait se faire que la planète constituât une seule patrie gouvernée par les hommes blancs, exploitée par les hommes jaunes, labourée, ensemencée, moissonnée indolemment par les hommes noirs avec l'aide plus miraculeuse encore des machines futures.

Le premier essai de cette répartition ethnique fut tenté dans ce lamentable pays que la sottise des gouvernements, la timidité des élites et la bêtise des peuples a si rudement saccagé. Quand le ministère Campbell-Bannerman remplaça le ministère Chamberlain, les doctrines libérales exigeaient la rupture du contrat « esclavagiste » signé par les conservateurs. Si les Afrikanders se purent réjouir politiquement, les Uitlanders se désespérèrent économiquement. La dépression des bénéfices s'accroît. Plus de main-d'œuvre. Le Cafre est fantasque. On tente de le recruter au Natal. La petite proportion de ceux qui consentent au travail n'a point augmenté en 1907. Et la nécessité d'accroître les batteries jusqu'à réunir un millier de pilons en activité semble l'opinion des compétences, telle que celle du professeur J. Yates, président de la Chemical, Metallurgical and Mining Society of South Africa : « Méfiez-vous, ... dit-il en un discours inaugural, ... des méthodes d'économie sur la main-d'œuvre qui promettent plus qu'elles ne tiennent... Eu égard au nombre insuffisant d'indi-

gènes dont on s'est toujours senti depuis que ces mines d'or ont été ouvertes, eu égard à l'avis de nombreuses commissions qui ont enquêté sur ces faits, je regarde les Chinois comme une malheureuse nécessité, mais comme une nécessité tout de même. Il faut espérer qu'aucun parti pris irraisonné ne viendra paralyser l'industrie minière et diminuer la richesse du pays. Sûrement la froide raison nous avertit que nous ferons bien de retenir les Chinois jusqu'à ce que nous ayons en réalité de quoi les remplacer. »

Or les libéraux de Londres exigent le rapatriement progressif mais rapide des ouvriers célestes. Ils ne veulent pas que leur gouvernement prête la main à cette manière de servitude consentie. Bien qu'on ne s'explique pas quelle philanthropie supérieure puisse inciter ces messieurs à envoyer dans la misère et la révolte du Shang-Si, ces individus qui gagnent leur pain sur les claims du Transwaal, l'opinion est tenace. On se demande alors où tomberont les titres des compagnies qui n'obtiennent pas toujours trente shellings d'or par tonne broyée. Car aujourd'hui le traitement des minerais à teneur faible est la seule chance de l'avenir.

Ainsi la race anglaise a commis la plus grosse erreur de son histoire ; la plus laide aussi.

Lord Roberts équivalut à nos trop fameux Voulet, Chanoine. Chamberlain imita les amis des Bavier-Chauffour et de la Valtesse pour qui fut entreprise la guerre du Tonkin. L'énorme in-

fluence de l'Angleterre parut le résultat de forfaits autant que de vertus. Est-ce à dire pour cela qu'il faille renier les principes de la pédagogie anglo-saxonne, et nous repentir soudain de les avoir vantés? Non pas. Mais d'autre part l'aventure qui dénonça au monde les défauts du caractère britannique doit aussi nous prémunir contre l'engouement aveugle. Il s'agit de discerner et d'amender. La morale des peuples ne se peut fonder qu'ainsi.

De pareils faits prouvent qu'il convient de vérifier avec méfiance les thèses simplistes. Certainement, l'éducation britannique prépare des gailards hardis et capables de s'enrichir vite au loin. Certainement, elle détourne l'esprit de la médiocrité bureaucratique dont nous souffrons. Certainement, elle accroit la vigueur physique et l'énergie de la race. Mais elle ne lui confère pas une intelligence souhaitable. Et de l'intelligence dépend la durée du triomphe. Le sens de la solidarité indulgente aux crimes entrepris pour la grandeur de la nation, rend ces crimes trop louables. Leur exemple avilit la conscience du peuple.

Tout est complexe, difficile. Les adolescents enthousiastes, les innombrables personnes qui ne sortent jamais de l'adolescence, malgré le poil gris et la bedaine, s'imaginent aisément une ou deux catégories à la mesure desquelles se doivent ramener les phénomènes sociaux. C'est malheureusement un leurre. La vie la plus ardente au travail

ne permet que très peu de connaissances. Encore faut-il spécialiser ses recherches; et alors on s'enferme volontairement dans une étroitesse d'esprit fâcheuse; ou bien les généraliser, et alors on ne s'accroît que d'un souvenir superficiel. En majorité, les hommes se spécialisent. Leur intelligence s'étrique. Le poète s'hallucine à l'audition des vers récités. Le conchyliologiste méprise quiconque ignore les noms des coquillages les plus rares. Le soldat rit de l'astronome; celui-ci berne le politicien, tandis que le gourmet hausse les épaules devant les proclamations philosophiques. Un acteur exactement grimé à l'image de Napoléon ricane amèrement contre le destin oublieux de le faire empereur. Ce défaut capital abuse notre individualisme français étrangement. La plupart de ceux qui pensent sont parmi nous simplistes et sectaires. Dès que nous conçûmes, avec feu Demolins, les avantages de l'éducation anglaise pour développer l'énergie des garçons, nous fûmes portés à la croire indemne de vices. La fin du Transwaal nous démontre à quelles précautions notre sagesse doit pourvoir. Le père de famille, dévoué à l'art de créer un beau caractère, ne craindrait-il pas de former un esprit pareil à ceux de Jameson, de Chamberlain, de Roberts? Ne vaut-il pas mieux, comme nos grands-pères, imiter Canton?

Indispensable pour maintenir nos races hétérogènes, basques et flamandes, alsaciennes et bre-

tonnes dans l'armature d'une élite à l'esprit romain, notre éducation classique devrait cependant prendre fin dans la classe de troisième, dès que l'élève se trouve en mesure de traduire passablement Virgile et Tacite, Xénophon et Sophocle. Ensuite, il suffirait d'entretenir, par quatre heures de cours hebdomadaires, cette connaissance, durant la seconde, la rhétorique, la philosophie, où les programmes de science non théorique, mais pratique, l'étude des langues vivantes, celle de la géographie et de l'économie coloniales consommeraient, avec la philosophie de l'histoire, presque tout le temps du travail. L'idéal latin assimilé d'abord, persisterait ainsi fortement dans la culture utilitaire moderne, au lieu d'être annihilée en l'honneur de celle-ci.

## CHAPITRE IV

### L'ŒUVRE DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE.

Si les armées des Abyssins ne viennent pas, un jour, couper la trace de sa voie, le chemin de fer britannique du Cap au Caire ne tardera point à être mis en exploitation. Traversée du Nord au Sud par cette force de la science, avant peu d'années, la brutale Afrique se civilisera, se couvrira de champs et de fabriques. Une aise nouvelle sera répandue sur le genre humain que les productions de la terre multipliées nourriront, vêtiront, réjouiront à bas prix. La même œuvre de bienfaisance est due par l'Asie au Railway transsibérien qui relie, en un seul élan de vitesse mécanique, la ville de Port-Arthur et la Mandchourie aux cités de Moscou, Pétersbourg, Berlin, Paris, Brest. Peut-être l'union des races s'achèvera-t-elle dans la besogne collective de créer leur joie. Brest et Vladivostok seront les deux bouts du ruban multicolore qui symbolisera les armoiries nationales

des peuples parmi lesquels se développèrent les religions-mères de la Chaldée mystique, puis l'idée gréco-latine qui convertit le monde aux lois de sa justice et à l'idéal de ses arts.

Voilà toute la gloire du dix-neuvième siècle. Ne croyons pas qu'elle appartienne aux succès des batailles, ni aux claironnades des grands massacres humains. Ne cédon pas aux Allemands qui prêchent la haine entre les nations, qui s'efforcent de maintenir la barbarie des rivalités, qui nous aveuglent en agitant les couleurs sanglantes des drapeaux anciens. Tout à l'heure, sur la même banquette de wagon transsibérien, vont fraterniser chrétiens, bouddhistes, juifs et musulmans préoccupés d'un télégramme pareil qui leur annoncera la hausse des valeurs minières dans le bassin du Yang-Tsé. Pour fonder les banques commanditaires, les syndicats agronomes, les fédérations métallurgistes, Brahma, Moïse, Jésus et Mahomet mêleront leurs capitaux-argent. Consolidés par l'assurance et la coopération, les groupes du capital-travail se présenteront avec une puissance égale à la table des traités de production. Voici venus les Frères. Étéocle et Polynice s'embrassent déjà. Ne sourions pas, avec le scepticisme facile des lâches. Il mourut en Grèce, en Amérique, ailleurs, de grands riches. Au lieu de transmettre aux héritiers le total des fortunes, les testaments en ont alloué la part majeure à des hôpitaux, à des associations bienfaisantes. N'est-ce

pas un indice évident de la transformation des âmes? Vers l'heure de mourir, les opulents s'aperçoivent que l'égoïsme est inférieur à l'altruïsme, qu'ils doivent restituer aux groupes les acquêts de leur effort personnel mené au triomphe par la complicité consciente ou inconsciente de ces groupes mêmes. Cela durant l'époque où les apôtres socialistes attaquent le plus durement la richesse. Pas un de ces testaments qui marque la rancune, la haine contre les adversaires du capital. Au contraire. Les agonisants avouent, par leurs volontés dernières, que depuis longtemps ils étaient convertis à la vérité nouvelle. Leur pensée suprême sacrifie la famille à l'humanité. En vérité, la haine se démode. Quel testament de ligueur laissa l'héritage aux églises protestantes, vers la fin du seizième siècle? Et qui soutiendrait que la guerre sociale n'est pas, en ce siècle de trois révolutions, aussi fervente que les guerres religieuses de jadis?

Ayant mis à part l'orgueil de la patrie, nous avons cédé naguère la vallée du Nil à l'activité anglaise? Faiblesse, peut-être. Raison, peut-être. Si le Parlement et le pays acceptèrent de se désister, ne faut-il pas reconnaître qu'au fond de l'âme française justice était rendue à la ferme constance des vigueurs britanniques? En deux siècles, le Viking a créé les vies industrielles et intelligentes des Indes, de l'Amérique, de l'Australie, du Cap. Cependant les Latins ne parvenaient guère

à pallier la barbarie des mœurs aux Philippines, à Cuba. Comparez l'Amérique du Sud où, depuis quatre cents années, s'évertue la force espagnole, aux États-Unis du Nord que peuplèrent les déracinés du Septentrion, après les vaines tentatives françaises en Louisiane. L'Algérie, entre nos mains, est encore un pays sans prospérité définitive, en proie aux colères naïves et tumultueuses des énergumènes. Ne savons-nous pas que Cecil Rhodes et le sirdar Kitchener ont vite préparé la voie ferrée qui civilisera l'Afrique, tandis que nous accomplissons dans ce pays une œuvre d'indolence? Le Congo belge est sillonné par un chemin de fer, alors que notre Congo français, plus anciennement découvert, en demeure dépourvu. Hors l'Europe notre infériorité s'affirme, à notre honte. M. Leroy-Beaulieu essaie d'obtenir l'argent pour jeter au désert africain le rail de fer qui mènerait le commerce soudanais du lac Tchad à nos rives algériennes. Il n'y réussit point. Timides, nos capitaux vont aux banques et se contentent d'une petite rémunération certaine qui permet au rentier modeste d'engraisser, la vie durant, sur une banquettes de taverne, en jouant à la manille loin de toute idée. Agir et penser nous épouvantent. A Fashoda nous avons déjà officiellement reconnu notre incapacité.

C'est qu'il nous manque une religion, la véritable désormais, celle de l'action. Nous nous obstinons à rester des sentimentaux caduques, en une

époque marquée déjà par l'histoire pour le triomphe de l'Idée. Nous ne voulons pas sentir qu'avant peu, un adroit mathématicien, poussant des leviers dans une tourelle de métal, détruira par milliers, d'un seul geste, les bravaches de la gloire. Les Américains de Santiago le démontrèrent à l'héroïsme enfantin de l'amiral Cervera, les ingénieurs de Ladysmith à la bravoure puérile de Cronje, les canonniers de l'amiral Togo au stoïcisme inutile des matelots russes.

Voyez ce petit homme myope et chétif recroquevillé derrière ses lunettes épaisses. Il regarde avancer une noble cavalerie que mènent les descendants des paladins légendaires. Les fanions frissonnent au vent. Les chevaux galopent. Les fanfares éclatent. Il reconnaît Achille, Ajax et Roland aux premières lignes des escadrons. Lui songe à l'humble père comptable qui vieillissait sur le « Doit et Avoir » d'une petite épicerie pour permettre à son fils d'étudier l'algèbre au collège. Il sourit. Il plaint ces héros qui clament les exhortations sonores. Le moment est venu. Il presse un bouton de l'énorme machine braquée vers cette cavalerie splendide. Du feu fulgure. Du tonnerre gronde. Il ne reste, jusqu'à l'horizon, que des amas de cadavres en pièces. La roburite a détruit. Le petit homme essuie ses lunettes. Archimède a vaincu Roland, sans le moindre effort, parce que l' $x$  de son équation égale la mort.

C'est l'action de demain, contre quoi ne pour-

ront rien les chevaliers d'Assas, ni les Latour-d'Auvergne.

La noblesse d'aujourd'hui, c'est de savoir, c'est de penser. Anglaises ou Américaines, les races saxonnes achèveront de conquérir le monde parce qu'elles multiplient les chemins de fer sur la planète. En voyageant, les races se pénètrent, s'estiment, se pardonnent et fraternisent, travaillent ensemble. Cette bête de fer, qui souffle de la fumée et qui pisse du feu, le long des rails, fera plus pour la grandeur humaine que tous les exploits des demi-dieux.

La mode est d'applaudir les photographies animées du cinématographe. Entre ces images, la plus surprenante est celle de la gare de Jérusalem vue, à l'arrière du train en marche, par le voyageur qui la quitte. Ce sont des figures arabes coiffées du fez, vêtues à peu près selon la coutume européenne, et qui regardent filer les wagons, avec des grimaces gênées par l'ardeur du soleil. Ces gens sourient au départ de l'étranger. L'appareil photographique a noté les expressions amies de ces visages bruns. Il y a vraiment de la sympathie aux yeux de ces orientaux pour la grande chimère stridente qui s'enfuit en sifflant. Quels griffons de leurs rêves, quels dragons des Mille et une nuits, firent jamais pressentir à leurs aïeux cette puissance d'une créature qui mange la houille, la brûle et la digère, produit de la vapeur au lieu du sang, afin que cette vapeur l'anime.

la lance à travers les plaines, accoure au flot, se transmue pour franchir les mers en un poisson gigantesque et pavoisé dont les voix d'artillerie tonnent à la manière de l'orage?

L'imagination de ce monstre eût épouvanté, au temps de l'Hégire, le nomade qui l'eût conçue dans l'obscurité de la tente assaillie par la tempête de sable. La réalité provoque seulement le sourire aisé des descendants. Ils songent à tous les bienfaits du bon monstre. Ils s'amuse de la force et du mouvement féériques. Ils rient aux Européens qui la créèrent. Les voilà parents des occidentaux contre lesquels ils combattirent tant de siècles, contre lesquels ils combattent encore en quelque Maroc.

Quelles guerres, quelles entreprises, quelles exportations, quelles sagesse des philosophies ou des religions réalisèrent un miracle comparable? Il a suffi que le courrier d'acier patinât sur les six roues couplées à travers les champs d'Europe, sur les bords de l'Asie, et soufflât la vapeur jusqu'à la cime des minarets, pour que le muezzin atténuât la sainteté de sa haine. C'est que, selon la belle pensée des frères Rosny, l'homme s'est fait dieu en créant la locomotive, la dynamo, le submersible et le dirigeable, êtres organisés dont le mécanicien n'est que l'encéphale volontaire. Et la reconnaissance de cette divinité lui vaudra bientôt l'amour des races, la paix vivifiante, féconde, la meilleure des récompenses sociales.

Certains de notre Europe regrettent cependant la diligence. Ils se plaignent de ce que le paysage défile trop vite aux carreaux du wagon. Leur pensée lente aimait les cahots et la poussière, le somme aussi dans le coin de la voiture. Ils se plaignent de ce que les races commencent à se confondre, de ce que les langages se mêlent. Ils répudient les mots anglais qui s'implantent dans nos phrases et les mots français qui persistent dans l'idiome de Berlin. Les pangermanistes regrettent la haine, la séparation, les batailles et les trompettes. Ils se liguent pour en conserver les vestiges. Ils animent les badauds du trottoir et les ambitieux des tavernes au nom du souvenir. A les entendre tout est perdu si la Germanie ne résiste pas à l'envahissement de la fraternité. Il leur faut de la haine et du meurtre. Aussi bien nos sentimentaux réclament des femmes, à qui la pensée demeure interdite, de simples jouets d'amour, avant d'être, vieilles, de lamentables esclaves pour l'époux maître.

Avant de mourir, M. Sully Prudhomme écrivit un article en ce sens, et qui fit du bruit. Il ne pouvait se résoudre à concevoir la dignité de la femme égale de l'homme, capable de se libérer des entraves que les barbares lui bouclèrent. On vit trop rapidement, à son gré. L'avidité de franchir les obstacles au lieu de se coucher à leur ombre lui semblait une folie ridicule. Sans doute il lui déplut que nous offrions en exemples

les fanfaronnades des Yankees au lieu de celles de nos Gascons, l'économie piémontaise à la place de l'économie tourangelle ou picarde, l'activité malicieuse des Anglo-Saxons plutôt que celle de nos vieux Normands qui conquièrent les Deux-Sicules avec Robert Guiscard, l'obstination allemande pour prospérer, au lieu de la persévérance flamande et lorraine. Certes, nos regards s'étendent. Notre optique s'améliore. Nous ouvrons les fenêtres, et nous abattons les murs mitoyens. L'étranger commence à devenir le voisin. Nous nous étonnons si les municipalités n'élèvent point aux mineurs victimes du grisou, au mécanicien sauvant un train de la destruction et cent voyageurs de la mort, au médecin préservant mille existences de l'épidémie, les monuments de gloire uniquement dressés au souvenir des soldats tués pour la patrie, au souvenir des politiciens qui massacrèrent les plèbes lasses de pâtir. Les œuvres de production nous semblent aussi glorieuses que les œuvres de destruction. C'est un nouvel esprit qui a ses héroïsmes, ses beautés, ses grandeurs. Elles ne le cèdent point aux grandeurs d'autrefois.

Ne regrettons pas les cahots des diligences. Oublions l'épouse d'hier, niaise, gentille, élégante, menteuse et cuisinière, pour souhaiter celle de demain, l'amie loyale, pareille à nous par le savoir et la liberté.

Quand la haine aura disparu du foyer domes-

tique par l'émancipation totale des mères, elle disparaîtra bien vite du milieu des nations. Alors sera parfaite l'œuvre de nos créatures, vapeur, électricité qui surent rapprocher les races, et rendre fraternels les appétits humains. Peu à peu, en ces réunions de La Haye, manifesteront les ligues pour la paix, celle de la croix de Genève, les fédérations socialistes, les anarchistes, les sociétés savantes internationales, les associations du commerce et de l'industrie. Il faudrait que tout ce qui vit de la paix s'obligeât d'y paraître. Science, commerce, industrialisme, religions et confessions diverses devraient y déléguer les membres de leurs sectes. On verrait alors, le compte fait, combien peu il reste de dévots à la haine et à la guerre, sauf parmi les aristocraties belliqueuses de l'Allemagne.

Il conviendrait qu'on organisât d'immenses pèlerinages pacifiques pour ce temps-là, que, de tous les points du monde, les trains amenassent les foules éprises de fraternité jusque dans la ville où Spinoza scrutait l'univers en polissant les verres de lunettes qui amélioreraient la vue de ses frères et leur conception de la nature divine. Il conviendrait que toutes les nations palpitassent ensemble, de leurs cœurs les plus généreux, dans cette jolie cité de Hollande, pays où, d'abord, naquit la liberté de l'esprit, après les disciplines étroites du Moyen Age. Il y a là, pour l'homme, une grande acclamation historique à proférer.

Il faut s'étonner que la Franc-Maçonnerie n'ait pas manifesté plus ouvertement aux deux conférences de 1899 et de 1907. Ses traditions l'y obligeaient.

Elle déçoit d'autant plus que son effort pour l'entente européenne date de 1792 au jour du manifeste de Brunswick. Alors les monarques rassemblèrent leurs armées afin de combattre la Révolution française.

Lorsque, vers 1750, les illuminés de Weisshaupt possédaient toute l'influence en Europe, savants, professeurs, écrivains, financiers, tout le Tiers-État et la petite noblesse allemande s'étaient affiliés. Disposant d'énormes richesses, les illuminés subventionnèrent les ministres, les généraux et les seigneurs. Catherine II, le roi de Prusse, Brunswick lui-même furent initiés. De là mille faveurs dont ces souverains comblèrent les philosophes et les encyclopédistes. Seulement les chefs de l'Illuminisme cachèrent toujours aux princes introduits dans leurs loges, revêtus des plus hauts grades, en apparence, le but secret de l'effort, qui visait à la transformation de la société et au régime égalitaire. Un jour d'orage, la foudre tua dans la rue un abbé. En déshabillant son cadavre, la police découvrit un portefeuille rempli de papiers qui révélaient le souci principal des meneurs. A partir de ce moment, les cours persécutèrent les Illuminés. On bannit, on pendit, on roua; et ils durent passer en France dans les loges qui firent

la Révolution. Celle-ci fut française, n'ayant pu être allemande. Les souverains initiés, furieux d'avoir été joués, se coalisèrent contre cette force redoutable qu'individuellement ils connaissaient bien. Elle les vainquit jusqu'en 1812. Eux ne la vainquirent qu'avec son aide, lorsqu'elle abandonna la fortune de Napoléon pour celle d'Alexandre, qui s'engageait, la victoire obtenue, à remplacer le César traître aux jacobins, c'est-à-dire aux illuminés, par Moreau, chef des officiers philadelphes et républicains. Rappelé aux États-Unis, Moreau vint se faire tuer à Dresde. Bernadotte, qui avait refusé de faire le coup de Brumaire, fut choisi par les Illuminés du Tugendbund comme successeur. C'était Bernadotte, et non pas les Bourbons, qu'Alexandre voulait, en 1814, installer au pouvoir en France.

Il y a deux histoires. Celle qu'on enseigne dans les écoles et les lycées, l'histoire extérieure et simpliste, nous laisse à la mémoire dix ou douze biographies de conquérants et de rois qui auraient tout accompli miraculeusement par leur génie propre. La Grèce se résume dans Alexandre ; Rome dans Brutus, César et Auguste ; la France dans Charlemagne, saint Louis, Jeanne d'Arc, Louis XIV et Napoléon. On énumère des batailles et des dates ; et nous abordons la vie, croyant à la vérité de ce memento schématique. Une autre histoire est celle qu'on découvre ensuite, aidé par Taine, Michelet, Renan, les deux Thierry, Sismondi, les mémoires.

C'est l'histoire intérieure, celle des dessous et celle des peuples. Là, les conquérants et les rois disparaissent, noyés dans les efforts des élites qui leur commandent, qui accomplissent ce dont ils passent, dans les livres vulgaires, pour les seuls créateurs. Elle nous apprend que Napoléon et Alexandre I<sup>er</sup> furent les deux instruments des Jacobins et des Illuminés jusqu'en 1815. Le premier ne parvint à Moscou et le second à Paris qu'avec le concours de ces forces secrètes. La candidature de Bernadotte au trône de France, que l'histoire officielle néglige, fut la seule importante depuis la mort de Moreau jusqu'au 1<sup>er</sup> avril 1814.

Jamais Alexandre ne répondit aux lettres de Louis XVIII en 1812. Quand le duc d'Angoulême, arrivé à Bordeaux derrière les Anglais en 1814, proclama l'avènement des Bourbons, le général commandant l'armée britannique lui enjoignit de faire afficher le démenti de son manifeste à moins qu'il ne préférât voir ce démenti affiché par les soins du quartier général des alliés. Et le duc d'Angoulême fut réduit brutalement à l'inaction. Louis-Philippe d'Orléans, débarqué en Espagne, n'obtient aucun commandement dans les troupes hispano-anglaises malgré son désir, et il doit quitter ce pays. Le comte d'Artois, plus tard Charles X, revenu en France derrière les divisions autrichiennes, est exclu de Lyon par les envoyés de la Sainte-Alliance, enfin reçu difficilement à Nancy par les Russes, sous la condition qu'on

ignorerait sa présence dans la ville, qu'il ne sortirait pas de son hôtel, qu'il n'aurait point de suite ni cortège. Voilà quels étaient, au début de 1814, les sentiments des alliés pour les Bourbons. Au contraire il y avait un engagement avec le Tugendbund de placer un philadelphe, Bernadotte et son fils, sur le trône de Napoléon, avec, pour ministre, Benjamin Constant, l'orateur libéral de l'Empire, l'ami de M<sup>me</sup> de Staël et de l'illuminisme allemand. A l'entrée de la Sainte-Alliance dans Paris, Talleyrand, soudoyé par l'abbé de Montesquiou, persuadé par Metternich, adressa un royaliste au général prussien nommé commandant de la place pour l'avertir que le peuple des faubourgs se révolterait si on laissait les journaux bonapartistes exciter le sentiment public. Inquiet de la situation de ses brigades, relativement peu nombreuses, dans une capitale populeuse qui s'exaltait, le Prussien accepta le conseil du gentilhomme et lui remit pleins pouvoirs pour la direction de la presse. Aussitôt chaque rédaction reçut un ordre de la place porté par un censeur qui fit imprimer tout au long dans chaque feuille la brochure de Chateaubriand : « De Bonaparte et des Bourbons », puis dicta que le peuple acclamait le retour promis du roi. Chose totalement fautive. Toutes les émeutes légitimistes avaient avorté les 30, 31 mars et 1<sup>er</sup> avril.

Talleyrand sut, habile, circonvenir Alexandre, en lui présentant ces journaux comme la libre ma-

nifestation de la pensée de Paris, et le fit alors renoncer à la candidature de Bernadotte. Mais Alexandre exigea qu'une Constitution libérale votée par le Sénat, une Charte, fût reconnue par Louis XVIII. Et comme le 2 mai, la veille d'entrer à Paris, ce prince atermoyait encore, le tzar lui expédia par estafette un billet ainsi conçu : « Si on n'a pas signé la reconnaissance de la Constitution ce soir, on n'entrera pas demain ». Louis XVIII s'exécuta. Il fut accueilli sous la porte Saint-Denis par une immense clameur : « Vive la garde impériale ! A l'île d'Elbe, Berthier ! A l'île d'Elbe ! » Protestation significative, présage de cette Révolution de 1830 qu'Alexandre redoutait surtout en replaçant la bêtise des Bourbons au pouvoir. L'avenir l'approuva.

Instruit de la puissance des coalitions par celle qui avait uni, soixante ans, les Illuminés, les Jacobins, les Philadelphes et le Tugendbund au point d'obliger Alexandre à servir les espérances du libéralisme et à châtier Napoléon, Metternich s'efforçait alors d'affermir par la Sainte-Alliance l'assemblée cosmopolite des souverains, des nobles, des clergés et de leurs clientèles contre l'assemblée cosmopolite des révolutionnaires. Aux traités de Vienne de 1815, aux traités d'Aix-la-Chapelle de 1818, cette force se consolida. Et quand, menés par Riego qui, prisonnier en France vers 1810, avait été initié à la Philadelphie, les carbonari napolitains, dès juillet 1820, forcèrent leur roi Fer-

dinand de Bourbon à reconnaître la Constitution de Naples, quand les hétéairies grecques, soutenues par l'argent des carbonari, et les demi-solde français se soulevèrent contre la Porte, quand en avril 1821, la Constitution fut proclamée à Gênes et à Turin, Metternich, aux congrès de Troppau et de Laybach, arma la Sainte-Alliance contre les Napolitains, et, au congrès de Vérone, la France royaliste-ultra contre les libéraux espagnols. Ceux-ci furent vaincus alors ; puis la révolution de 1830, celle de 1848, l'avènement du carbonaro Napoléon III donnèrent à la coalition libérale des victoires, enfin l'unité italienne, après Solférino.

Voilà donc bien des années que les diplomates d'une part, et les Frères de l'autre, travaillent à parfaire une alliance cosmopolite européenne.

Certes, la Maçonnerie ne jouit plus de la belle énergie qui l'anima de 1720 à 1848, celle qui lui fit préparer, au moyen des Illuminés de Weisshaupt, les mouvements de la Révolution, qui décida les loges allemandes à bien accueillir les troupes victorieuses de Bonaparte, épée des Jacobins, et à renseigner ses états-majors. Vers 1810, quand l'empereur eut définitivement renié les principes de la loge des Neuf-Sœurs, où Danton et Camille Desmoulins s'étaient instruits, la Franc-Maçonnerie retira soudain à Napoléon son appui. Elle le laissa s'empêtrer dans les neiges moscovites, reculer à Leipzig, abdiquer à Fontainebleau, et recevoir à Waterloo le châtiment d'une

trahison envers les idées sociales de Rousseau et de Robespierre.

La Maçonnerie manque aujourd'hui de l'obstination qui implanta le carbonarisme en Italie et le Tugendbund en Allemagne, grâce auxquels l'unité italienne fut proclamée après Solférino, et l'unité germanique célébrée par les maçons des régiments prussiens, saxons et bavarois après Sedan.

L'œuvre de la Franc-Maçonnerie tend à pacifier l'Europe en totalisant les patries. Un instant, elle crut réussir avec son Grand-Maître Cambacérés, qui donnait au monde occidental le Code latin, et par la chance de Napoléon qui nivelait l'orgueil surpris des monarques. La médiocre ambition de celui-ci déçut les Frères. Épuisée par l'immense effort, la Franc-Maçonnerie dut chercher de la vigueur dans le « sommeil ».

Comme le remarque très bien M. Faguet en étudiant les « Questions politiques », les Maçons de 1789 n'avaient qu'une conception nominale de la liberté. Les cahiers des États généraux demandaient seulement de l'ordre, de l'équité dans la perception de l'impôt, l'allègement des charges rurales, l'abolition des lois de chasse qui forçaient le laboureur à respecter d'abord les déprédations du gibier seigneurial au détriment de ses modestes cultures. En quatre ans, le gibier disparaît de nos provinces. Ce sont des hécatombes quotidiennes de cerfs, de biches, de chevreuils, de san-

gliers, de lièvres et de lapins, ravageurs des champs. La Constitution de 1800 satisfit la plupart des prétentions populaires. Elle mettait en ordre les espérances de l'Assemblée nationale. On crut que la Charte de 1815 confirmerait cela. Dès qu'ils s'aperçurent du contraire, les officiers bonapartistes, affiliés en masse au carbonarisme, se firent un idéal de liberté : celle d'écrire et de dire publiquement, celle d'appeler à la révolte le peuple leurré par le roi de Gand. Les quatre sergents de la Rochelle, le général Berton, payent de leur tête ce rêve propagé. En 1830, la notion de liberté s'éclaircit au soleil de juillet. En 1848 le vieux plan des loges se développe. L'Internationale allie les socialistes. Toute l'Europe retentit à la fois du bruit de notre révolution.

L'unité italienne, l'unité allemande se sont faites après l'unité française, parce que le contrôle parlementaire fut adopté dans tous les pays. Déjà la totalisation de l'Europe se préparait. A la première conférence de La Haye fut dévolu le soin de consommer l'œuvre. C'était une magnifique occasion de manifester pour la Franc-Maçonnerie symbolique écossaise et charbonnière. Son idée devenait celle du monde. Elle devait à son histoire d'intervenir efficacement. Il est vrai que si le rôle de la Franc-Maçonnerie fut considérable en ces deux derniers siècles, elle ne posséda jamais toute l'influence, ni tout le pouvoir.

Le peuple y crut peu. Elle dirigea les consciences

intermédiaires. Ses élites furent la noblesse encyclopédiste, au xviii<sup>e</sup> siècle, les capitaines bonapartistes de la Restauration, la bourgeoisie commerçante des contemporains, nos radicaux et nos radicaux socialistes. Tristes descendants. Bien qu'ils fassent les ministères, ceux-ci ne surent défendre effectivement la thèse de l'arbitrage, au moment de l'affaire du Transwaal.

L'Église a disposé, onze siècles, de la plus formidable influence qui s'exerçât jamais, morale, politique, financière, mystérieuse. Et cependant elle ne put imposer au monde catholique l'emploi général d'une langue universelle, de son espéranto, le latin. Inutile fut la défense de prier au moyen d'un autre vocabulaire. Le protestantisme trouva dans cette défense l'argument acclamé de sa victoire. Les savants du moyen âge, de la Renaissance, des xvi<sup>e</sup>, xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles s'écrivaient en latin. Ils n'imposèrent pas à leurs disciples l'usage de cette langue, mère pourtant de celles qu'on parlait entre Dunkerque, Messine et Cadix. L'Église a tout essayé de ce que nous espérons : le communisme par ses règles conventuelles, la paix continentale par l'arbitrage des papes, la langue universelle par le latin obligatoire. Elle échoua, mille années.

Rien ne s'accomplit rapidement. L'Église voulait l'union mystique des fidèles. La Franc-Maçonnerie souhaita l'union sentimentale des races. Elle ne semble pas mieux réussir. Le com-

merce exige l'union intéressée des négoces. Il compte plus de chances. Le prix exorbitant de la guerre persuade la paix aux grandes nations. Si l'Allemagne possédait du numéraire en quantité suffisante, la conférence d'Algésiras eût fini au bruit du canon. Si le Japon savait où placer les valeurs d'un emprunt sérieux, il se saisirait des Philippines, des Sandwich, bombarderait San-Francisco, et s'assurerait le pouvoir sur l'océan Pacifique avec la clientèle chinoise. Quand les préceptes moraux se changent en obligations matérielles, le jour de leur apothéose approche. Les désirs économiques des races réaliseront basement. mais sûrement, ce que ne purent réaliser noblement la sainteté mentale des papes, les théories merveilleuses des philosophes, ni les amours enthousiastes des francs-maçons.

## CHAPITRE V

### LA GRANDE ET LA PETITE PATRIE.

La folie humaine stupéfie vraiment. Littérateurs, philosophes, savants, généraux même, artistes, tous s'accordent à louer l'avenir d'une ère pacifique, sans pouvoir l'imposer aux manigances de cent personnes qui, par intérêt d'ambition individuelle, perpétuent ces niaises rivalités honnies de tous, et cela, jusque dans La Haye pendant les deux conférences, jusqu'à Shanghai pendant le siège des Légations.

Au moment de la sympathie générale à l'égard de Krüger, l'alliance continentale fut près d'être admise. L'Italie se rapprocha de la France. On put espérer les préliminaires d'un pacte. La presse entière des pays latins, germaniques et slaves vanta cet arrangement possible. Or un ministre allemand se servit de cet enthousiasme, au bénéfice de sa fortune, pour épouvanter la chancellerie anglaise et d'obtenir d'elle plusieurs concessions secrètes mais avantageuses, en échange de la résistance officielle aux vœux des peuples. L'empereur d'Allemagne et le prince de Galles,

Guillaume et Édouard, se rencontrèrent. Et le souhait des nations fut dédaigneusement éludé. Le comte Goluchowski proclama la victoire des ambassades et la vigueur de la Triplice. Le caprice de quelques-uns avait anéanti l'espérance de l'époque. Dès lors la situation de M. de Bulow resta solide auprès de Guillaume II, et il put manigancer à Swinemunde l'accord de 1907 avec le tzar qui marqua l'affaiblissement de la Duplice franco-russe renforcée heureusement par l'Entente cordiale des Anglais, des Français, des Espagnols et des Japonais.

Pour ce résultat, la fortune du prince de Bulow, furent atteintes, périrent ou demeurèrent estropiées les vingt mille victimes des combats soutenus au Transwaal. Ah, la duperie des luttes héroïques entreprises par les races faibles! Avant le début des hostilités la défaite des Boërs était absolument probable. Quarante mille hommes ne peuvent, dans les conditions de la stratégie contemporaine, résister utilement à deux cent cinquante mille soldats, si plate que puisse être l'impéritie du vainqueur. Pour exemplaire qu'ait été l'obstination de ces paysans, peut-on assurer qu'il n'eût pas mieux valu épargner tant de blessures, de morts et de souffrances? A quoi bon cet effort, puisqu'il leur faut maintenant dédier au Roi d'Angleterre en signe de servage leur plus gros diamant? Les petits États menacés par les puissances songeront désormais au sort des

républiques africaines. Ils acceptèrent, sans rien objecter, le destin qui les condamne à se dissoudre bientôt, un par un, dans les totaux des grandes nations. Durant la conférence de 1907 on vit, dans La Haye, la pitoyable délégation coréenne faire antichambre dans tous les hôtels pour déposer une protestation contre les Japonais violateurs et conquérants de Séoul, de la presque île extrême. Nul ne les voulut entendre. Certaines races sont vaincues à l'avance par la disproportion des forces militaires et des ressources. Donc armons-nous.

A vrai dire, l'Allemagne et la Russie ne voulurent pas créer, en secourant Krüger, un précédent qui pût être invoqué plus tard au dam de leur propre évolution vers la Hollande, la Belgique et Constantinople.

Les Boërs s'imaginaient, et beaucoup en Europe s'imaginèrent avec eux, que la proie tentante des colonies anglaises attirerait dans le conflit les Latins ou les Slaves, les Germains même. Il n'en fut rien parce que les chancelleries se proposent toutes d'agir en temps favorable, selon la théorie britannique. Les petits peuples doivent fatalement se fondre dans les cinq ou six grandes agglomérations. Déjà l'Autriche occidentale n'est plus qu'une part virtuelle de la puissance germanique.

A la seconde conférence de La Haye, quarante puissances secondaires sur quarante-sept ont essayé de se grouper autour des ministres de l'Amérique

latine pour imposer le vouloir des faibles. Leur entente surprie les états belliqueux sans les influencer en pratique.

Il faut s'y résigner. Le principe des petites patries ne sera point respecté. Lorsque, tous calculs faits, les bénéfices commerciaux de la conquête sembleront devoir payer largement les dépenses de la guerre, aucune théorie n'empêchera les forts de s'annexer les faibles. L'État-Major allemand annonce qu'il violera la neutralité belge dès les premières hostilités entreprises contre la France. Déjà au temps des grèves dans les ports d'Anvers et de Rotterdam, l'empereur de Berlin avait déclaré qu'il emploierait la force même pour rétablir l'ordre nécessaire à l'embarquement des cargaisons westphaliennes.

A défaut de morale, la science justifie ce principe par la sélection naturelle. Darwin et Spencer n'ont pas écrit en vain. A l'observateur impartial il semble irréfutable que le citoyen de la grande nation se développe beaucoup mieux que celui de l'état exigü, dans notre temps contemporain. Paris, Londres, Berlin, New-York fournissent des types d'humanité plus complets et plus adaptés à la lutte actuelle que Prétoria ou Madrid. Je ne veux pas dire qu'en ces derniers agrégats humains des génies égaux à ceux des grandes capitales ne puissent naître et produire. J'entends que la somme des types complets ou supérieurs est certainement, même et surtout en tenant compte

des proportions numériques, plus importante chez les peuples colossaux. A Chicago, le coefficient de production matérielle et intellectuelle l'emporte sur les coefficients de Caracas ou de Quito. Celui de Hambourg l'emporte sur celui de Milan; celui de Liverpool sur celui de Johannesburg, etc... Un tableau curieux pourrait être dressé par les statisticiens. Au compte de l'humanité totale, le triomphe des grandes puissances paraît donc philosophiquement désirable. En cela, les chancelleries d'Europe gardent le bon bout du raisonnement. Notre sentimentalité chevaleresque peut déplorer, en alexandrins et même en bouts-rimés de théâtre, la défaite du noble peuple qui lutte pour son indépendance. Elle n'aura point tort par son caractère de sentimentalité qui est faite de vieilles conceptions vulgarisées, puis devenues instinctives. Mais en logique supérieure et scientifique, l'absorption des petites unités par les totalisations est indiscutablement à préconiser.

Donc les hautes puissances déniaient aux petites le droit de Patrie. Cependant elles le réclament pour elles-mêmes non seulement sur leur territoire mais en tous pays exotiques où leurs chaloupes atterrissent avec un pavillon. Exemple :

Dans l'été de 1900 l'insurrection des Boxeurs unit les Européens, les Américains et les Japonais contre la Chine. Il y eut une croisade véritable.

Les Boxeurs révoltés furent une copieuse foule

de porteurs, de voituriers, de loueurs, de gens que sustentait l'entreprise des transports par batellerie ou par traction animale. L'installation des voies ferrées menaça leurs négoce. Certains déboires, déjà, les avaient mis très mal en point. Beaucoup des candidats mandarins évincés aux examens des fonctions honorifiques, et affiliés aux sociétés secrètes, exploitèrent, contre l'étranger, les sottises et les craintes de cette multitude. Ils l'entraînèrent dans leur rancune de faux érudits contre la nouvelle science d'Occident, qui humiliait leur rhétorique. Le chemin de fer fut partiellement endommagé entre Tien-Tsin et Pékin. Des chrétiens périrent, sous les coups des insurgés qui fusillèrent, brûlèrent et pillèrent. Les Européens, les Américains firent appel à leurs consuls et à leurs amiraux. Ceux-ci débarquèrent des troupes. Nous crûmes bénévolement, ici, qu'on allait tout de suite s'occuper de la protection nécessaire. Erreur. Les diplomates des puissances, avant de rien faire, commencèrent par limiter le nombre des marins que chacune avait droit de diriger sur Pékin. Comme la Russie alignait aussitôt une vingtaine de mille hommes hors de ses forteresses mandchoues, on lui fit grise mine. Fanatiques et massacreurs purent continuer leurs jeux, bloquer dans un quartier de Pékin les ambassades. L'essentiel était d'établir une balance entre les forces de chaque état européen, américain et japonais, pour qu'aucun ne pût, en cas de conflit

aggravé, et sous le prétexte de sauvegarde, établir, dans telle ou telle région, des forces militaires à demeure ni jalonner, à son avantage propre, la carte de la Chine. Peu s'en fallut que les croiseurs et les cuirassés d'Occident réglassent d'abord entre eux, à coups de canon préliminaires, cette difficulté d'ordre intime. Cependant lors des affaires de Crète une expédition internationale avait eu déjà lieu. Depuis, la même comédie occupa dans Algésiras les ministres des puissances que le Maroc a lésées.

Les personnes dépourvues de diplomatie ne connaissent pas ces scrupules. Selon leurs avis, il eût suffi de remettre les intérêts chrétiens et japonais en Chine à un conseil international formé par des représentants, et de qui les décisions eussent pris force de loi, avec, pour sanction de police générale, la menace d'hostilités ouvertes en commun contre les délinquants. Point ne semblait nécessaire d'opérer un partage. Chaque citoyen slave, german, anglo-saxon, latin, américain ou japonais ne peut-il jouir des mêmes droits sur l'étendue du territoire asiatique au moyen d'un code rédigé par ce conseil international et protégé par tous les pavillons unis au champ d'un seul étendard? Le partage, la délimitation, le mien et le tien patriotiques ont un sens dans le vieux monde où les peuples conservent pieusement des traditions, des souvenirs, des mœurs et des théories disparates. Mais, en

Orient, les chrétiens présentent à peu près les mêmes types d'ingénieurs, de prospecteurs, de missionnaires, de marins, de touristes, de banquiers, de trafiquants. D'ailleurs cette thèse fut soutenue dans Algésiras par les Allemands. Les théorèmes scientifiques nécessaires à l'exploitation des mines ou à la construction des voies ferrées forment, avec la fièvre de s'enrichir, la seule et commune religion, la seule et commune morale. Nul ne diffère essentiellement d'autrui à l'encontre du Chinois sauf par des particularités fort extérieures et sans importance. Il n'est que deux factions en présence : l'infidèle et la chrétienne à laquelle la japonaise se joint, par hasard. Pourquoi donc ce délire bizarre et injustifié de limitation ? Si jamais les États-Unis d'Europe se fondent, ce ne peut advenir qu'au moment d'une alliance indispensable contre l'hostilité des races africaines ou asiatiques. Jamais on ne trouvera de meilleur prétexte.

Or, à soixante-douze, la diplomatie limita, tout d'abord, le nombre des soldats que put débarquer chaque navire européen ou américain, afin de sauvegarder le partage, ce droit aux patries qu'on déniait aux républiques du Transwaal.

Ou les Boërs ni les Coréens n'ont droit à la patrie, et alors il était absurde d'instaurer devant le Chinois, ennemi commun, une huitaine de patries différentes pour soutenir un intérêt commun aux Chrétiens et Japonais. Ou les rivalités sont de

principe, et alors il convenait d'intervenir à La Haye pour juger sur le sort de la patrie sud-africaine. Patries en Chine. Scientifisme international en Afrique. Cela change en deçà et au delà des longitudes. La finesse des diplomates déçoit la simplicité des esprits.

Ils sont une centaine de personnages, ambassadeurs, ministres et souverains, qui possèdent le privilège de pouvoir, sans contrôle ni discussion, jeter, au moyen de prétextes, les nations les unes contre les autres. Il leur appartient d'ouvrir à leur gré les écluses des fleuves de sang. Il leur appartient de lâcher la mort sur les masses ignorantes qui se laissent leurrer par la rhétorique des faux enthousiasmes, par les mots sonores, par la dialectique des agents électoraux, par ceux qui nomment patriotisme l'obéissance aux vanités du chef et aux calculs du spéculateur. Ils sont à peine cent, que la sottise des peuples tolère, et qui disposent des vies, des richesses, des amours, des loisirs et des travaux humains, dans le secret de leurs conciliabules.

Quel auteur écrira, quels artistes interpréteront, quel public saura comprendre la tragédie où l'on verrait paraître, et se contredire, autour d'une planisphère, un prophète du Bien, comme Tolstoï, un riche intelligent, comme Carnegie, un ambitieux de génie, comme Cecil Rhodes, un diplomate, comme Salisbury, un apôtre, comme Jaurès. Imaginons un moment ces esprits rares, discutant

le sort de l'Occident et de l'Orient, l'un invoquant l'altruisme, l'autre opposant l'intérêt économique des races puissantes, celui-ci poursuivant un rêve de lucre et le triomphe et moquant l'angoisse des vaincus, celui-là supputant avec scepticisme les avantages et les mécomptes des actes, révélant les trafics des influences souveraines ; tandis que l'apôtre, en vain, menace d'appeler les travailleurs du monde et de les entraîner dans sa révolte contre l'injustice.

Aujourd'hui l'art dramatique ne choisit point de la sorte les sujets de ses dialogues. Les anciens se plaisaient à des spectacles où la fatalité divine des forces était aux prises avec la raison des grands hommes. L'Olympe et les héros discutaient pendant une phase de la cérémonie religieuse dont la pièce était un moment sacramentel. Maintenant, de peur que notre bêtise ne bâille, l'auteur passe sous silence les idées et les talents des meneurs de peuples. Il se contente de nous montrer leurs passions vicieuses et narquoises. Parmi le monde qui s'agitait, à la Comédie-Française autour de M. de Priola, dans les ambassades, M. Lavedan n'osa préciser aucun caractère de mentalité supérieure. Il eût été facile à son extrême intelligence de faire mesurer par quelques diplomates les motifs qui les déterminent pour vouer les nations à la paix, à la guerre, à la ruine, à la richesse. Le premier acte de ce drame, maintenant illustre, eût singulièrement acquis en relief, en étendue, en universa-

lité. L'écrivain du « Prince d'Aurec » ne l'a pu faire parce que notre public frivole ne supporte plus qu'à l'exemple de Corneille ou de Racine, on l'instruise de ses destins. Il a fallu s'en tenir à la perversité du marquis de Priola et aux faiblesses de ses victimes. M. Lavedan l'a senti : nul artiste n'était de taille à rendre évidentes et siennes les pensées qui nécessitent le cours de l'histoire. Le goût fâcheux du public, depuis trop longtemps, a déshabitué les acteurs de s'exercer aux rôles souverains. Et pourtant quelle scène à faire eût confronté M. de Bulow et M. Étienne, le fort et le faible discutant sur l'honneur de la France au Maroc, en 1907. La littérature naturaliste, en abattant les façades, en révélant les crimes intérieurs, a forcé les sataniques à la franchise. Ne serait-il pas digne de louanges, l'auteur qui créerait des caractères d'idéologues également dévoilés, également cyniques dans la justification positive de leurs crimes reconnus tels par eux-mêmes. Le type du diplomate fournirait la matière la plus précieuse à cette étude. Et quel drame, celui dont le dénouement pousse les vies des multitudes sur le champ des sacrifices. Quelle tragédie celle où un Cecil Rhodes, désireux de conduire à l'apogée l'œuvre des hommes de Kimberley et de Johannesburg, d'accaparer les diamants et l'or du Cap, suscite, avec l'aide sournoise, mensongère des diplomaties, une guerre du Transwaal. Quel autre drame celui où l'on montrerait l'Anglais dressant le Japonais à

combattre et à ruiner le Russe qui gênait en Afghanistan la sécurité des Indes. Quand nous fîmes représenter « Le Cuivre », André Picard et moi, en décembre 1896, on nous accusa d'avoir inventé des ambitieux de la finance trop insoumis à l'opinion et à ses foudres, parce que le baron Vogt, avec l'aide de sa sœur, provoquait dans l'Amérique du Sud le conflit nécessaire au succès de ses grandes spéculations. M. Chamberlain apporta, depuis, à notre thèse, une confirmation éclatante. Les ambassades, contrel'avis de leurs peuples, l'excusèrent, le soutinrent, l'obligèrent. Les cent personnages mystérieux se font les complices du crime, au nom des races qui le dénoncent. Et nous voilà nous aussi, depuis l'Entente cordiale, les mercenaires de Londres excités contre les concurrents de Hambourg.

Nos vies sont l'enjeu que cent personnages se jettent sur le tapis vert de la diplomatie. Belle monnaie que remuent les doigts nonchalants aux bagues armoriées de plénipotentiaires, de leurs épouses, de leurs amies et de leurs créanciers. Et les peuples assistent un peu godiches au spectacle mystérieux qui les menace. Ayant payé chèrement leurs stalles, ils écoutent les orchestres scander les airs jingoës bons pour ébranler leurs cœurs puérils et leur faire croire la sincérité des acteurs qui les regardent parfois, un doigt sur la bouche, en clignant de l'œil. Alors le parterre applaudit, par les mains de ses députés, voire socialistes

comme Bebel et Wolmar, ces paroles qu'octroient aux interpellateurs les ministres des affaires étrangères, éternels sphinx de dangereuses énigmes.

## CHAPITRE VI

### LE DROIT DES PUISSANCES SAVANTES.

Je ne fus certes pas seul à faire savoir l'importance des affaires chinoises pour régir le sort économique et social de notre Occident. Maintes et maintes gazettes accomplirent une pareille tâche. Les plus sages avertissements furent donnés. Comment s'expliquer la surprise ahurie du pouvoir à l'annonce du conflit de 1900. Se peut-il que d'humbles journalistes eussent noté seuls l'évidence d'une nécessité formidable ? Les hommes d'État patentés ouvrirent des yeux ronds. Ils hochèrent la tête. Ils prononcèrent du haut de la tribune, de ces paroles vagues et vaines qui, sous l'allure du mystère diplomatique, cachent la niaiserie de leurs conceptions et le déficit de leur savoir. Ils ignoraient ce qu'il fallait entreprendre. Ils n'avaient dans les mers voisines de Petchili, ni flottes, ni soldats. L'amiral commandant les forces internationales se trouva bloqué par les Boxeurs, ses communications furent coupées. A quelques milles de Tien-Tsin on détruisit le chemin de

fer, et on brûla les stations. Chose monstrueuse, les stratèges anglais ayant, au Transwaal, fait preuve d'une impéritie rare, c'est à un Anglais que les amiraux et les ambassadeurs confièrent, là-bas, le soin de guider les colonnes chrétiennes, de monopoliser l'usage militaire de la voie ferrée. Le résultat fut tel aussitôt qu'on le pouvait attendre. L'amiral Seymour se fit couper par les insurgés, puis dut battre en retraite.

Au Yunnan, cette riche province dont le commerce doit enrichir le Tonkin et ses ports, nos nationaux furent chassés et en péril, parce que le nombre misérable de nos troupes sur la frontière, loin d'imposer le respect de notre œuvre, justifia les audaces des réactionnaires indigènes contre la pénétration scientifique du génie européen.

Souvent j'ai proposé qu'on augmentât les bataillons d'Afrique en y adjoignant les condamnés de droit commun, puis en les installant aux confins militaires de nos colonies dans les camps retranchés, où des travaux de culture collective eussent alterné avec les exercices, les manœuvres et les expéditions. Le budget actuel des prisons eût entretenu ces régiments. Ce projet acquit d'innombrables assentiments. S'il eût été repris par les commissions parlementaires et adopté en principe, dix ou vingt mille hommes eussent, en 1900, stationné dans la vallée du fleuve Rouge. Nos ingénieurs, nos contremaîtres, nos mécaniciens n'eussent pas subi les insultes des fanati-

ques. Transformer la maison centrale en camp exotique, et utiliser les forces mauvaises du pays pour l'œuvre malheureusement indispensable de protection guerrière, œuvre conforme aux tempéraments criminels : telle était la théorie.

Car on souffrit vraiment de voir que si les Anglais envoyaient à Pékin 900 hommes, les Russes 1.200 et les Allemands 1.000, la France ajoutait un très faible contingent à ces unités. On dirait toujours que l'idéal de nos gouvernants se résume dans l'espoir de nous rendre semblables à la république de Libéria et d'éviter autant que possible d'agir en puissance de premier ordre. Le ministre des affaires étrangères alors interpellé répondit, avec l'accent de la peur, que nous ne pouvions disperser nos forces au loin, par crainte de complications européennes. Argument pitoyable. Depuis 1870, les gouvernements successifs, à chaque occasion, mènent le pays dans les coins noirs, comme un écolier puni, tout moulu encore par la fêrule de Sedan. Pourquoi cette crainte de complications européennes ne gêne-t-elle point les puissances britannique, moscovite et germanique ? Notre armée ne vaut-elle pas les leurs ? Notre marine n'est-elle pas une des meilleures, après celle de l'Angleterre ? Pourquoi éterniser une attitude penaude ?

Cette apparence d'effroi sert mal les intentions de ceux qui pensent éviter les hasards de la guerre. Une proie faible, et qui s'avoue telle, est plus tentante pour un loup en frairie qu'un gibier fauve,

les crocs à l'air. L'espoir de la paix réside dans la conclusion d'une entente européenne en vue d'une œuvre commune à tous les États du continent. Il ne peut s'affirmer qu'ainsi. Or l'installation de la puissance scientifique en Chine pour en exploiter les richesses minières et commerciales, pour accroître ainsi l'aise générale du monde, inspire un beau plan d'œuvre commune. Le but n'est pas d'asservir quatre cents millions de Jaunes, ni de les dépouiller ; mais de requérir la libre pénétration des ingénieurs, des contremaîtres et des industries, les garanties de protection nécessaires à la réussite de leurs travaux qui centupleront la vigueur de l'empire du Milieu. Ingénieurs, intelligents, méticuleux et avisés, les Chinois ne seront jamais les victimes d'un pareil effort. Avant un demi-siècle, ils accompliront eux-mêmes les tâches dont nous voulons aujourd'hui leur apprendre les méthodes, dans l'intérêt général des hommes. L'entreprise chrétienne n'était donc pas celle d'une conquête brutale, à la manière antique. Il se passe dans ce pays ce qui se passait en Occident, lors de l'inauguration des chemins de fer. Quelle que fût la résistance, très honorable au reste, des personnes désirant vivre et mourir sur le domaine des ancêtres sans autoriser qu'on l'écornât, les agents de l'intérêt public brisèrent cette opposition. Les voies ferrées furent construites à travers les terres patrimoniales. Force fut aux détenteurs de céder leur héritage. Les privilèges de la pro-

priété particulière disparurent devant la nécessité d'accroître la circulation des richesses nationales. Aujourd'hui les Chrétiens représentent les mêmes droits de l'intervention scientifique contraires à ceux de la propriété traditionnelle; et les peuples conservateurs, Boërs, Chinois, Marocains résistent inutilement, on peut dire « immoralement ». Réunir toutes les nations scientifiques sous un même drapeau pour imposer, par leur entente, une ère de prospérité majeure à l'Orient, c'est une œuvre hautement morale et grandiose, c'est l'œuvre qui peut consacrer l'alliance des races européennes et fixer définitivement l'esprit de paix intérieure, entre Brest et Moscou, Lisbonne et Odessa.

Mais comment réussir si les diplomaties affectent une méfiance réciproque, si quelques-unes manifestent une peur tentatrice et détournent l'attention vers leur faiblesse fausse, si toutes ne concourent pas avec la même énergie au labeur commun? Ce fut une grosse faute pour la France Tonkinoise de n'avoir pas la première montré son pavillon, avec l'appui de troupes nombreuses, aux côtes du Petchili. Il n'importait pas de savoir si nos intérêts sont égaux ou inférieurs aux intérêts russes, anglais, allemands. Il importait de ne point marquer de particularisme, d'affirmer une solidarité étroite avec les autres peuples scientifiques, dans la plus grande mesure de nos forces. Justement parce que nos intérêts sont au Sud, dans le Yun-

nan et ailleurs, ce désintéressement déclaré de notre aide la devait rendre efficace dans le concert européen. Il devait profiter à l'entente. La Chine ne doit pas devenir russe, anglaise, triplienne ou française, mais altruiste.

Quoi qu'en disent les politiciens de qui le pessimisme est une arme parlementaire, comme l'optimisme est l'arme d'autres factions, la France a conquis le droit de remplir ce beau devoir historique au Maroc. Une seule chose l'en empêche : le souvenir d'une défaite cruelle qui rend sa circonspection exagérée. On estimerait à tort que les causes de ce désastre soient endémiques. L'incapacité de nos généraux instruits incomplètement, celle de nos officiers d'état-major choisis pour leurs agréments de société plus que pour leur habileté à savoir lire les cartes, d'une part, les manœuvres de l'opposition républicaine qui avaient empêché le ministère impérial d'obtenir les votes financiers nécessaires à l'urgence des armements, d'autre part : voilà quels furent les motifs essentiels de la déroute en 1870. Aujourd'hui l'école de guerre a formé des officiers parfaitement munis de connaissances et de qui les généraux feraient scrupuleusement exécuter les décisions. Notre armement est le meilleur. En outre aucune nation, sauf l'Allemagne, n'a intérêt immédiat à courir les risques d'une campagne menée dix ou douze mois contre de pareilles forces, vers l'heure où le développement économique des peuples demeure le prin-

cipal de leurs préoccupations, où la privation de numéraire peut amener des krachs comme ceux de New-York, ôter toute confiance aux souscripteurs d'actions industrielles, et entraver l'essor de la prospérité intérieure. Tout cela devrait rendre notre gouvernement moins timide. Et s'il importe de compléter le pouvoir matériel de l'idée française, nulle considération ne devrait interdire les sacrifices indispensables.

## CHAPITRE VII

### L'EMPEREUR ALLEMAND.

A bon droit les journaux allemands de 1900 critiquèrent l'allocution prononcée par Guillaume II devant les soldats prêts au départ pour la Chine. Les versions différaient. Selon les uns, l'empereur aurait engagé ses troupes à massacrer tout ennemi de l'Europe, à ne point faire de prisonniers. Selon les autres, il aurait évoqué en exemple la manière des Huns qui les rendit illustres. L'émotion se développa dans la presse. Les gazettes officielles reçurent les exhortations souveraines. Le maître des Allemagnes regretta son propos.

C'est un drôle de personnage que ce Hohenzollern. Il contient le meilleur et le pire. Depuis son avènement au trône, la grandeur germanique s'amplifia de façon miraculeuse. A la gloire des armes le prestige économique s'est joint. Dans Potsdam, on a compris que les victoires brutales ne justifient plus les peuples devant l'histoire si ce triomphe n'est rien qu'un bruit de

trompettes et d'étendards secoués sur les râles des vaincus. Le commerce anglais d'exportation cède en maintes contrées d'Afrique et d'Asie la place au négoce de Hambourg. Les États-Unis imputent la crise financière de 1907 à la perte de leur clientèle européenne détournée par le commis voyageur allemand. En 1900, au milieu de notre Exposition, il fallut admirer la dynamo qu'érigéa la métallurgie d'outre-Rhin. Sorte d'idole immense, muette, circulaire et brillante, la roue monumentale tournait comme un astre noir dans l'espace. Orbe géant, le dieu volait en silence autour du centre. Il apportait au visage la caresse d'un vent doux, symbole des travaux qu'il anime et qui rendront la vie bénigne aux descendants. Son omnipotence exprimée en chiffres sur une simple stèle de fer étonna l'homme de sa propre aptitude à créer. En 1867, la Prusse exposa chez nous un canon énorme qui fit beaucoup rire avant de faire beaucoup pleurer. En 1900 elle nous conviait à pardonner une victoire que pallie un noble effort pour accroître le bonheur planétaire, pour engendrer un bétail magnifique de fer et d'acier qui réduira les peines du travailleur, qui substituera l'effort efficace des machines à l'effort intelligent et faible du bras humain.

Lorsque Guillaume II coiffa la couronne, il était attendu par tout un parti désireux d'exploiter de nouveaux carnages. Philosophe maladif qui, depuis les épouvantables charniers de 1870, gardait

l'horreur des combats, l'empereur précédent avait déçu les appétits de ses généraux. On pouvait craindre que ceux-ci n'obtinsent la guerre d'un jeune homme aux goûts certainement actifs, et tout avide de recommencer la gloire ancestrale. Au point de vue politique même, la résurrection splendide de la France, qui sera la page émouvante des histoires futures, restituait toute son importance au péril de la revanche probable. Ce n'était pas une théorie vaine que celle des conseillers démontrant, à Berlin, l'urgence de détruire la vigueur trop vivace d'un peuple orgueilleux et vindicatif dont les élans, depuis deux siècles, avaient envahi la forêt germanique à maintes reprises. Il y eut un mérite incontestable à modérer la verve des militaires. Tenant sous sa main la plus formidable armée de l'Europe, applaudi par une race simple et fanatique de ses destins, par des vieillards éduqués durant les leçons anti-françaises du Tugend-Bund, ce jeune prince renonça d'abord aux prestiges qu'offrait l'espérance de vaincre à son tour une nation superbe, dangereuse pour sa dynastie. Il écouta les sages qui lui décrivaient l'Allemagne unie, heureuse dans la gloire de sa conquête, prête à s'enrichir par les traités acquis. Il s'assura qu'il ne seyait point de compromettre cette apothéose dans les risques d'une lutte acharnée, ruineuse pour les deux belligérants. L'Allemagne commençait à comprendre sa faute de 1871. Amputer géographiquement la Gaule, c'était

nourrir à jamais l'état latent du conflit. Certes, à cette date, personne ne prévoyait le relèvement des vaincus. On disait couramment qu'au bout de dix ans, l'Allemagne achèverait la conquête, s'adjugerait la Champagne, octroierait à l'Italie Nice et la Savoie, puis nous installerait au rang de l'Espagne, proies futures d'un nouvel empire romain, nos colonies revenant de droit à l'Angleterre, Algérie comprise. Or, les choses se passèrent d'autre façon. D'abord le raisonnement de la Russie contraignit Bismarck au respect de l'équilibre européen, pour lequel nous étions un poids nécessaire. Plus tard, on se rappela les sept mois de guerre difficile, la dépense d'argent et de vies humaines, en 1870. Alors, à Berlin, l'on se déclara satisfait de la situation. Pour la perpétuer, la Triplice naquit. En 1900, et M. Deschanel l'annonça dans un discours remarqué, la France possédait une armée solide, la meilleure artillerie du monde, et un esprit nationaliste en ébullition. Le vaincu de 1871 avait grossi. S'adossant au mur mitoyen des Vosges, il pouvait, tout de même, un jour ou l'autre, le faire s'écrouler dans les plates-bandes du Rhin, par mégarde, malgré son humble prudence. L'Allemagne est assise au faite du mur. C'est vrai. Mais elle est assise sur un chardon qui a pour piquants plusieurs milliers de baïonnettes, et qui prend racine dans le trésor le mieux muni de ressources immédiates. Elle siège mal à l'aise. Elle ignore comment partir. Faire la

paix avec le voisin la tenterait. M. de Mouraview essaya de finir cette guerre muette qui dure depuis trente ans. Mais aux premières propositions de reconnaître à jamais perdu son vieux champ lorrain, le voisin grossi se déroba, malgré toutes les politesses de l'ami russe. Force fut à Guillaume de rester assis en pleins chardons.

Il repose donc les pieds sur le tabouret de la Triplice, position qui soulage un peu le patient. Mais il a bien d'autres convoitises : un commerce audacieux à grands intérêts lointains, pour lesquels il faudrait que la boutique de Hambourg ruinât la boutique concurrente de Londres, et, en outre, une affaire de succession en Autriche dont le résultat vaudrait d'autres richesses que celles incluses dans le petit champ lorrain.

Voilà pourquoi l'Allemagne aimerait bien se lever du chardon qu'elle sema sans savoir en 1871. D'autres occupations la réclament. C'est une personne bien gênée.

Cependant Guillaume eût pu nuire davantage, même entreprendre les voies de fait. Spectacle devant lequel Crispi se fût frotté les mains avant de faire la quête dans l'assistance. Mais Guillaume a prévu que c'était l'intérêt de la seule Italie. Comme l'expliqua nettement, un jour, le philosophe de la « Börsen Zeitung », la sagesse, pour la France et l'Allemagne, sera de n'inquiéter en aucune manière, de favoriser même leur développement réciproque, sans essayer de conclure

une alliance dont les termes prêtent à de fâcheuses discussions. Le pangermanisme et le panlatinisme peuvent très bien se parfaire côte à côte, des siècles durant, et ne pas s'incommoder. Mais il y a le chardon. Néanmoins Guillaume dompta les instincts de son ambition naturelle. Il réprima ses témérités. Il fut pacifique. La justice immanente a récompensé l'Allemagne et lui-même. Nos socialistes, de Vaillant à Hervé, lui garantissent la jouissance de la conquête aïeule, et nos ministres leur obéissent. Au lieu d'une armée bêtement destructive de vies, son peuple a pu montrer au monde, dans notre Exposition, à la fête de la paix Européenne, la plus puissante idole des forces productrices. Et cette idole n'était pas vainement symbolique.

Mais, si le souverain abdiqua les vellétés de sa jeunesse, l'homme en conserve les goûts puérils. Quand il prononce un discours, ce monarque exemplaire parle comme un gendarme de vaudeville. On a plaisanté le nombre des uniformes divers que successivement il endosse. Tout le pire de son âme, il l'utilise dans ce cabotinage médiocre. On l'a vu, sur son yacht, pasteur inspiré, paraphrasant l'Évangile parmi ses matelots, appelant à la barre du gouvernail le Seigneur qui ne répondit rien. On l'a vu, barde, prendre la lyre, rimer un chant, imposer l'admiration d'une méchante musique. Peintre, il barbouille à ses heures. Conférencier devant un auditoire de courtisans, il se flatte de leurs bravos obligatoires.

Un jour, il a fait le Hun, invitant à d'épiques massacres tels gros garçons poméraniens engourdis encore par les fumées de leurs pipes. Il joue volontiers au croyant. Il parle de Dieu comme d'un cousin d'importance. Il s'essaie dans tous les rôles de théâtre, mais avec les mérites d'un cabotin. L'acteur nuit à l'empereur.

Le voyage en Palestine fut de ces représentations qu'aime donner l'impérial mastuvu. Il y joua le rôle de chevalier chrétien. On le vit, gros dans le ceinturon, restituer imparfaitement l'âme de l'Ordre teutonique. Deux os en croix au bonnet, certain soir de gala dramatique, il paradait husard de la mort, dans sa loge pour l'étonnement du parterre. Il se plaît aux photographies qui l'exposent père prolifique, devant une descendance abondante alignée selon les tailles. Cette dernière manifestation explique la singularité de sa manie. Évidemment, il croit donner à son peuple l'exemple du parfait germain. C'est pour la masse qu'il se grime. Dans ses rôles, il recherche l'applaudissement du bouvier et du pâtre subitement amenés devant une scène d'opéra. Il assume la posture des vertus qu'il entend voir fleurir dans les âmes rudimentaires. Pour la multitude lointaine, niaise, ces allures de saltimbanque doivent le faire réellement concevoir comme un chevalier de l'Ordre teutonique capable de mourir en un lit de cendres, la croix de son épée dans les bras, ou comme un barde dessiné sur la couverture d'une romance,

ou comme l'interlocuteur du Dieu des mers. Guillaume II prépare les souvenirs légendaires de la postérité. Ce souci d'une popularité solide, ancrée dans les cerveaux très humbles, l'occupe essentiellement. Il néglige le ridicule que ces pitreries lui valent auprès des élites. Car le désolant serait qu'il jugeât les élites susceptibles d'admettre le génie universel que prétendent habiller ces travestissements. Là se pose le problème de psychologie. Ou bien Guillaume II joue la comédie uniquement pour les simples; et alors, il emploie un curieux moyen de gouvernement, destiné à raffermir dans les foules la dévotion admirative que provoquait jadis la légende des empereurs. Ou bien il joue ses rôles pour les élites; et, dans ce cas, il semble un dégénéré de la race des Louis de Bavière, mais avec des lubies beaucoup moins esthétiques.

L'antinomie entre le gouvernement de l'empereur et les paroles de l'empereur semble irréductible. Comment le jeune prince qui préféra les biens généraux de la paix aux gloires personnelles de la guerre, chose extrêmement rare dans les cervelles souveraines, put-il exciter des soldats européens, deux mois avant la bataille contre de malheureux Asiatiques, à ne faire point quartier et à reprendre les habitudes des Huns? Voulait-il, parlant à des brutes, les autoriser d'avance au maximum de rage bestiale qui, sur le champ du combat, fait la précellence d'une armée? Entendait-il ressusciter

en eux le goût affaibli pour la mauvaise curiosité de voir se transformer l'être en une chose rigide et inerte à l'instant de la mort, et ce qu'il dit à ces innocents butors n'était-il destiné qu'à leur mécanisme psychique particulier? Ces singulières paroles s'adressaient-elles au monde, par-dessus le rang des baïonnettes, pour indiquer la rigueur avec laquelle devaient être punis les Chinois?

A la vérité, il semble que Guillaume II ait joué encore un de ces rôles auxquels se complait sa toquade. Par des réminiscences de littérature, il s'exalte à certains moments. Il oublie son métier de monarque pour son amour du tréteau. Devant ces fantassins en tenue de guerre, il a comparé mentalement leur état d'âme à celui des Huns, sa personne à celle du roi Etzel. Acteur, il a voulu reconstituer le discours même du barbare. Désireux, avant tout, de frapper les esprits par l'extraordinaire, il a déclamé ce qui eût ému les bourgeois écoutant, au théâtre de Posen, un cabotin déguisé sous une peau de loup réciter le monologue d'une féerie nationale, dans le rôle de Wotan.

Ces exaltations démesurées ne cessent d'accroître l'inquiétude des journalistes allemands, quel que soit leur respect du prince. Guillaume II s'abandonne trop à ses besoins d'extravagance. On finirait par le croire sincère quand il fait le pèlerin de l'Ordre teutonique, le barde d'Ægir; le pasteur inspiré par le dieu des eaux.

Heureusement, aujourd'hui, le monarque n'est

plus que le héraut, l'appariteur, ou même l'huisier des ministres qui gouvernent sous le contrôle des Parlements. Ces singularités d'un souverain très intelligent montrent assez quels périls le caprice des anciens princes faisait courir à la nation pour peu que la fièvre les excitât hors de mesure pendant la canicule.

Dans Berlin et par toute l'Allemagne, une désapprobation unanime salua le discours sanguinaire de Guillaume II. Le moindre bourgeois de landwehr estimait absurde de porter la civilisation en Asie à charge d'y contredire d'abord par des actes de vengeance antique. Les spectateurs ordinairement bénins des pitreries impériales sifflaient à outrance.

C'est bon signe qu'un grand peuple, dans l'apothéose de sa gloire et de sa puissance, ait alors blâmé violemment le souverain qui songe à en abuser contre les races vieilles, encore qu'elles soient cruelles et rusées. Cela se nomme, si l'on veut, le Progrès.

Guillaume II s'est fort compromis naguère lorsque le pamphlétaire Maximilien Harden fit des révélations scandaleuses sur la sodomie du comte de Moltke, du prince Philippe d'Eulenburg et de quelques autres familiers du monarque.

Forcé de poursuivre le journaliste pour diffamation devant les tribunaux, le comte de Moltke ne put démentir les allégations incriminées. Malgré les démentis officiels, elles prouvèrent ceci :

L'imprudence de ces gentilshommes avait failli décider à la guerre l'empereur d'abord abusé sur les intentions de la France qu'on lui représentait faussement comme prête à toutes les abdications, et ensuite furieux d'un refus brusque d'entente lorsque ces abdications avaient été nettement réclamées. L'acquiescement de Harden et le libellé de la sentence déclarant véridiques les accusations de la revue *Zukunft* ne purent être agréables à Guillaume II, d'autant qu'il leur fallut reconnaître là une vengeance de son chancelier le prince de Bulow, devenu son maître autant que Bismarck. Cet homme d'État éminent soupçonnait le prince Philippe d'Eulenburg, son ancien protecteur devenu son ennemi, le « faiseur de chanceliers », l'ambassadeur à Vienne, d'avoir manigancé, avec le comte de Moltke, la campagne menée contre sa politique coloniale et qui l'avait contraint à l'expérience toujours dangereuse de congédier la Chambre avant terme. Victorieux, soutenu par le chauvinisme de la classe moyenne et du populaire qui force même les socialistes, sous peine d'échecs désastreux, à se déclarer nettement patriotes, le chancelier jugea nécessaire de perdre, dans l'estime impériale et dans l'opinion, ces hauts personnages qui l'avaient miné. Son initiative ne fut pas étrangère aux révélations de Harden dans sa revue *Zukunft*. On assure que les preuves des mœurs réprouvées furent transmises au journaliste par les créatures du prince de Bulow. La rispote a

réussi. Maximilien Harden fut acclamé frénétiquement à la sortie du tribunal, ainsi que le kronprinz.

Car, ayant lu, au printemps, les articles sensationnels, l'héritier du trône s'était étonné de la surdité soudaine qui affectait son père feignant d'ignorer les bruits d sagr eables pour certains de l'entourage impérial. Le 2 mai 1907 une scène eut lieu entre le souverain et son fils. Ce jeune homme très militaire, très entier, ambitieux, vit peut-être dans cette révélation un moyen d'acquérir une popularité. Il l'a. Il assume le rôle de l'homme vertueux à qui tant de corruption répugne. Il semble publiquement déplorer que l'empereur laisse des gens immoraux le surnommer entre eux « le chéri », le conseiller, relater au dehors, sans discrétion, les choses de la cour, l'entraîner dans les intrigues périlleuses.

Ce père qui sent poindre l'ambition press e du fils et successeur, qui doit se rendre à des arguments trop clairs, qui se voit convaincu de faiblesse ou d'innocence par ce jeune homme téméraire, qui s'estime forcé de lui obéir en chassant de vieux amis chers, n'est-ce point une figure pour la tragédie classique?

L'aventure alla même assez loin, puisque l'on menaça l'empereur de l'appeler en témoignage. Il fut question de ce scandale extraordinaire en pleine audience. Harden dut s'opposer lui-même   une telle indiscretion. Il sut réprimer ainsi la force de son accusation qui, après avoir obligé le général

comte de Moltke à intenter ce procès en diffamation sous peine de perdre l'uniforme, pouvait, en outre, inquiéter Guillaume II dans sa dignité de souverain. Harden protesta de l'inutilité d'une pareille citation. Il lui suffisait d'avoir découvert la honte physique et morale héréditaire dans la famille de son contradicteur, l'impuissance avérée par la séparation survenue entre ce seigneur et sa femme, les relations singulières qu'il avait fallu avouer avant d'écrire la lettre de démission sur l'ordre impérial. Le prince de Bülow, par l'intermédiaire de Harden, terrassait ses ennemis suffisamment. Mais du même coup il a ruiné le prestige du souverain. On parlera de république à Berlin plus qu'auparavant.

Ayant compris cette misère, Guillaume II choisit pour protester l'instant de son voyage à Londres. Il y prononça telle allocution pacifiste qui lui valut le retour des sympathies. Car c'est là sa grandeur en effet : cette résistance personnelle aux suggestions de l'aristocratie guerrière ; et ce à quoi il s'évertua, de longues années, très noblement.

## CHAPITRE VIII

### L'AVÈNEMENT DES JAUNES.

Un pont de bambous se courbe au fond de la place encadrée par les boutiques roses de la cité japonaise, où pendent les lanternes de papier monstrueuses, gaies, rubicondes, couleurs vives, formes animales, poissons, chimères. Un peuple vêtu comme les Samouraïs aux jours de gala se hâte devant les tréteaux riches en légumes amoncelés, en marée fraîche et multiforme, en objets de laque offerts à l'acheteur sous les auvents de roseaux secs. Des soldats aux armures de bronze défilent. Puis c'est la foule des mousmées, des gheisas, des femmes — fleurs qui forment, selon les règles de la danse, un bataillon de créatures féériques, passant leurs jambes roses par les fentes latérales des robes brochées d'oiseaux, de poissons et d'astres, et qui portent toutes les beautés de la nature semées sur leurs habits, leurs visages. Les pétales de chrysanthèmes géants chargent, en touffes, les tempes de filles qui se balancent voluptueusement. Tels les luxes d'un parterre que

la brise régulièrement effleurerait. Et voici que pullulent les bébés en robes amples de soie brune, de soie rose, de soie aventurine. Rasées, sauf à l'endroit d'une couronne faite par des cheveux roides et noirs, leurs grosses petites têtes rient. Leurs courts mollets gambillent en mesure. Tra-pus, replets, lestes, ils évoluent, en rangs, haussent les doigts, se tournent, virent, s'accroupissent, se relèvent, se hâtent et se trompent, dans le chatolement soyeux de leur vêtue illustrée. De très petits, attentifs à n'oublier rien des prescriptions, se précipitent, effarés, manquent le pas, bouleversent le rythme, se retrouvent à leur place devant le partenaire qui sait mieux amplifier la révérence. Cependant des élégantes arrivent, innombrables, sous des ombrelles cerclées de feux électriques. La nuit s'épaissit; les lanternes s'animent de lueurs intenses, une musique éclate; les monstres de lumière oscillent au bout des perches...

Ainsi nous apparaît sur le théâtre parisien ce Nippon que l'Angleterre s'allia pour combattre en Extrême-Orient l'influence russe, jusqu'à Moukden, et pour, malgré le formulaire diplomatique du nouveau contrat, intervenir en Chine, à main armée, lorsque des troubles adroitement suscités par les agents britanniques, justifieront, dans les dépêches, la conquête partielle des territoires célestes. Le Japon devient positif et formidable. Jadis nous nous habituâmes à le considérer comme

une région fabuleuse. Un sonnet admirable de notre illustre poète Heredia mit ses daïmios au rang des demi-dieux hellènes. Il en fit les frères de Persée, par la magie de son art. Et la légende a grandi. En vain, nous sûmes que les fils du téléphone percent les cloisons légères des maisons de thé, que le socialisme se développe dans les usines et dans les ports où triment ingénieusement les ouvriers aux pommettes saillantes, aux yeux bridés, aux gestes maigres et félins. Nous apprîmes quelle crainte du ridicule gêne ces élèves de notre code et du militarisme allemand s'ils se croient observés par l'Européen malicieux. Leur politesse nous enchantait. Leur goût pour nos machines leur acquit plus encore de notre estime. Leur courage de tirailleurs aussi noblement féroces que leurs aïeux sous le masque de bronze moustachu charma notre amour gaulois de l'héroïsme. Nous pardonnâmes à la sévérité de leurs juges pour les farces de nos matelots en goguette condamnés, jetés en prison, dès la moindre incartade dans les rues joyeuses des ports à mousmées. Nous achetâmes à des prix excessifs, durant les ventes publiques, les chefs-d'œuvre d'ancêtres qui fixèrent miraculeusement les fluides aspects des bêtes, des eaux, des herbes dans la matière fondue, sculptée, incrustée, vernie, tournée et forgée, avec le plus beau génie réaliste connu des hommes. Et voici que leurs baïonnettes tombent lourdement au milieu d'un

plateau dans la balance de l'équilibre mondial. Ils sont les victorieux.

Depuis longtemps nous lisons, étonnés, dans les récits de voyages, le passage relatif au stoïcisme du condamné chinois qui se rend vers le lieu de supplice par les rues asiatiques, en disant un adieu paisible devant chaque ami attiré sur le seuil des maisons. Nous prêtions à ces fatalistes orientaux un mépris extrême de la mort, puisqu'il fallut que leur législation inventât d'horribles supplices afin de rendre efficace la peine capitale peu redoutée si elle retranchait seulement la vie. Cela surprenait d'autant mieux que le bouddhiste n'attend pas, au delà du tombeau, l'accueil des musiques angéliques chrétiennes, ni le sourire et les voluptés des houris musulmanes. Rien que le sombre et tranquille Nirvâna, le retour de la personnalité à l'âme universelle qui la consomme et l'éparpille dans l'infini de la création. Certes, un courage sans pareil pouvait être attribué à ces impassibles. En effet, ils plient proprement leur tunique non loin du billot afin que leur sang ne la tache point et qu'elle puisse servir après eux. Or, rassemblés en bataillons et en régiments, ces stoïques s'enfuient trop vite. Quelques Japonais, quelques Chrétiens mettent en déroute des milliers de Boxeurs. Jusqu'en 1900 on avait cru que l'infériorité de l'armement excusait cette déchéance de leur bravoure. Peut-être le diabolisme des canons tonnants et des jeux de

salves à répétition épouvantait-il leurs naïvetés superstitieuses. Aux forts de Takou, maniant eux-mêmes des canons formidables, derrière des remparts bétonnés et sous des coupoles protectrices, ayant repéré leur tir selon les meilleures leçons des manuels d'artillerie, ils cédèrent le terrain promptement. Ces redoutes construites à l'euro-péenne furent emportées d'assaut par quelques marins, après avoir été vigoureusement bombardées par les médiocres bouches à feu des canonniers. Et quand les alliés sautèrent dans les retranchements, il n'y restait personne.

Tien-Tsin et Pékin sont enlevés ensuite, non sans quelque peine, assurément, puisque l'impéritie de l'amiral Seymour valut un échec, mais toutefois sans que l'on coure de gros risques. Le convoi de la colonne expéditionnaire arrive dépourvu de protection jusqu'à la ville impériale. Un petit peloton de flanqueurs tient en respect les multitudes en armes des Boxeurs qui s'écartent. Comment expliquer cette contradiction entre le mépris de la mort, habituel à tout condamné, et cette lâcheté générale des mêmes hommes convoqués en troupes nationales, animés par un sentiment très vif de leur suprématie morale, intellectuelle, historique? Cela ressemble-t-il au phénomène parisien du théâtre, où mille individus spirituels, chacun, deviennent une foule d'intellectualité triviale par le fait de leur réunion? Voici les Japonais, portant, comme leurs voisins, les yeux bridés, les pommettes saillantes,

et qui, depuis des siècles, adoptèrent avec le bouddhisme, importation chinoise, les mœurs de ses prédicateurs. Les guerriers du Nippon montrent un courage magnifique. Leurs képis jaunes marquant partout le succès des charges à la baïonnette, par devant les soldats chrétiens qui les suivent. Tout plie sous le choc de leur élan, à Tien-Tsin. Chacun déjà pressent Moukden. A eux revient la gloire. Ils représentent la fougue et l'héroïsme, la science aussi des combinaisons tactiques. Et l'on pense aux Samourais des images étrangères, que nous appliquâmes sur nos murs. On revoit ces braves, hérissés de moustaches en fils de fer, et brandissant deux sabres, avec des rictus de tigres fous. Elle était donc véridique la légende du kakémono. Bardés de carapaces identiques à celles des langoustes, effroyablement travestis par des masques de laque et de bronze, les pieds nus crispés autour des courroies nouant leurs sandales, ils combattaient l'invisible chimère envolée d'un Fusyama délicieux et rose qu'on aperçoit à travers les branches du pêcher fleuri. Ces furibonds et ces hirsutes ne mentent point, eux, aux prédictions de leurs artistes. Leurs visages de chats féroces ont réellement soufflé l'épouvante à la face du dragon chinois et de l'ours moscovite. Quelle différence morale entre deux races voisines, adaptées à la même religion, toutes deux vieilles et expertes dans les arts, dans l'agriculture, toutes deux parentes selon les caractères physiques de leurs corps. L'une

embrasse toute la nouveauté de l'Occident. Les fils du téléphone percent les cloisons en papier de ses maisonnettes à coulisses. Les cheminées d'usines cernent, de hautes colonnes rougeâtres, ses ports remplis de jonques à voiles de paillason. Le rouge soleil de ses armoiries se lève entre les toits des gares impromptues. Le dragon soufflant la fumée, urinant du feu, rampant avec une rapidité féérique par le paysage de rizières et d'arbres à thé, est descendu des porcelaines peintes pour se réaliser en express mugissants. Le Samouraï répond du haut de la tribune parlementaire à ses vassaux élus par les fils de marchands tatoués, et qui l'interpellent sur l'arrogance des Américains à l'égard de compatriotes cherchant fortune à San-Francisco, à Vancouver.

A genoux dans leurs robes d'oiseaux, les dames d'Outamaro qui nouent, par de grandes coques, leurs ceintures aux nuances de fleurs, et se penchent à la façon de hautes plantes laiteuses, lisent les romans de Marcel Prévost traduits en anglais, pendant que les servantes terminent l'édifice de la coiffure noire. Dehors, le commis de boutique change son melon de feutre pour le képi jaune du réserviste et empoigne le fusil de précision. Voici l'homme de Yeddo prêt à redevenir l'animal souple, multiple et adroit, sculpté par ses artisans dans l'ivoire des boutons, minutieusement martelé dans le bronze et le fer des ustensiles, incrusté dans le bois des coffrets à soieries, doré sur

les paravents fragiles, mis en relief sur les façades des temples forestiers. Car, adoptant les merveilles de la vie occidentale, les Japonais ne perdirent rien de leur vigueur ancienne. En cela réside leur excellence. L'art admirablement réaliste qui étudia, quinze siècles, la faune et la flore de leur région, qui sut découvrir la grâce insigne d'une flexion naturelle dans la patte d'un crapaud, qui divinisa l'esthétique de la forme animale la plus humble, ciron, lézard, coccinelle ou simple mouche bleue, pour orner, avec une représentation de la viesouveraine, tout geste, cet art enseigna pertinemment à ne point séparer le génie de l'homme du génie de la nature. Au rebours des Hellènes qui exceptèrent le dieu, le héros, l'athlète, et la ligne de l'ambiance, qui négligèrent le reste des forces universelles, la panthéisme de l'esthétique japonaise conserva toujours devant les yeux du peuple la merveille du pullulement animal. Au champ des gravures le chevalier reste un être composite, qui s'apparente aux félins par le masque, aux crustacés par l'armure, aux simiesques par la contraction préhensive des orteils. Et cette faculté de l'intelligence supérieure admirant, par l'art des générations, les vigueurs simples des bêtes, se les assimila pour toujours.

Le citoyen du Japon semble un être presque complet. L'emploi du phonographe ne lui a point fait perdre sa politesse minutieuse et longue, ni le sens affiné que nous révélèrent Goncourt, Bing

et Régamey. Il est bilatéral. Quelques-uns prétendent que certains mots basques et certains mots japonais se ressemblent. Les audacieux concluent à une très ancienne parenté entre ces deux races, aux temps préhistoriques, lorsque le continent de l'Atlantide ne s'était pas encore effondré sous les déluges, lorsque les gens de Bayonne frayaient avec ceux de Tokio, par voie terrestre. L'hypothèse est plaisante, bien que téméraire, mais elle expliquerait comment Ram le Celte s'en fut commodément d'Armorique aux Indes, où certaines castes patoisent en utilisant quelques mots bas-bretons, et pourquoi les femmes du Kouang-Si portent des habits faits selon des assemblages de couleurs et les motifs de broderie qu'on reconnaît sur les corsages, aux pardons du Morbihan. Cette parenté fort antérieure justifierait peut-être un rapprochement curieux : dans le concours militaire des races chrétiennes et japonaises pour marcher à la délivrance des ambassadeurs assiégés à Pékin par les Boxeurs, ceux de France et ceux du Nippon se distinguèrent par le même genre de bravoure : l'élan de la charge à la baïonnette. Les délégations des autres peuples firent paraître des mérites différents de ténacité, de ruse, d'endurance, de discipline. L'individualisme excessif commun à la France et au Japon étourdit, au moment du combat, l'homme avide de se distinguer par des exploits personnels. Il entend parvenir le premier, au plus loin, et

culbute tout dans sa fureur de craindre qu'une telle gloire lui soit disputée. Les Anglais, solidaires, s'attendent et manœuvrent ensemble, arrivent derrière les autres, mais plantent les premiers leur drapeau sur les remparts de tous les Tien-Tin qu'ils n'ont pas pris.

Cette prudence et cette bravoure pourtant se sont unies. La vigueur des Japonais a servi dans les champs de Mandchourie l'impérialisme anglais jaloux du Russe en Afghanistan. Et pas une nation de l'Europe continentale ne s'est levée pour secourir contre les Jaunes l'avant-garde moscovite du monde chrétien. Du golfe du Tonkin nous avons nous-mêmes chassé lâchement la flotte amie et alliée pour la jeter au désastre de Tsoushima <sup>1</sup>.

1. On consultera fructueusement les ouvrages dont les titres suivent : *Dans les rapides du fleuve Bleu* (mission Hourst), Plon, éditeur ; *La Chine novatrice et guerrière*, par le capitaine d'Olonne, Armand Colin, éditeur ; *L'Indo-Chine*, par le capitaine Fernand Bernard, Charpentier, éditeur ; *Pastels d'Asie*, par Jean Estray, Librairie Molière ; *Les Boxeurs*, par le baron d'Anthouard, Librairie Plon ; *En Chine*, par Gaston Domet, Librairie Ollendorff.

## CHAPITRE IX

### LA SCIENCE BIENFAISANTE.

C'est en Mandchourie. Dans les hôpitaux, dans les ambulances, là-bas, nombre de malheureux souffrent. La balle a troué les chairs, crevé les veines, forcé la résistance des os. Les éclats d'obus ont tranché, fracassé, écrabouillé les membres. Le projectile a porté dans les organes atteints l'infection des gibernes malpropres qui l'ont contenu. La purulence des plaies s'active. La torture du mal géhenne les patients que flambe la fièvre sur les grabats rougis. En chaque corps blessé, les microbes hostiles pullulent, brigades hâtives naviguant par les fleuves torrentueux des artères, atterrissant sur les viscères indemnes pour creuser les tissus, y fermenter, s'y multiplier, en dépit de la résistance qu'offre aux envahisseurs le courage patriotique des leucocytes défendant pied à pied le territoire. Minuscule et acharnée, la guerre du dehors se répète à l'intérieur des hommes qui la firent debout, sur les champs et sur la mer, pour l'idéal d'une tradition.

Semblables aux soldats de nos peuples, les infiniment petits luttent pour leurs vies brèves dans les replis mystérieux des organes. Tantôt ils assiègent les forteresses des muscles sains. Tantôt ils se cantonnent dans les plaies mauvaises et s'y rencontrent par bataillons de pourritures grouillantes. Sans doute, leurs états-majors méditent, calculent, décident, triomphent, ou bien règlementent la déroute amenée par la manœuvre des forces antiseptiques? Car la lame pure du chirurgien sait intervenir, tracer autour des intrus les promptes circonvallations qui les tournent, les enveloppent et les isolent, qui les ceignent d'une armée fraîche recrutée dans les Phénols, les Borates et les Sublimés. Voilà les combattants de la seconde guerre.

L'on imagine parfaitement que la tâche des chirurgiens exige au moins les vertus des officiers. Maintes fois, les ambulances furent bombardées par l'ennemi. Ceux qui vont recueillir les blessés derrière la ligne de feu, ceux qui s'agenouillent auprès du malheureux pour établir un pansement sommaire, courent tous les dangers de la bataille. Parfois, dans une chaumière incendiée, parmi quelques centaines de pauvres gens déchiquetés qui hurlent leur douleur et leur crainte de mourir, il faut lucidement, promptement, raisonner sur les cas de traumatisme, choisir une méthode, prévoir les complications, y parer, arrêter les hémorragies, débrouiller les

amas de chairs et d'os broyés, rajuster les fragments dans la bouillie de sang, recoudre les tissus et ne rien omettre des précautions minutieuses conseillées par les thèses d'études. Rappelons-nous que, dans la plaine d'Eylau, au temps le plus rigoureux de l'hiver 1806-1807, les chirurgiens durent, avec des mouchoirs, attacher leurs instruments à leurs mains insensibilisées et engourdies par le froid, avant d'amputer les innombrables victimes de ce massacre historique. On juge combien les opérations furent cruelles. Pendant la retraite de Russie, comme l'intendance ne distribuait plus de linges à pansement, force fut aux infirmiers de prendre les parchemins trouvés dans les archives de Smolensk et de les transformer en bandages, sans même gratter les manuscrits. Afin de soustraire à la mort mille et mille âmes, les chirurgiens ont connu tous les sacrifices de l'héroïsme et tous les asservissements de l'étude. Mais ils reçurent la récompense légitime. Leurs découvertes contemporaines dépassent de beaucoup, en valeur et en résultats, les inventions de la médecine. L'une remédie, quand l'autre hésite et tâtonne. Certains esprits sont enclins à croire que celle-ci, dans mille circonstances, cédera la place à sa rivale. Réduisant à un minimum inespéré les conséquences inflammatoires des interventions par le fer, nos méthodes aseptiques ont définitivement écarté les périls d'autrefois.

Au cours de la guerre qui dévasta le Transwaal, on s'aperçut des progrès acquis. Une meilleure connaissance des facultés qu'ont les matières osseuses, les tissus pour se ressouder et se recoller, permit d'éviter les amputations brutales de jadis. Le praticien rajusta plutôt que de trancher. Moins de patients laissèrent leurs membres dans les ambulances. La trépanation sauva bien des combattants atteints au crâne, et que les majors de précédentes campagnes laissaient mourir. De même l'assainissement des plaies, leur lavage chimique empêchèrent que l'infection ne gagnât les organes. Beaucoup d'existences furent épargnées ainsi. Les opérateurs adroits qui ne laissent plus échapper de sang, ou fort peu, dérobent le soldat à la faiblesse mortelle commandée par les hémorragies si fréquentes avant les nouveaux systèmes d'hémostatique. Enfin, l'asepsie triompha de blessures jusqu'alors fatales. On peut citer des cas analogues à celui de ce highlander qu'une balle, pendant qu'il tirait couché, traversa de l'épaule droite à la hanche gauche. Après un temps d'hôpital il sortit indemne. Le mince calibre du projectile avait déterminé dans les organes du thorax des perforations étroites qui s'étaient vite refermées d'elles-mêmes à la suite d'injections prophylactiques. Ces bienfaits se préparent dans les facultés de France, d'Amérique, d'Allemagne et d'Angleterre.

Il n'est pas de mois où notre Société de chirurgie n'annonce quelque résultat surprenant obtenu par

ses docteurs, et ne marque ainsi les étapes d'une marche incessante et victorieuse contre le mal. Au cours de la séance annuelle, le rapporteur relate toujours les nombreux travaux et les discussions fécondes auxquelles participèrent tant de jeunes hommes célèbres, et toutes les douleurs soulagées par leurs efforts, toutes les vies reprises à la mort. Elle fauchait autrefois ceux qui, maintenant, lui échappent, défendus par le bistouri. Notre pléiade française est admirable. Les Berger, les Lannelongue, les Lucas-Championnière, les Guinon, les Routier, les Monod, les Hartmann, les Walter, les Delbet, les Lalaguier, les Nélaton, les Tuffier, les Doyen promulgent, par la perfection de leurs succès, la suprématie d'une science nationale dont les Segond et les Pozzi sont les protagonistes universellement vénérés.

Dans la salle blanche de la Société de Chirurgie, ornée de portraits où persistent les physionomies des maîtres défunts, on agite les questions subtiles et passionnantes que soulèvent les problèmes de la chirurgie de guerre. Là, sont amenés les malades dont la guérison prouve la virtuosité des expériences et la certitude des observations. Là, mille théories sont affirmées, discutées, amendées. C'est là que, certains jours, après leur étonnant labeur, les chirurgiens viennent échanger les trésors de savoir nouvellement obtenus, pour continuer la guerre contre le mal, le forcer dans ses retraites, l'arracher des corps. On ne sait pas suffisamment combien,

de leur vie, ces hommes donnent à autrui. De grand matin, ils sont à l'hôpital. Suivis de leurs internes, de leurs élèves, ils vont de lit en lit, expliquant les symptômes, démontrant les faiblesses des mécanismes organiques, indiquant, par le spectacle de leur art délicat, comment il faut attaquer l'ennemi, le saisir et le retrancher. L'effort de l'esprit qui déduit, induit, conclut, l'effort de la parole qui enseigne aux disciples, un chef de clinique les prodigue. Ensuite, sa voiture le transporte chez les malades. Il constate les résultats des opérations. Sans craindre la malice des calomniateurs qui l'accuseront d'audace en cas d'échecs, il risque de sauver cet agonisant près de qui les médecins l'appelèrent trop tard, quand les remèdes et les régimes eurent affaibli le malade, quand le foyer d'infection se fut trop largement développé. Que l'intérêt du chirurgien lui prêche de ne pas compromettre sa réputation en intervenant dans une cause perdue d'avance, un docteur Segond n'écoute pas les prières de sa prudence. N'eût-il qu'une chance sur mille de réussir et de rendre le moribond à la santé, il tente de fixer le miracle. Qu'importe si les détracteurs clabaudent, si l'insuccès probable est imputé à la maladresse ou à la témérité de l'opérateur. Le devoir oblige à risquer cela, malgré les ignorants et les envieux. Et sans dégoût pour les sanies, pour les déjections, pour les puanteurs effroyables, le bienfaiteur entame l'adversaire blotti dans les tumeurs internes, campé dans

les apostumes. Au retour, d'autres souffrants attendent la consultation, chez lui. Il a déjeuné d'un sandwich, d'une tasse de bouillon, de quelques légers mets pris à la hâte, et de nouveau il palpe la douleur humaine, il sonde les plaies, il dispense l'espoir aux parents alarmés qui conduisent chez lui l'épouse chétive ou l'enfant perdu.

Si le téléphone ne l'a pas appelé au chevet d'une personne victime de quelque accident, le chirurgien dîne parfois avant de courir jusqu'à la maison de santé, sise en banlieue, et dont il assiste les pensionnaires. Il visite les opérés du matin, de la veille; vérifie l'état des pansements, épie la fièvre. Enfin, il rentre, pour travailler à la rédaction de ses brochures, pour noter les observations de la journée, pour lire les revues techniques, pour composer la thèse d'une thérapeutique nouvelle. A l'aube, il s'endort, à moins que...

Telle est la vie d'un docteur Segond, par exemple. Toutes les peines de l'étude la plus scrupuleuse lui demeurent jusqu'à la fin de sa carrière, comme tous les embarras des courses imprévues, lassantes, fastidieuses qui le mènent auprès du riche, auprès du pauvre. Car si celui-là rémunère en rechantant la science qui le préserve de la mort, celui-ci reçoit gratuitement les soins des docteurs, des agrégés, des professeurs illustres. L'admirable charité des chirurgiens est proverbiale. En versant les honoraires de l'opérateur, la famille opulente paye aussi pour les gens dénués de fortune, qu'il a

sauvés sans rien vouloir accepter de leur reconnaissance.

Ce dévouement continuel trempe les caractères. On sait comment Bouilly, le célèbre gynécologue, s'obstinait à sa tâche, malgré le cancer qui lui rongea la gorge. Il étudiait son mal, qu'il savait mortel, et communiquait à ses élèves, à ses collègues, des observations sur les progrès de son angoisse. Quelques semaines avant sa mort, à la fin de décembre 1902, il annonça qu'il prenait plus tôt ses congés de nouvel an, régla les affaires de son service, dit adieu sans phrases à ses infirmières, et retourna chez lui, pour attendre le terme fatal prévu par la science, sans qu'elle se pût tromper d'une heure. Lorsque, à la Société de chirurgie, l'éloquence excellemment littéraire du docteur Segond décrivit cette dernière étape d'une existence vaillante, les confrères rassemblés dans la petite salle blanche ne s'empêchèrent pas de pleurer. Vieillards chenus, hommes pensifs et graves, étudiants attentifs, tous eurent cette touchante faiblesse de laisser les larmes mouiller leurs yeux sévères ou narquois, leurs yeux accoutumés à saluer la présence de la mort. Applaudissant cet orateur dont ils aiment le génie ardent et parfait, les chirurgiens applaudissaient à leur esprit de sacrifice. Car Bouilly vécut dans cet esprit. Et c'était là, décerné par la voix la plus autorisée, un des seuls honneurs qui les contentent. Tant de labeurs, tant de fatigues, tant d'asservissements

aux devoirs rigoureux, ils les estimeront récompensés suffisamment, si, dans cette petite salle blanche de la rive gauche, un maître vient à déclarer que leur fin mérite l'hommage du souvenir scientifique et la sincérité d'un chagrin unanime.

Entre ces hommes, pareils aux cellules d'un même cerveau créateur, s'élabore la pensée qui, jointe à celles des Sociétés anglaises, allemandes, latines et slaves, indique aux opérateurs militaires les méthodes capables de sauver les soldats frappés sur les champs de guerre, comme à bord des vaisseaux. De cette petite salle blanche partent les idées salutaires qui permettent de secourir les victimes de haines nationales et de leur faire croire qu'une noble espérance de fraternité subsiste, malgré tout, dans les intelligences supérieures, afin de les défendre pendant les combats que livrent au mal envahisseur les forces résistantes de la nature. Ainsi la morale d'une élite offre aux peuples en guerre un témoignage indéniable de l'altruisme qu'il leur faut servir.

## CHAPITRE X

### LES TRÉSORS DU SHAN-SI.

A mesure que la science explore les territoires du Céleste Empire, leur richesse géologique apparaît, fabuleuse. La province du Shan-Si constitue, d'après les indications de la revue « La Chine nouvelle », le bassin minier le plus remarquable de la planète. Le Baron de Richthofen certifie que cette région pourrait fournir à la consommation totale du monde pendant un siècle et plus. Côte à côte, le charbon et le fer gisent. A Tse-Chou, le minerai déjà reconnu suffira quelques longues années au travail d'une immense usine. Là, comme salaire quotidien l'ouvrier indigène reçoit vingt-cinq centimes ! Et cet homme admirable se nourrit au moyen d'une telle obole. Sur les photographies de la publication, il marque son attitude fataliste, résignée, qu'abritent de lourds costumes informes, outil docile et impersonnel de la force qui, demain, va surgir là, puis agir au point de changer les conditions économiques des

patries. C'est aussi vingt-cinq centimes que coûtent, de ce côté, 1.200 kgs d'anhracite.

Limitrophe du Petchili, dont la capitale est Pékin, le Shan-Si se trouve relativement peu éloigné de la mer. Pour relier les gisements à la rivière Weï qui porte les chalands jusqu'à Tien-Tsin, un chemin de fer coûterait à peine cinq à six millions. Mais d'abord le dividende et l'amortissement seraient couverts par l'adduction de la houille aux docks de ce port qui, en 1897, absorbait un million de tonnes vendues aux steamers en escale et à divers acheteurs. La Société financière possédant les charbonnages et la ligne de transport peut réaliser un bénéfice net de dix francs par tonne, ou de dix millions par an. Car la tonne rendue au terminus sur voie ferrée, après extraction par le procédé européen, coûtant 15 fr. 20 environ, peut être livrée au prix de 25 fr. 20. Or le combustible d'importation, seul en marché actuellement, vaut, celui de Cardiff 50 fr. 40, et celui d'Australie 37 fr. 80. La qualité de la houille de Tse-Chou est égale à la qualité de Cardiff, selon les rapports des experts. Dix millions annuels chiffrent donc l'intérêt d'un capital de trente millions au plus. On comprend quels avantages énormes la finance tirera de la mise en exploitation du Shan-Si. La Compagnie constructrice de ce premier chemin de fer tiendra le monopole de la pénétration dans le noir Eldorado. Elle saura faire payer à sa guise le transport du matériel eu-

ropéen ou américain arrivant pour garnir les usines métallurgiques, les verreries, les fabriques de machines aratoires, de dynamos, de générateurs que l'on va créer dans une région où la tonne de fonte sera comptée selon le prix dérisoire de seize francs. En outre le débouché, c'est le pays même que l'esprit assimilateur de la vieille et intelligente race chinoise entreprend déjà de transformer industriellement.

Je cite cet exemple, avec chiffres à l'appui, pour indiquer les causes d'un phénomène économique très probable. L'Europe va sans doute assister à la désertion d'une partie de ses capitaux, attirés en Chine par d'incomparables dividendes.

Que les grandes Sociétés comme celles du Creusot, de Fives-Lille, des Chantiers de la Seyne, forment un syndicat destiné à essaimer en filiales chez les Célestes; et, dans cinquante ans, s'ils le permettent, les entreprises d'Extrême-Orient deviendront l'affaire importante, tandis que les groupes de la métropole prendront le rôle de succursales. Bien entendu, les Anglais, les Américains et les Allemands préparent déjà l'opération. A l'heure présente, ceux-ci en construisant, sur 400 kilomètres, le chemin de fer minier de Tsinanfou à Tsingtau et à la mer, firent, au Chantoung, le placement heureux. Ils s'ouvrent le Shan-Si où il ne sera même pas besoin de creuser des puits pour atteindre la houille, mais où il suffira de gratter la montagne à pic sur la plaine.

Chargés au sein de la mine, démontre, dans la Revue de Paris, M. Tonnelat, les wagons rouleraient sans transbordement jusqu'au quai de mer.

En Europe les détenteurs d'argent se laisseront d'autant mieux séduire que le conflit social s'aggrave. Multiples, les grèves, somme toute, favorisent les espoirs au prolétariat, moins, peut-être, en augmentant ses avantages pécuniaires qu'en affermissant le principe de l'amélioration indispensable au sort du travailleur. Consacré par quinze ans de triomphes partiels et de théories généralement admises, ce principe commandera sous peu aux idées législatives et parlementaires. Les syndicats ouvriers finiront par obtenir la personnalité civile complète, avec le droit d'accepter des legs, des donations, de posséder. Avant de conquérir leurs biens de main-morte, à l'exemple des communautés religieuses sous l'ancien régime, ils achèteront peu à peu les actions des entreprises que leur effort développa. Du reste il n'importe guère d'acquérir la totalité des titres, mais seulement la part qui, selon les statuts, justifie le droit de vote dans le conseil d'administration. Progressivement transformé en salaire, le dividende cessera de rémunérer le capital-argent pour rémunérer le capital-travail.

C'est le terme inéluctable de l'évolution économique actuelle, sans que doive obligatoirement intervenir l'action révolutionnaire.

Celle-ci peut naître d'accidents. Elle n'est pas fatale.

Les capitalistes prévoient cette fin de leur condition. Hésiteront-ils plus longtemps à porter leur force dans un pays où la matière première abonde à vil prix, où la journée de travail coûte vingt-cinq centimes, et où les grèves ne sont pas encore le résultat d'organisations syndicales excellentes ? A supposer que les mêmes revendications ouvrières naissent de mêmes conditions économiques transportées en Asie, le capital peut néanmoins espérer une première période indemne de cataclysmes sociaux, pendant dix ou vingt années. C'est le temps de gonfler bien des portefeuilles. Aussi les Allemands ont, au Chantoung, construit là d'un coup leur ville de Tsingtau comme les Russes avaient construit Dalny.

Le génie des Russes sembla comprendre à merveille les données du problème. Au pays Mandchou, ils se postèrent en voisins du Shan-Si. Dès l'instant où leur énergie commerciale dépassait la frontière sibérienne, pour agir en Chine, elle se trouvait soutenue par un argument stratégique peu éloigné et autrement formidable que les escadres anglaises. Malheureusement les Japonais rivalisèrent. Les thèses de leur diplomatie visaient à maintenir dans l'empire du Fils du Ciel, par le moyen de leur influence opposée à l'influence européenne et à celle des États-Unis, les importations scientifiques, industrielles et militaires. Les

mœurs des Japonais et des Chinois, bien que fort différentes, ne laissent pas d'avoir des similitudes et qui sont étrangères aux occidentaux. S'il convient de se résoudre à l'accueil des nouveautés, le disciple de Confucius les acceptera mieux des gens de Yeddo. Cette émulation de pédagogues entre boyards et samourais se traduit en Corée, par des disputes sur l'accaparement des forêts. Ensuite elle suscita la bataille qui fut une grave déception pour les hommes du Transsibérien.

Connaissant la timidité de la finance latine, on ne pense guère à sa ruée immédiate sur ces affaires de mines et de métallurgie chinoises. Mais on peut croire à une tendance qui, rapidement, s'accroîtra. Les économies françaises imiteront celles des autres pays. Elles s'exileront vers l'Orient. D'ailleurs, comme l'annonçait, à la Chambre M. Delcassé, applaudi par le rare diplomate qu'est M. d'Estournelles, l'introduction des méthodes industrielles et du machinisme dans le Céleste Empire ne tardera point à susciter une production à bas prix de tous objets. Ils arriveront très vite en étal sur nos marchés d'Occident. Nos fabriques renonceront à la concurrence. Après celles de Liao-Yang et de Moukden, cette victoire commerciale des Jaunes nous ruinera peut-être. Si des remèdes ne sont point opposés, elle créera du chômage dans les usines de la vieille Europe. Il ne s'écoulera point beaucoup d'années avant qu'une preuve au moins

de ce danger ne soit offerte, par la brusque invasion d'une denrée chinoise. Dès l'évidence de cette preuve, le capitalisme occidental émigrera dans le pays où l'on gagne, et fuira le pays où l'on perd. Il ne faut point s'imaginer que la vie mentale, la littérature ou la civilisation soient en décadence là-bas. La littérature chinoise constitue la Chine elle-même qui puise dans l'antiquité de sa tradition écrite une logique admise unanimement pour déterminer l'avenir. Et cette autorité des textes, de leurs interprétations par les élites compétentes nantit d'une puissance incomparable les décrets impériaux. C'est donc un pays d'ordre, essentiellement. Les troubles dépendent d'accidents. La stabilité de la Chine a une base psychique. Sa culture qui conseille aussi, la probité remarquable des citoyens, qui les convie à s'unir contre le péril étranger.

Déjà, les travaux de la mission envoyée là-bas par la Chambre lyonnaise de commerce nous avaient instruits de cette puissance latente, mais formidable, qu'en toutes leurs livraisons confirment les rédacteurs de « La Chine nouvelle », revue précisément documentée de M. Francis Laur. La diplomatie européenne se hâte de prévenir le danger en introduisant ses navires, ses banquiers, ses ingénieurs dans les provinces. La Russie descend vers Pékin, la France monte vers le Yunnan, l'Angleterre pénètre la vallée du grand fleuve, le Yang-Tsé. L'Allemagne s'établit à

l'est, au Chantoung, menace tout, pose des rails.

Car c'est l'entente du Mikado avec le Fils du Ciel. Les étudiants de Chine ont installé à Tokio une cité où ils apprennent les sciences européennes capables de rendre à nouveau formidables les peuples que Gengis Khan et Tamerlan commandèrent, que la dynastie des Ming rassembla, que la dynastie Mandchoue unifia après vingt siècles de guerres intérieures. Le Japon achève d'instruire les troupes qu'il a vaincues, de les armer avec les réserves de ses arsenaux, de les initier aux arts de ses officiers. Le réveil de l'Empire jaune pourra bien, quelque jour, advenir. Et quelle richesse alors aiderait ces quatre cents millions d'hommes ! Gisements de houille, d'étain, de plomb, d'argent, de fer et de cuivre, fleuves aurifères, agricultures actuellement prospères facilitent déjà la vie sobre du peuple qui va bientôt savoir l'emploi des machines importées d'Occident au bord de ses puits de mine, au milieu de ses plaines alors chimiquement fertiles. Déjà les mécaniciens chinois du chemin de fer égalent presque leurs collègues européens. Les écoles professionnelles sont bondées de disciples. La rage de s'instruire, qui a toujours possédé ce peuple de mandarins, l'initie très vite à nos forces. Le génie commercial des Chinois est tel, qu'à Sumatra et à Java ils absorbent, au détriment des possesseurs hollandais, toutes les transactions, qu'ils refoulent dans les forêts et le pays inculte l'autochtone inapte à soutenir la concurrence. L'Américain

doit expulser les Jaunes de la Californie, le Canadien de Vancouver. Intelligents, actifs, miraculeusement ascétiques, plus âpres au gain que les sémites, ils économisent, ils spéculent, ils accaparent, puis retournent dans la vallée natale, triompher avec la fortune acquise loin. Peu de leur argent reste dans la contrée qu'ils exploitent. Ils drainent l'or et l'emportent. Leur besogne appauvrit toujours les races qui les accueillirent.

Dès que les mandarins seront devenus actionnaires des entreprises chrétiennes, le capital de la Chine centuplera très vite. Depuis 1905 leurs banquiers rachètent les lignes établies par les Européens, et ils obligent leurs ministres à ne donner licence d'en fixer de nouvelles que si le capital est à demi chinois. Dans la province du Chantoung, examinée par le docteur allemand Buchrucker, le bassin houiller contient plusieurs millions de tonnes de charbon propre au chauffage des particuliers, à la marine et à l'exportation. Jusqu'à présent, on l'extrait avec une pioche et une pelle de bois. Une pauvre corbeille qu'un treuil à bras exhume, attire la houille à la surface. Si l'eau envahit la galerie, on substitue à la corbeille une peau de vache nouée par quatre coins à la corde du treuil : cela sert à l'épuisement. Ensuite le charbon s'en va sur des brouettes. Ce mode de transport le rend si coûteux qu'on ne l'achète plus, passé la région minière. Un porion chinois donne quatorze heures de travail pour cinquante

centimes. Celui qui manœuvre le treuil reçoit trente ou quarante centimes. Avec un tel rabais de la main-d'œuvre, l'aide des machines et le transport à vapeur, l'industrie encaissera immédiatement des capitaux fabuleux. Enrichi par l'impôt, le Tsong-li-Yamen ne manquera point de constituer des flottes et des armées que dirigera l'expérience japonaise. Et le fameux péril jaune nous menacera peut-être avant moins de vingt années.

Comment résisterons-nous à ces races cohésives qu'une seule écriture idéographique, depuis des siècles, accoutume à une même pensée fortifiée encore par la dévotion à la famille et le culte des vérités ancestrales? N'est-il pas temps de réunir, grâce à des moyens pareils de fraternité, les nations occidentales, pour opposer à cette force une seule force?

Ou bien faut-il admettre les conclusions que M. Gaston Donnet publie dans le Journal des Débats : « L'Empire jaune est trop vieux. Depuis le titan Pouan-Kou, fils du Chaos, qui sculpta l'écorce du globe et, son œuvre achevée, se fondit dans la nature, ne laissant sur terre que la vermine qui couvrait son corps, c'est-à-dire les premiers êtres..., depuis Fou-Hi, le premier roi, et Yu le Grand, le fondateur de la dynastie qui régna avant la naissance d'Abraham...; depuis Houang-Ti, qui refoula les Huns et bâtit la Grande Muraille, les Jaunes ont vécu trop de milliers et de milliers

d'années. Ils sont las. Les peuples s'usent, de même que les hommes qui les composent; ils vieillissent et meurent.

« Plus vous étudiez le Chinois, plus il vous apparaît énigmatique — j'y insiste — avec rien cependant de supérieur, mais doué de terribles, d'indomptables, de géniales qualités médiocres. Point de système nerveux, une patience absolue, une insensibilité absolue. Là où il se couche, il s'endort : sur une marche d'escalier, sur un tas de pierre; et il reste là sans bouger comme un tronc d'arbre. Coupez-lui un membre : c'est à peine s'il criera. Il est admirablement organisé pour être heureux dans la vie. Il est persévérant, robuste, travailleur, acharné, économe, industriel — et il ne tient pas à la vie ! A la moindre contrariété, il s'ouvre le ventre et meurt, stoïque énigme. Il ne tient pas à la vie — et pourtant si, on pourrait croire qu'il y tient, car dans les guerres, on le voit se sauver devant le moindre péril... Énigme, encore énigme ! Énigme, partout — jusque dans sa religion. Est-il monothéiste, polythéiste, athée ? Il est de tout cela un peu. Et, résultat, n'est rien.

« L'introduction d'un nouvel élément de croyance, le bouddhisme, n'a point changé ses premières conceptions. Au contraire, c'est lui qui l'a changé le bouddhisme; il l'a modelé à son image, et si bien, qu'il ne reste plus de l'admirable Siddharta qu'une silhouette déformée, quasi effacée. Donc,

pas de métaphysique, aucune recherche des principes premiers. Le Chinois est positiviste. Cinquante siècles avant Voltaire et Auguste Comte, il s'est reconnu impuissant à résoudre les hautes propositions de la nature, de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Et depuis cinquante siècles, le Chinois n'a plus bougé. Morale, conscience, caractères, tout est intact. Les vieux sages nationaux ont parlé, il les écoute encore. Le famille, toujours la famille, l'apothéose de la famille! Le Chinois est soumis à son père, à son grand-père, à tous ses ancêtres, à tous ses morts !... Le Chinois est gouverné, tyrannisé par ses morts !... Tels ses morts ont vécu, tel il veut vivre lui-même, car tout changement serait insulte à leur mémoire.

« Et plus il va, et plus jalousement il s'enfonce dans son rêve d'immobilité...

« Et plus il va, et plus le mépris de tout notre appareil scientifique et social s'affirme sur sa face dure. Nous sommes à ses yeux de « pauvres philosophes, inaptés à penser », « des barbares sans lettres », habiles seulement dans les arts mécaniques, bons ouvriers, « adroits prestidigitateurs » et rien que cela. Mais ne changera-t-il pas d'avis un jour... plus tard?... Il en est qui s'en persuadent. Déjà ils le voient transformant son armée, couvrant son sol de chemins de fer; ils le voient devenu, par sa formidable masse, la grande horde conquérante qui engloutira l'Occident. »

Ce mépris ne pourra-t-il, quelque matin, se

manifester généralement, au lieu de partiellement, par la force qu'auront rendue invincible les machines de nos ingénieurs et les spéculations de nos banquiers? Et n'assisterons-nous pas aux actes suivants de la tragédie sur laquelle s'est, à Moukden, levé le rideau? Dans un merveilleux livre, M. Camille Mauclair a prévu, sous la forme d'un roman épique, cette rencontre des Blancs et des Jaunes, leur lutte atroce au nord de l'Inde pour la possession intégrale du Vieux Monde. Ce volume, *L'Orient Vierge*, est entre les choses les plus suggestives que l'on puisse connaître.

## CHAPITRE XI

### L'ÉVOLUTION DES CHINOIS.

Parmi les articles de la dernière constitution octroyée au Transwaal, l'un obligera les administrateurs de mines à supprimer le concours des travailleurs Chinois. En effet, les libéraux anglais estiment à l'égal de l'esclavage tout emploi du coolie selon les règlements de police coloniale qui le parquent sur le terrain d'usine, et l'empêchent de quitter sa charge, sauf pour gagner directement un port d'Asie. Plusieurs émeutes encore récentes justifiaient quelque peu cette manière de juger. Rudement le gendarme afrikander réprima les moindres vellétés d'émancipation. D'autre part, les Uitlanders et les Boërs craignent trop la concurrence du Céleste comme artisan, camelot, boutiquier, marchand et changeur, pour que l'accession libre du territoire lui soit consentie. Il en est à Johannesburg et à Capetown comme à San-Francisco et à Vancouver. Les éminentes qualités de la race jaune, sobre, active, intelligente, probe, ardemment laborieuse, la

condamnent à l'hostilité féroce des chrétiens qui se jugent incapables de rivaliser à l'usine et au magasin. Le prolétariat yankee socialiste et libertaire s'oppose à l'immigration de cette foule productrice. Internationaliste, il reconstitue la patrie, et la mieux close. En faveur des Jaunes, le puéril M. Roosevelt prêche inutilement. Sur le monde entier, le protectionnisme des bras autochtones succède au protectionnisme des produits indigènes. Quiconque entreprend une campagne électorale sait comme les associations de travailleurs réclament impérieusement l'exclusion des étrangers aptes au même labeur. M. Méline compte pour émules les chefs des Syndicats ouvriers.

Un autre motif économique conseille aussi cette réprobation à l'égard du Jaune. Le coolie rémunéré hors de Chine envoie dans son pays natal la majeure partie du salaire. Et cet argent, trois cent cinquante millions, représente peut-être le quart de la monnaie en circulation à travers l'Empire du Milieu. En effet, les sectateurs de Confucius usent du crédit plus amplement qu'en aucun lieu du monde. On paye les fournisseurs avec des billets. Ces billets, le jour d'échéance, sont restitués contre d'autres effets eux-mêmes offerts en échange de marchandises, de travail ou de location. Une extrême probité, une exactitude absolue justifient ce mode particulier de transaction. Le besoin d'espèces métalliques n'existe donc pas dans le

peuple : il y a neuf francs de monnaie par tête d'habitant, alors qu'il en faut au moins vingt-cinq dans les pays de richesse moyenne. Mais, le crédit ne pouvant s'exercer que dans une région où les créanciers comme les débiteurs n'ignorent rien de leurs pouvoirs ni de leur solvabilité, cette condition de la vie quotidienne nécessite une décentralisation qui assure l'omnipotence au chef de la province, au vice-roi. Lui seul peut découvrir les moyens spéciaux de percevoir l'impôt d'après les trocs de ses administrés. A bon droit, les ministres de Pékin renoncent à établir une règle universelle qui toucherait les quatre cents millions d'endosseurs, parmi les complexités de leurs gains, de leurs ventes, de leurs achats. Aussi les vice-rois ne tentèrent pas la multiplication de l'argent. Elle les eût privés de leur indépendance devant l'autorité centrale. Faute de numéraire, le gouvernement ne peut acquérir lui-même les machines, les locomotives, les armes, l'outillage nécessaire à sa transformation économique et militaire. De là l'obligation d'emprunter sur gages, en livrant aux banques chrétiennes maintes concessions de voies ferrées, de mines, outre les monopoles de toutes sortes. C'est pourquoi les financiers d'Amérique et d'Europe ont tout intérêt à faire interdire le travail jaune hors de Chine, tantôt sur des prétextes humanitaires et anti-esclavagistes, tantôt pour des motifs de vertu puritaine réprouvant la sodomie et le priapisme des Chinois importés dans

un milieu à morale protestante. On obtient ainsi la diminution de la monnaie qu'ils expédient à leurs familles. On retarde le moment où la dynastie mandchoue, nantie d'argent, pourrait elle-même établir ses chemins de fer, approfondir ses puits de mines, compléter sa flotte, son artillerie. Voilà comment le texte de la Constitution octroyée au Transwaal par les libéraux anglais favorise les banques civilisatrices de l'Est chinois. Il pose le principe que déjà les Californiens énoncèrent sous couleur d'interdire l'école de leurs filles et de leurs garçons à des adultes japonais aussi libidineux, paraît-il, qu'assoiffés de savoir. L'Asiatique immigré munit d'or son pays d'origine que les financiers blancs désirent voir dénué d'espèces métalliques.

Car de San-Francisco, le péril jaune est sans cesse observé. Il grossit évidemment. Toutes les puissances redoublent d'attention. Naguère, notre ministre de l'instruction publique envoya jusqu'au Yang-Tsé le capitaine d'Olonne, déjà célèbre pour ses belles explorations en Afrique occidentale et pour l'intelligence de ses livres. Au retour de cette mission, l'officier ne rassura guère en publiant son rapport : « O vous, stupides barbares à face blanche, ne comptez pas que les maux de la race jaune durent encore quelques années. Bientôt, bientôt, des chefs conduiront les millions de jeunes hommes ; et ces bataillons iront tout droit broyer l'Europe et l'Amérique. » Tel est

le refrain d'une chanson qui sert à rythmer maintenant les exercices des Sociétés sportives dans toutes les villes du Céleste Empire. La victoire japonaise a ressuscité l'ardeur guerrière des quatre cents millions de citoyens jadis engendrés par les nomades batailleurs qui fournirent à l'histoire les triomphes des Huns, des Mongols, des Turcs, malaisément arrêtés dans les Champs Catalauniques, aux bords du Dniéper, sous les murs de Vienne. Magyars de Hongrie, Tartares de Russie, Osmanlis des Balkans sont les sentinelles qu'ils laissèrent en nos patries occidentales après les avoir menacées, parfois saccagées, du cinquième au quinzième siècle. La race qui, de Pékin, règne sur cette énorme population, la race mandchoue a vaincu, soumis et organisé cette multitude illustre tant par ses philosophes que par ses conquérants. Si la valeur guerrière des peuples subjugués, depuis trois siècles, s'est affaiblie, c'est que les dominateurs, trop peu nombreux, s'efforcèrent d'avilir politiquement les goûts belliqueux des vaincus, de prodiguer le prestige aux lettrés, aux bonzes, voire aux missionnaires, afin de leur substituer la force unique du trône. Mais depuis la guerre de 1900 et l'occupation de Pékin par les troupes occidentales et japonaises coalisées, les Mandchous comprirent le danger de cette faiblesse voulue.

Ensuite la victoire des Japonais sur les Russes encouragea l'esprit de résistance. Il réveille lentement le goût de la guerre au cœur des sociétés

secrètes, associations de culture physique et syndicats commerciaux. Les grandes manœuvres de l'armée chinoise en 1905 étonnèrent désagréablement les officiers européens qui les suivirent. Celles de 1906 démontrèrent aux spectateurs compétents qu'il serait impossible aujourd'hui de délivrer les Légations assiégées dans Pékin par d'autres Boxeurs si le corps de secours employait les effectifs et les moyens de 1900. Cent mille Jaunes bien entraînés, armés et commandés, ayant, avec le mépris de la mort, une incomparable endurance, se déploieraient sur le flanc de la colonne expéditionnaire. Elle essuierait très probablement la défaite. Toutes les voies ferrées dont l'empereur admit la construction, sont des chemins stratégiques pour la mobilisation de troupes qui repousseront un envahisseur débarqué non loin de Tien-Tsin. Deux cents millions de citoyens se trouvent en communication rapide avec Pékin et la côte. Ils peuvent fournir une armée élue parmi les 430.000 soldats qui seront, dès 1908, prêts à combattre d'après l'exemple japonais. Notez que le service des trains s'opère, maintenant, par la main chinoise; que les réservistes font leurs vingt-huit jours tous les ans; que la famille du soldat, exemptée d'impôts, favorise la réforme militaire; que dans chaque village un sergent réside, afin de tenir en haleine les hommes valides, de les équiper et de les mettre en route. Un projet d'état-major suppose que dix millions de soldats instruits

pourront, en 1920, s'aligner face à l'ouest. Préparons-leur, il en est temps, de nouveaux Champs Catalauniques. Car le capitaine d'Olonne, à qui j'emprunte ces renseignements, ajoute que deux mille officiers chinois perfectionnent leur talent dans les bataillons japonais. Six mille trois cents élèves reçoivent un enseignement raffiné de l'art militaire dans trente-cinq écoles de Chine, où les programmes valent les meilleurs de l'Europe. Là soixante places de cadets attirent mille candidats, bien qu'il faille subir une épreuve de mathématique comprenant l'algèbre. Or, ce sont les fils de lettrés, les fils de mandarins qui concourent. La métamorphose de l'élite pacifique en élite épique s'accomplit très promptement.

S'il en est ainsi, les jours du prestige chrétien sont comptés à Shanghai, à Canton, à Hanoi, aux Philippines.

Ce serait une grande illusion de croire finies les guerres en Chine. Les brutalités obligatoires de jadis ont laissé dans le cœur des Boxeurs une haine irrépressible que cette victoire japonaise comble d'espérances. Dès que les sociétés patriotiques, augmentées de tous ceux que lésa la violence des vainqueurs, reprendront la besogne momentanément interrompue, les massacres de chrétiens recommenceront. On assiégera les couvents et les consulats. La revanche sera prise par les vaincus de Tien-Tsin, de Pékin, de Pao-Ting-Fou. De nouveau il faudra envoyer des régiments et des

escadres. Depuis la guerre de Mandchourie, les Allemands sagaces ont édifié des défenses, au Chantoung, pour des millions de marks, tant du côté terre, c'est-à-dire chinois, que du côté mer, c'est-à-dire japonais.

Les amis de la Chine aiment nous entretenir de son élite. Ayant échangé de l'opium avec quelques mandarins qui se promènent à bicyclette, utilisent le téléphone, et font courir à Hong-Kong, ils en déduisent que les Célestes sont des parents intellectuels, et assez bien disposés à notre endroit. Au vrai cette opinion ressemble à celle qu'aurait un voyageur naïf sur le cosmopolitisme occidental, après une conversation tenue avec des anarchistes germains et latins engoués de l'embrassade générale et prochaine. Le Chinois scientifique représente une infime minorité qu'un mouvement général du chauvinisme indigène engloutirait et anéantirait tout de suite. On peut escompter les chances de pacification, si les chrétiens consentent à ne plus s'implanter sur la terre de Confucius. Les puissances ne s'y résoudront jamais, ni leurs missionnaires, ni leurs commerçants, ni leurs industriels, ni leurs économistes, ni même leurs prolétariats qui peuvent espérer un surcroît d'embauchage et de salaire dès l'élargissement des transactions entre nos fabriques et les ports de l'Extrême-Orient.

Le péril jaune s'avère.

Contre lui du moins, se constituera, fatalement,

l'union des peuples slaves, germaniques, scandinaves et latins d'Europe, tant souhaitée par les internationalistes, durant deux siècles, et qui se formera, sans doute, non pour goûter aux joies d'une paix définitive, mais pour résister à la plus terrible invasion de l'histoire.

## CHAPITRE XII

### L'ASIE EUROPÉENNE.

Le baron d'Estournelles estime que la Chine civilisée nous inondera très rapidement de ses produits, que cette concurrence nuira, dans quelques années, formidablement à notre commerce intérieur. C'est un péril encore lointain. Car la nation qui la première souffrirait de l'importation chinoise serait l'Amérique et non point la France. Le chemin des navigateurs est direct entre Shanghai et San-Francisco. C'est dans cette ville, c'est en Californie que les Jaunes depuis longtemps immigrent, et non à Marseille. D'ailleurs cette constatation est confirmée à merveille par les présentes aventures des Japonais en Californie. La question n'est pas née d'hier, dans le bureau de l'oncle Jonathan. Voilà longtemps qu'il invente des lois pour protéger ses travailleurs contre l'émulation des Célestes et des Japonais débarqués en foule dans la patrie de Franklin. Pour l'instant, nos constructeurs de locomotives, de wa-

gons, de machines; nos ingénieurs de voies ferrées, de canaux, de lignes télégraphiques et téléphoniques, nos médecins, nos fabricants d'outils, nos armateurs, nos pharmaciens, nos contre-mâîtres, nos chauffeurs et nos wattmen, enfin nos agronomes et cultivateurs intelligents, iront gagner là-bas. On sait avec quelle frénésie les Chinois, passé l'étonnement initial, se sont rués sur les chemins de fer. Celui de Pékin à Tien-Tsin est toujours encombré de voyageurs et de colis. De même pour les trains allemands du Chantoung. Une fois propriétaire de mines en exploitation, d'usines et de voies ferrées, la Chine opulente sera forcément acheteuse. Si elle nous livre à bas prix les étoffes, la poterie, le bois d'ébéniste, ses marchands, devenus très riches, formeront des sociétés industrielles et élégantes qui nous demanderont un outillage plus compliqué et plus nombreux pour leurs nouvelles entreprises, des denrées de luxe, les vins, les œuvres d'art. Très certainement, les objets d'Asie envahiront un jour nos marchés occidentaux, étant donné le prix infime de la main-d'œuvre là-bas. Il faut nous y résigner et transformer graduellement notre système de production. Dans l'avenir, les marchandises de petit prix nous arriveront de Haïphong ou de Shanghai, mais nous exporterons en multitude les machines et les matières chimiques. Ainsi nous récupérerons, par le moyen de la science, si nous éperonnons ses progrès, l'argent

versé aux exotiques pour des vêtements, de la vaisselle, du riz et du papier.

Or, si l'Europe occupe la Chine dès maintenant, les chrétiens assumeront l'initiative des modifications économiques, au lieu de l'abandonner à l'esprit du mandarin. On pourra mesurer et graduer les doses d'échange, au gré de nos besoins actuels, et en tenant compte des appréhensions justement mais prématurément ressenties. Aussi l'Allemagne montre, par l'activité de son installation au Chantoung, comment l'expérience lui plairait. Le port de la ville improvisée à Tsingtau est aménagé comme ceux d'Europe. Ni Shanghai ni Yokohama ne peuvent l'égaliser. Les trains arrivent au bout des quais pour recevoir les ballots déchargés par les grues des navires. Il y a deux cents abonnés au téléphone dans la ville. Une plage aménagée pour le bain, avec hôtel confortable, attire, en été, les élégants de Shanghai. Un dock flottant peut recevoir des vaisseaux de 16.000 tonnes. Les ateliers de radoub sont parfaits. Une école professionnelle forme des ouvriers chinois.

Nous n'imitons un peu cette ardeur qu'en notre Indo-Chine, au moment d'entreprendre à travers le Yunnan une œuvre qui va changer le destin de la colonie et de la Chine occidentale.

Seule l'intelligence très active de M. Doumer a compris nettement l'état des pays qu'on avait confiés à sa vigilance. La conquête de la presque-île ne

fut réellement terminée qu'en 1895. La population souffre encore de tous les maux de la guerre. Sacrifié à l'urgence d'impôts exorbitants et inévitables, à la cupidité sévère des premiers colons, aux exigences d'un système administratif qu'on a brusquement établi sur les ruines de l'ancienne autorité mandarine, l'Annamite n'a pu jusqu'à présent reconstituer sa fortune. Médiocre agriculteur, il néglige les travaux d'irrigation qui pourront décupler le rendement des rizières. Aussi parfois connaît-il les angoisses de la famine et des épidémies consécutives. Les mauvais génies habitent la Montagne. Il n'ose point y aller vivre à une altitude qui favorise la santé. De lui-même, il est donc trop faible pour accroître son revenu dans la proportion où s'accroît l'impôt nécessaire à un pays qu'il faut pourvoir de routes, de canaux, de milices policières, de ponts, de services sanitaires, de cités salubres, d'eaux potables, de chemins vicinaux, de sentiers même, car presque partout, sauf en lisière, la forêt reste impénétrable. Sauver l'Annamite de l'impôt, afin qu'il puisse amender sa terre, perfectionner son outillage agricole et devenir l'heureux producteur de riz qu'il doit être avant un demi-siècle, tel apparut l'unique programme utile. M. Doumer entreprit d'y satisfaire.

En Indo-Chine, point d'industrie, ou presque. Là n'était pas la ressource. Mais, au nord-ouest du Tonkin, s'étend la province chinoise du Yunnan,

pays montagneux et salubre, pays à cuivre, à houille et à fer. Jusqu'à cette heure, les Chinois exploitent leurs mines d'une façon naïvement rudimentaire, faute de machines, et très négligemment, faute de voies ferrées pour transporter à la côte le charbon et les métaux. Donc, il importait de construire un chemin à locomotives qui, traversant le bassin des gisements, et suivant la vallée du Fleuve Rouge, amènerait jusqu'aux ports les produits de l'extraction et ceux de la fonte. De là, très facilement, les steamers colporteraient à Canton et à Hong-Kong, voire à Takou et Tien-Tsin, le combustible pour bateaux, usines et gares, les tonnes de fer et de cuivre pour les arsenaux et les forges des provinces chinoises méridionales en pleine activité d'industries naissantes. Ainsi pensa M. Doumer.

Transformé en pays de transit, le Tonkin, possesseur, en outre, de la plus grande richesse agricole dans le delta du Fleuve Rouge, fournirait d'abord à l'impôt de frontière les grosses sommes. On les pourra substituer à celles payées actuellement par le malheureux cultivateur annamite. Car le Yunnan est limitrophe des régions comprises dans la vallée du Yang-Tsé-Kiang. Les wagons n'apporteraient pas seulement sur le golfe du Tonkin un charbon de steamers, une houille analogue pour la qualité à celle de Cardiff que l'on fait venir d'Angleterre jusqu'aux ports chinois, afin de remplir les soutes des paquebots et des croi-

seurs en escale, mais encore les soies, les poteries, le thé, les meubles et les matières précieuses fabriquées, récoltées ou extraites sur les territoires du Szé-Tchouen, la province la plus riche et la plus peuplée de l'empire, sur ceux du Kouang-Si nord-ouest. C'est un quart de la Chine, tout son occident, qui serait ainsi tributaire de nos douanes à la frontière sino-tonkinoise de Lao-Kaï, et à notre port d'Haïphong. Tchoung-King-Fou, la capitale négociante du Szé-Tchouen qu'explorèrent M. Philippe Berthelot et le capitaine d'Olonne, est sise à 2.200 kilomètres du port de Shanghai par la voie du Yang-Tsé-Kiang, et à 1.200 kilomètres seulement d'Haïphong. Évidemment si l'on construisait une ligne de Tchoung-King-Fou à Nankin et à Shanghai, le succès de la nôtre diminuerait. Mais vu la moindre distance et vu l'état des finances britanniques, des finances allemandes, nous arriverons, et de beaucoup, les premiers à la source des richesses.

Car M. Doumer acheva le miracle dès maintenant accompli de réunir les capitaux nécessaires. Il est revenu du Tonkin pour faire à la France ce présent non pareil d'un mouvement commercial qu'on peut égaler au tiers du mouvement total des transactions entre les Fils du Ciel et les Chrétiens.

Ce total se chiffre par 1.700 millions, dans les conditions présentes, sans voies ferrées, sans pénétration facile. C'est donc au moins une valeur

de 500 millions qui va circuler sur la ligne du Fleuve Rouge entre Yunnan-Sen et Haïphong. Valeur dont le cinquième à peu près restera dans les caisses particulières et douanières de l'Indo-Chine.

A partir de ce moment, l'Annamite pourra être délivré de l'impôt qui accable son initiative. En peu d'années, sa terre, cultivée selon les méthodes de la chimie, constituera le premier marché de riz du monde asiatique. Il n'y a point là d'exagération. Après leur victoire sur les Russes, les chauvins du Japon écrivirent dans leurs revues qu'il fallait ce riz à leurs 40 millions de citoyens. Bien nous prit de signer avec eux, par l'entremise anglaise, le traité de 1907, qui nous assure la paix provisoire. Cela ne les empêche pas d'ailleurs de mouiller une escadre en vue de Hong-Kong afin de dominer sur les côtés méridionales de la Chine, et de protéger leur commerce en Annam.

Dès aujourd'hui, le colon use au Tonkin de facilités fort étonnantes. J'emprunte à un auteur pessimiste et adversaire de notre administration, au capitaine Fernand Bernard, ce résumé d'opérations agricoles. Un concessionnaire notable détenait un domaine sur lequel vivent 300 familles, réparties dans 14 villages. Chaque famille compte en moyenne 6 personnes, cultive 3 hectares de rizières, récolte 3.000 kilogrammes de riz et en abandonne 1.000 au propriétaire. Les avances faites par lui s'élevaient à 60 francs environ en faveur de chaque famille, soit, au total, à 16.000

francs. Le revenu annuel du colon était de 300 tonnes de riz, soit environ 21.000 francs. Le métayage, dans ce cas, constituait pour l'Européen un placement à 125 %. Voilà qui peut engager à l'exode nos petits rentiers.

On imagine aisément à combien montera le taux du placement lorsque la prospérité générale et la possibilité de communications rapides auront quintuplé ou décuplé le rendement.

Tout dépend de la voie ferrée en construction de Haïphong à Yunnan-Sen.

## CHAPITRE XIII

### L'ACTION CIVILISATRICE.

Entre les nouveautés qu'un régime de protectorat européen concède aux peuples d'Afrique et d'Asie, il en est de bienfaisantes et capables de racheter les cruelles audaces de la conquête. Au Tonkin, M. Doumer fonda l'école de Hanoï, dans laquelle les plus intelligents des Annamites reçoivent l'enseignement de la médecine. On sait quelles épidémies ravagent les agglomérations d'hommes au pays d'Orient. La science occidentale va donc arracher à la mort, par l'entremise de leurs frères aînés, écoutés, connus, nombre de pauvres créatures inaptés à la défense contre les fléaux mystérieux du climat. Ainsi la France va restituer au centuple les vies qu'elle emprunta pour soustraire au joug d'un Tu-Duc sanguinaire quelques foules industrielles, pacifiques et victimes.

Les adversaires des entreprises coloniales réfuteront avec peine cet argument positif, lorsque

la métropole aura constamment choisi des personnalités supérieures pour présider aux destins des nations lointaines. Eux-mêmes, les Annamites sont aujourd'hui convaincus. Dès maintenant, il faut créer des épreuves éliminatoires afin de restreindre l'affluence des étudiants qui prétendent se faire inscrire aux cours. Le succès de cette tentative inspirera quelque jour au parlement l'idée heureuse de recruter les fonctionnaires coloniaux parmi les jeunes docteurs en peine de clientèle. Le prolétariat d'Esculape est, en France, fort malmené par la fortune. Si les Facultés de médecine comprenaient chacune des chaires de chinois, d'annamite, d'arabe, de malgache ; si les programmes des examens comportaient l'obligation de connaître le vocabulaire pratique d'une de ces langues et, en outre, certains principes d'administration coloniale, l'État rendrait un immense service à la plus intéressante des jeunesses studieuses, celle qui s'arroe le devoir primordial de combattre la mort, celle qui place son honneur dans l'acte d'en triompher. Il n'est pas d'idéal plus noble.

A parcourir les tables de la mortalité, on voit combien, depuis les périodes dernières de l'organisation française, le chiffre des décès fléchit à Tamatave, par exemple, une des villes réputées les plus malsaines. Donc l'Europe fit là-bas un don réel à ses alliés, le plus précieux, celui qui promet une surabondance d'efforts créateurs par quoi

l'aise humaine s'accroîtra. Lorsque le résident pourra d'abord guérir les ulcères, chasser la fièvre, proscrire la douleur, soulager l'agonie, rendre la vigueur aux débiles, prolonger les existences des vieillards et prémunir les enfants contre leurs maladies dangereuses, cet apôtre de la civilisation marquera tout de suite, de manière évidente, les avantages de notre science et les raisons de notre suprématie. Les races exotiques le reconnaîtront.

Qu'avant sept ou huit années d'ici, la réforme une fois obtenue dans les Facultés métropolitaines, nous sachions envoyer aux villes chinoises du Yunnan et du Kouang-Si des missionnaires laïcs apportant la santé, installant cliniques et dispensaires, sauvant, chaque jour, des vies en danger, les disciples des Boxeurs ne perdront-ils pas bientôt le sincère de leur foi, tandis que tel médecin de quartier, malhabile à gagner, au milieu des confrères parisiens, sa pitance, trouvera dans l'empire Mandchou tous les moyens de félicité personnelle pour avoir accompli de bonnes actions?

De l'œuvre achevée par le génie latin en Indochine, la partie la moins importante ne sera pas, dans l'avenir, l'École de médecine indigène inaugurée sur les rives du Fleuve Rouge. A l'Institut Pasteur de Naahtrang on étudie les causes de la peste humaine, des épizooties; on essaie l'adaptation au climat de cultures industrielles; on compose le sérum que réclament les Indes an-

glaises, la Chine et le Japon pour leurs malades. Dans ces laboratoires préside le Docteur Yersin qu'illustrèrent ses travaux sur les contagions morbides et qui, lors de l'épidémie parvenue jusqu'aux faubourgs d'Oporto, rendit des services très notoires. L'institut bactériologique de Saïgon fournit le vaccin de Jenner à toute l'Indo-Chine, aux colonies françaises de l'océan Indien et du Pacifique, aux pays étrangers de l'Extrême-Orient. Des postes médicaux français prospèrent au Yunnan, dans le Kouang-Si, le Kouang-Toung, au Siam, à Canton, Hoikow et Montzé. Les malades chinois arrivent en foule chercher le soulagement et la guérison offerte sous le pavillon de la République, en l'honneur de sa triple devise « Liberté, Égalité, Fraternité ». Ainsi, l'Europe restituera, même elle légitimera ses actes de guerre commis afin de protéger les explorateurs curieux de savoir, les marchands soucieux d'acquérir les dons naturels pour les utiliser en vue de produire davantage au bénéfice de leur intérêt qui, toujours élargi, devient celui de milliers de travailleurs rémunérés en plus grand nombre à la suite de besognes indéfiniment multipliées. La cupidité de quelques-uns nécessite le meilleur sort des foules. Au Laos, on découvre une liane dont la gomme fournit un caoutchouc excellent. Afin de le recueillir, des milliers de misérables actuellement dévorés par la fièvre et la famine, vont recevoir un salaire qui sera pour eux la richesse inespérée. On ne mourra plus faute

d'une poignée de riz, car les besoins de ce nouveau commerce obligeront les ingénieurs à tracer les voies des chariots et des wagons, à draguer les fleuves] et les affluents désormais navigables par lesquels les navires colporteront les grains comestibles. D'autre part, en France, les administrateurs d'usines à caoutchouc gageront des ouvriers qui, peut-être, subissent à cette heure le chômage. On enrôlera des apprentis inoccupés maintenant, et qui rapporteront dans leur famille un peu plus d'argent, un peu plus d'aise, donc un peu plus de loisir pour penser, préparer l'affranchissement du prolétariat, l'égalité entre le capital-travail et le capital-argent associés.

Tout se tient. Parce que des aventuriers avides s'engagèrent sur les rives du Mékong, parce que, après leur assassinat par l'indigène, une troupe débarquée les vengea, demain une famille pauvre de nos provinces trouvera le temps de comprendre la question sociale et d'apporter son aide aux justes revendications du peuple. Ils se trompent lourdement, les comités socialistes qui contraignent leurs mandataires à refuser les subsides aux entreprises coloniales. On repousse ainsi l'une des chances les meilleures de voir augmenter, avec les salaires, le nombre des ouvriers industriels, par conséquent le nombre des travailleurs militants. Toute nouvelle manufacture arrache à la campagne les ennemis de l'évolution socialiste et les transforme en zélateurs de l'idée commu-

niste. Des pays exotiques proviennent presque toutes les matières premières destinées à l'alimentation des machines que l'on invente, que l'on ajuste en tous lieux des patries civilisatrices.

La Revue d'Asie nous démontra que les commandes faites pour le Tonkin à la métallurgie lorraine de Nancy, de Frouard, de Champigneulle, etc... seraient expédiées au bas prix par Dunkerque. Transportée, soit au moyen des canaux, soit au moyen des voies ferrées, la tonne de fonte, de rails, de charpentes métalliques, coûtera 18 francs de bon, rendue au quai de Dunkerque, et 18 francs rendue au quai de Marseille. Le navire affrété à Dunkerque, lesté par des rails, traverses et pièces brutes, chargé dans l'entrepont de pièces de machines diverses, pourra, dans ses premières escales, compléter son chargement avec des ballots de tissus, des tonneaux de vins, des caisses de produits alimentaires, au Havre, à Bordeaux, à Marseille. La ligne Dunkerque-Hanoï aura l'avantage d'avoir ses frets de retour assurés jusqu'à Dunkerque même où l'on négocie le riz, les peaux, les bois etc... Dans notre port flamand, tout à coup plus actif, quantité de travailleurs obtiendront un gagne-pain nouveau, parce que 1.600 kilomètres de voies ferrées sont en construction au Tonkin, et parce qu'au Yunnan des fabriques se fondent.

Grâce aux communications rapides établies par l'initiative française on put aisément, quand la disette sévissait en deux provinces chinoises limi-

trophes du Tonkin, adresser aux mandarins le riz de l'Indo-Chine. Plusieurs témoignages de leur gratitude consacrent l'évidence de ce bienfait scientifique. Aussi la multitude des Tonkinois, des Annamites fut-elle enthousiaste et acclamante, lorsque M. Doumer et le roi traversèrent les premiers, dans le train officiel, le pont métallique de 1.700 mètres jeté sur le Fleuve Rouge entre Hanoï et la rive gauche, vers la route de communication avec la Chine. Ce peuple comprenait qu'une ère de meilleur sort commençait pour lui. Ses ancêtres n'en avaient pas connu d'analogue. Il remerciait par ses acclamations les martyrs et les apôtres qui, dans le delta du Tonkin, avaient vaincu les obstacles de la nature, en l'honneur du travail. Il saluait le génie bienfaiteur de leurs races, en admirant ces vingt piles ou culées dont trente mètres sont immergés au-dessous du niveau des plus basses eaux, et dont quatorze mètres s'érigent au-dessus du fleuve; en sorte que leur hauteur totale atteint 43<sup>m</sup>,50.

A lire le rapport de M. Doumer sur l'œuvre de civilisation entreprise en Indo-Chine, on s'exalte comme à la lecture d'une épopée. Et cependant ce ne sont que sèches nomenclatures, colonnes de chiffres, nettes explications d'administrateur et d'ingénieur. Le lyrisme se dégage sans aucun artifice de versification. Il émane des faits inscrits dans ces grandes pages sévères. On embrasse toute la grandeur du civilisé pendant sa lutte contre les cli-

mats, les eaux, les pierres, les pestes, les miasmes, l'ignorance et la bestialité. Mithra, le jeune dieu de la lumière, combat, de ligne en ligne, la brutalité du taureau symbolique. Il l'empoigne au front, l'agenouille, le terrasse et le vainc. Il chasse l'erreur, la paresse et la mort qui étaient ses vigueurs et qui s'écoulaient par la blessure du gosier.

Telle est l'œuvre de l'Europe sur le monde. Il lui appartient de conquérir, à travers la planète, tous les territoires de la mort, et d'y substituer la vie triomphante. Comme nous le fimes au Dahomey.

Malgré notre inertie, quinze mille Français vivent en Indo-Chine maintenant, non compris les effectifs militaires. Ils régissent seize millions d'indigènes. Saïgon est vanté par les coloniaux de toutes nationalités comme le modèle de la cité chrétienne en Asie. M. Claude Farrer, par son beau roman *Les Civilisés*, évoqua magistralement la vie de luxe, d'intelligence et de raffinements que cette cité contient en son décor de nature tropicale.

Cette prospérité naissante et prometteuse qualifie notre Indo-Chine suffisamment pour l'égaliser aux possessions anglaises de l'Afrique Occidentale, seule région vierge dont la proximité tente nos Provençaux et nos Gascons. Déjà la Tunisie, l'Algérie, le Maroc attirent nos compatriotes et nos capitaux si difficilement migrants. Les progrès de ses rivales ne permet plus à notre flotte

de garantir le réalisme de notre autorité dans les mers d'Asie. Concentrées en Méditerranée, nos escadres affirmeraient la suprématie de notre action entre Toulon et Bizerte, Marseille, Tanger, Dakar, Brazzaville et Tombouctou. Là, dans l'est africain, repose le trésor futur des Latins. Quand la culture du coton, du caoutchouc et de l'arachide aura muni les nègres du pouvoir d'achat, nos ouvriers de la métropole toucheront les salaires socialistes que leur pourra verser une industrie heureuse, grâce à la rapide exportation de ses tissus et objets manufacturés moyennant un prix de fret minime.

Nous n'avons qu'un intérêt relatif à posséder des terres dans les océans Indien et Pacifique. Le déclin de notre marine marchande nous interdit de songer à des relèvements de notre influence là-bas. Obtenir que les Anglais, Allemands, Belges, Espagnols et Portugais, contre l'ensemble de nos colonies éparses autour des Asies, des Amériques et des Australies, nous remettent les territoires baignés par le Niger et le Congo, par les eaux du Tchad, ce serait le mieux pour tous. L'Indo-Chine est, avec Madagascar et la Guyane, l'une des principales matières d'échange. Aussi, nous ne saurions trop, maintenant, accroître sa valeur.

## CHAPITRE XIV

### L'AFRIQUE INTERNATIONALE.

Avant que les espoirs de fraternité générale eussent séduit beaucoup de gens, certains utopistes préparaient déjà l'hypothèse d'une Afrique choisie comme terrain d'essai pour une entente préalable à l'union des peuples occidentaux. On préconisa chimériquement l'adoption d'une loi douanière commune à toutes les colonies installées d'Oran au Cap, de Zanzibar à Saint-Louis, du Gabon au Natal. Anglais, Français, Belges, Portugais, Boërs, Égyptiens, Abyssins, Allemands, Espagnols, Italiens et Turcs eussent envoyé leurs délégations à un congrès pour établir le préambule d'un accord légal réglant les rapports des indigènes et des Européens, supprimant les zones d'influence et les frontières intérieures, réservant leurs parts aux capitaux des diverses élites européennes, dans l'exploitation des voies ferrées, de grandes cultures, des entreprises commerciales. D'après ces rêveurs, un code général d'exploitation et de colonisation eût été

promptement discuté, voté, puis appliqué par les pouvoirs amis. Enfin, l'Afrique et sa métamorphose eussent fourni le motif d'une association définitive entre les patries d'Occident, comme l'Alsace-Lorraine et sa conquête fournirent un motif d'association aux États germaniques, comme dans vingt ans, peut-être, la crainte d'un péril jaune contraindra les races de moralité chrétienne à s'allier et à prévenir, par la marche vers l'Orient, les incursions asiatiques de l'avenir.

Cette utopie d'une Afrique Internationale, que toutes les personnes de bon sens accueilleront avec scepticisme, fut reprise de manière inattendue, par les hobereaux agrariens de la Prusse, les pan-germanistes, les industriels métallurgistes de l'Allemagne, c'est-à-dire par les groupes politiques jusqu'alors défenseurs farouches des nationalismes, des droits particuliers, du séparatisme indéfini. Leurs appariteurs, Guillaume II et M. de Bulow, employèrent dans Algésiras le langage de notre parti avancé. Ils exigent que le Maroc soit gouverné par un protectorat européen, et non par le protectorat d'un seul peuple, au rebours de toutes leurs traditions.

Certes, il siérait d'applaudir cette brusque conversion de l'Ordre teutonique et de ses affiliés, si la presse de Berlin, de Francfort, de Hambourg et de Cologne proposait que ce même protectorat fût investi de puissance au Damaraland, au Cameroun, le long des lacs Victoria, Tanganika et Nyanza,

sur la côte de Zanzibar, partout où flotte l'étendard de leur empire. L'erreur consiste à revendiquer cette méthode pour l'unique pays d'Abd el-Aziz, où quelques tonneaux de salaisons et quelques ballots de cotonnade épars dans les ports de l'Océan représentent seuls les prétentions de Berlin.

Si le Maroc doit devenir un territoire soumis à une coalition occidentale, l'Afrique entière peut le devenir aussi. Ce qui est vrai de la partie nord-ouest ne peut que l'être du total.

Quelles que soient les espérances bien évidentes servies par cette offre, elle ne s'apparente pas moins aux tentatives antérieures pour réaliser une sorte de syndicat civilisateur en pays exotiques : telle la manœuvre des flottes alliées dans l'affaire de Crète, telle l'association des corps expéditionnaires qui furent délivrer les diplomates brusquement assiégés dans Pékin et les chrétiens molestés par les Boxeurs. L'idée se perpétue dans les milieux mêmes qui lui semblent théoriquement hostiles. L'heure favorise un nouvel essai.

Aux représentants de la République française, pacifiste et philosophe, il siérait de consentir le protectorat européen réclamé par Guillaume II sous cette condition que les effets s'étendissent du Maroc à l'Afrique entière, que les zones d'influence fussent partout confondues, les limites effacées, les capitaux et les troupes nécessaires rassemblés en commun, les lois unifiées. Car la France ne saurait toute seule jouer à l'internationalisme,

dans un petit coin de continent, lorsque les autres nations professent, sur l'intégrale étendue de ce même continent, leurs politiques séparatistes, rivales et grinchues.

Notez qu'une proposition analogue fut définie naguère par les Anglais convoitant notre voie ferrée de Djibouti au Harrar, et qui se continuera vers la capitale du Négus. On a prononcé le mot d'œuvre internationale. Londres et Rome alloueraient des capitaux. La République s'efforce de conserver à ces travaux la qualité exclusive de français, parce qu'il n'est pas question d'attribuer à un syndicat européen le « railway » Cap-au-Caire, lequel aussi pénétrera l'Abyssinie. L'internationalisme, excellent aux pays éthiopiens, ne saurait l'être moins dans les vallées du Zambèse et du Nil. D'ailleurs on y viendra. Les diplomates finiront par comprendre que l'on gagnerait infiniment à s'aider, entre nations industrielles, sur le continent noir, plutôt que de s'y gêner par des moyens naïfs.

Durant leur révolte, les Herreros se procuraient, assure-t-on, des armes sur la frontière des possessions anglaises, s'y réfugiaient, s'y reformaient pour l'attaque. Les Anglais eussent dû soutenir les Allemands et non les desservir. Cette trahison entre Chrétiens ne fut-elle pas déplorable? Il demeurera longtemps impossible d'entreprendre l'union des races, si les plus civilisées, les mieux munies de philosophies altruistes, ne commencent

point, coûte que coûte, par fraterniser avec franchise.

Et c'est là l'odieux péché d'Albion. Rivale de la Russie, elle excite contre elle les Japonais. Concurrente des Allemands, elle laisse ses colons ravitailler, armer les Herreros. Émule des Français, elle anime contre eux, en Indo-Chine, les Siamois. Pour le bénéfice de l'instant, elle rompt chaque jour le pacte occidental, le pacte que l'on peut dire chrétien au point de vue éthique sinon au point de vue religieux. Imitatrice de ces procédés, l'Allemagne, contre les Espagnols, les Anglais et nous, excite le Sultan de Fez qui allait se fier à notre collaboration d'ingénieurs, d'agronomes et de commerçants méditerranéens.

Les féodaux prussiens, les grands industriels métallurgistes, les pangermanistes belliqueux, tous ceux que le centre catholique protège, de ses votes, contre le socialisme de Bebel et de Volmar, se précipitent au secours des féodaux et des fanatiques marocains. Ils manœuvrent si bien que nos socialistes anticléricaux les approuvent, les acclament, leur font litière de tous principes.

Adversaires habituels des idées médiévales, des religions et de la propriété, nos députés qu'inspire la Confédération générale du Travail se rangent sous la bannière du conquérant germain, du centre catholique, des grands patrons exploiters, afin de soustraire les cheikhs féodaux du Maroc, et les fanatiques des mosquées à l'influence tolérante

de la République française, même quand ces fanatiques et ces féodaux assassinent de malheureux ouvriers gagnant leur pain à la sueur de leur front dans Casablanca.

Ainsi les maximes de la Révolution se trouvent reniées. Et pourquoi? Par crainte de voir nos ministres prolonger la guerre au Maroc, ce Maroc ravagé tour à tour par les cavaliers du Makhzen, les troupes du Prétendant et de Bou-Amana, les bandes que commandent tous les Eraïssoulis, ce Maroc où les rustres des banlieues font irruption dans les villes, les saccagent au moindre caprice, en attendant que, par représailles, les citadins se précipitent sur les villages et les incendient. Tel est l'état de paix que les pangermanistes nous supplient de ne pas troubler en installant quelques fonctionnaires et quelques gendarmes au milieu de ces doux musulmans. Et nos socialistes supplient les ministres français d'obéir, de ne point s'opposer à cet état de guerre constant, de respecter le chef et ses imams stupides parmi les bagarres, de ne pas toucher à la propriété des cheikhs. Cela parce que les socialistes se déclarent pacifistes, libertaires, communistes, parce qu'ils souhaitent le triomphe de la révolution russe sur l'autocratie incapable, comme partout, de remédier à la guerre et de gouverner judicieusement. A mieux réfléchir, nous concilierons mal les syllogismes d'évolution sociale avec ceux qui peuvent être invoqués afin de préconiser la thèse des pan-

germanistes. Ceux-ci ne veulent pas sincèrement l'Afrique internationale. Ils ne réclament cette solution désirable qu'au Maroc, sans nier que cette précaution, purement oratoire, dissimule un appétit très positif. Ils objectent que le sultan n'est pas, en fait, sous notre dépendance, tandis que les rois, au Cameroun et au Damaraland, se sont soumis à leurs armes. Alors pourquoi le Foreign-Office nous a-t-il interdit de rester à Fachoda, bien qu'aucune botte de soldat anglais n'en eût foulé la terre avant celle de l'expédition Marchand ? Parce que l'Angleterre venait d'accomplir des sacrifices considérables pour vaincre les Derviches sur les rives du Nil. Sa diplomatie alléguait que de tels sacrifices lui vouaient les régions visées par les plans de l'action militaire. Comment pourrait-on aujourd'hui ne pas accorder équitablement les mêmes conséquences à la bataille de l'Isly, aux récentes canonnades du Figuig et de Casablanca, enfin à l'occupation septuagénaire de l'Algérie limitrophe ? Ce qu'on admit comme vérité en faveur des prétentions britanniques ne peut devenir contestable à l'encontre des vues françaises.

Trop clairement il apparaît que Guillaume II ne revendique pas en l'honneur du principe d'internationalité. Il le présente comme un moyen de sa politique prussienne, non comme une fin de la politique européenne. C'est pourquoi nul des états intéressés en Afrique n'accueille volontiers le vœu

qu'il formula d'une conférence. Ils n'entendirent pas se prêter à cette tricherie.

Il semble qu'une partie de la presse allemande reconnaisse aujourd'hui l'injustice et l'échec du procédé. Elle déclare caduc l'acte d'Algésiras parce que le Sultan de Fez ne se trouve plus en état de remplir les engagements signés de lui avec les autres souverains. Tristement les journalistes de Berlin, de Francfort, de Hambourg et de Cologne constatent ces vérités. A moins que l'on veuille nous déclarer la guerre pour cette question, il faudra nécessairement omettre d'en écrire. Or Guillaume II s'est proclamé pacifiste à Londres.

Lorsque les peuples d'Occident commencent à lutter pour le partage définitif de la planète, il apparaît que la France doit plus particulièrement tenir au maintien de son influence provisoire dans l'Afrique du Nord. Sa politique de paix ne lui conseille pas d'accroître sa marine. Donc elle renonce virtuellement à multiplier ses possessions éparses dans l'Amérique centrale, dans l'océan Pacifique, dans l'océan Indien, dans les mers de Chine. Avant quelques années il lui sera même difficile de protéger, contre les flottes rivales, ses territoires d'Océanie, des Antilles, de la Guyane, de Madagascar, de la Péninsule annamite. Le vœu de nos sages recommandera cette politique d'échanges grâce à laquelle nous troquerions bientôt ces diverses colonies contre les pays enclavés entre notre Sénégal, notre Soudan,

notre Congo, et qui demeurent aux mains anglaises, allemandes, portugaises ou belges. Comme nous l'écrivions plus haut, l'idéal serait d'obtenir ainsi un empire homogène de l'Ouest Africain, domaine ayant ses débouchés en Algérie, en Tunisie, au Maroc, voisins de Marseille et de Cette. Le peu de goût que marquent nos fils pour aller s'établir sous les latitudes lointaines, justifie ce désir de les pouvoir transporter en quarante heures de la Cannebière à la Casbah, puis aux gares dont les express les emmèneront quelque jour vers Tombouctou, Brazzaville et Loango. Dès lors abandonner le Maroc ou la Tripolitaine à tout autre qu'à nos frères latins d'Espagne et d'Italie, ce serait une faute absurde que condamnerait l'histoire. De cette Afrique occidentale doit venir l'opulence qui multipliera les félicités de notre race, avant la fin du xx<sup>e</sup> siècle.

Les fièvres de nos débats intérieurs nous affolent. Afin de nuire à un ministre plus ou moins adroit, nous oublions nos principes, tout ce pourquoi, depuis des temps, les cœurs de nos ancêtres ont battu sur les champs de Jemmapes et de Valmy, sur les barricades de 1830, sur celles de 1848 et de 1871. Socialistes, nous devenons tout à coup les zéloteurs des patrons métallurgistes allemands. Démocrates, nous prêchons la foi des hobereaux pangermanistes et des cheikhs marocains, de féodaux. Ennemis de l'autocratie, nous exaltons Guillaume et le sultan, à l'encontre de la Répu-

blique. Anticléricaux, nous défendons le fanatisme des imams. Pacifistes, nous supplions qu'on laisse la guerre civile désoler un admirable pays, le Rogui massacrer et saccager, des brigands incendier et supplicier. Et nous appelons cela de la politique socialiste révolutionnaire.

Pourquoi ?

Parce que, malicieusement, l'empereur Guillaume invoque l'espoir de substituer à la volonté d'une nation, celle des nations dans certains conflits ? Parce que la thèse de l'internationale se trouve soudain celle de ses diplomates astucieux et de ses financiers avides ? On comprend que cette nouveauté soit chère à beaucoup. Ils la tiennent pour un signe de la maturité atteinte, même dans les âmes réactionnaires, par les espoirs de justice universelle.

Ne nous laissons pas leurrer pourtant. Ce n'est pas dans le portefeuille de M. de Bulow que les peuples découvriront les adhésions loyales à la reconnaissance d'une Afrique internationale, propriété collective de tous les Européens, domaine entièrement régi par les mêmes lois, policé par l'union des troupes hétérogènes, dépourvu de limites intérieures, exploité par l'association de tous les capitaux d'Occident, au prorata des ressources budgétaires. Que la légation française propose la réunion d'un Congrès afin de discuter cette thèse, la seule que nous puissions admettre ; et l'on verra se dérober aussitôt l'empereur Guillaume II

avec son cortège de pangermanistes, de hobereaux militaires et de patrons métallurgistes. La farce sera jouée.

Dans son excellent et copieux ouvrage sur la Conférence d'Algésiras, M. Tardieu très savamment a démasqué toute cette politique de bluff, en découvrant au monde les secrets misérables de la chancellerie allemande. Le procès est jugé.

## CHAPITRE XV

### LES FORCES MAUVAISES.

Pendant que nos troupes sont bloquées par les Marocains dans Casablanca, les Parisiens sont cernés dans la capitale par les escarpes. On tue à plaisir dans les quartiers au delà des boulevards. D'alertes voltigeurs, recrutés entre seize et vingt ans, harcèlent, le revolver au poing, tout contribuable regagnant sa tente par des avenues solitaires, et l'immolent promptement à la gloire de leur drapeau mystérieux. Les opérations tactiques de l'ennemi lui assurent de considérables avantages dans la banlieue. Il occupe des villas désertes, y réquisitionne, emballe et charrie par ses lignes de retraite que nos détectives sont incapables de couper. La misérable épicière qui, les trente sous gagnés dans le commerce quotidien, va clore les volets de sa boutique, une main sur la douleur du rhumatisme, est incontinent victime de patrouilles tout à coup surgies devant elle, sous le prétexte de lui acheter deux sous de saucisson. Le couteau planté dans son sternum, ces héros

l'enfoncent à quatre mains. Elle n'a point le temps de connaître sa terreur avant de périr. Nos sergents, aussi peu hâtifs que les carabiniers d'opérette, sont d'ailleurs reçus par des feux de salve, s'ils tentent de risquer un regard prudent vers les manœuvres de ces troupes légères, merveilleusement entraînées, bien encadrées, pourvues de munitions abondantes, courageuses comme il sied, puisque les rares prisonniers que les gardes amènent en cour d'assises reçoivent, le front haut, la nouvelle de leur problématique exécution.

La volupté offerte par leurs maîtresses aux noctambules est un appât très efficace. Durant que le galantin marivaude, les chevaliers du Trottoir l'assaillent impromptu. Nous vivons dans les coutumes renaissantes du seizième siècle, alors que des lanternes borgnes, suspendues à de maigres ficelles, de loin en loin, au détour des rues tortueuses, devant les boutiques d'apothicaires, étaient d'abord éteintes à coups de pavé par le malandrin guettant sa proie. Si le moderne lampadaire pouvait concevoir les mille drames que contemple chaque nuit son œil d'or triste, il arriverait sans doute à suggérer le récit de scènes tragiques et saugrenues. Les *Mémoires d'un lampadaire* manquent. Quel auteur d'ironie farouche, quel Maurice Beaubourg, quel Henri Boutet nous les écrira ?

Ni les hygiènes de la prison, ni sa vie monastique, ni l'exemple fréquent des exécutions capi-

tales, ni les éducations sévères des pénitenciers n'amendent les âmes. En vain, les philanthropes se réunissent, dissertent et publient. Le nombre augmente des cadavres relevés dans les ruelles, pêchés en Seine, découverts dans les fossés des fortifications, ou pourrissant au milieu de galetas anonymes. Autant qu'elle le peut, la police attribue ces morts au suicide. La vigilance des inspecteurs adroits s'empresse de placer un réchaud éteint à côté du corps, de lui lier une corde au col, de déposer un revolver à demi déchargé près de la main inerte, avec telle missive rédigée d'avance pour imputer la fatale détermination au manque d'opulence, à des amours contrariées, aux soucis d'un mal incurable. Ainsi la besogne de la Préfecture se simplifie. Tout macchabée que l'on tire de l'eau, entaillé de blessures, les a reçues d'une hélice de bateau, inévitablement. Ce sont des alibis avant la lettre, qui défendent contre la curiosité de l'ingérence policière l'infanterie de la pègre et qui écartent des agents le péril et les tribulations d'une chasse à l'assassin. Pour dix crimes admis, un des auteurs n'est même pas arrêté. La bicyclette dota les escarpes d'une cavalerie rapide. Ils en usent avantageusement, et, la victime à terre, filent, les pédales roulantes, battant tout record.

Tant que l'on ne se déterminera point à enrôler pour des périodes, dans les bataillons d'Afrique, les gaillards que l'on pince, cet état de guerre ne cessera point. La prison n'est, on l'a dit maintes

fois, que le conservatoire du crime. Tel y entre pour avoir dérobé une boîte de sardines à la devanture d'un épicier, un jour de famine, qui en sort prêt à l'assassinat. Signalé par ses confrères libres avant lui, il trouve, à la porte de la maison centrale, des filles et leurs amis qui le recueillent. Le pécule acquis par le travail pénitentiaire et qui s'élève parfois jusqu'à des sommes presque importantes, sert à une orgie commune et immédiate, délices rêvées pendant les mois de claustration.

Après quoi, le libéré tente de trouver de l'ouvrage. Cela lui est impossible, ou à peu près. Les employeurs que lui désignent les Sociétés philanthropiques profitent de sa situation fâcheuse pour le payer d'un salaire dérisoire. Il ne parvient pas à subsister, il retourne parmi ses compagnons de la veille. Une sorte de franc-maçonnerie du crime lui assure la protection de tous les groupes. Il s'acquitte à une fille qui le nourrit. Pour détourner l'attention de la police, il travaille de temps en temps, fumiste, chaudronnier, manœuvre, vendeur ambulante. Le soir, viennent les heures héroïques de l'amour et du combat.

L'enrôlement dans les bataillons d'Afrique remplacerait utilement la prison. Il va falloir des hommes pour contenir, dans le Sud-Oranais, au Figuig, les fanatiques du Maroc et leurs caïds féodaux. Échelonnée dans le Sahara, d'oasis en oasis, la cruauté de nos scélérats s'exercerait utilement sur les amateurs de fantasia. Tout déserteur étant

condamné à périr, dès la première étape, sous les coups du musulman implacable, peu de camarades envieraient son aventure. Une vie active, des escarmouches constantes, l'état de bataille quotidien conviendront à cette chevalerie du Trottoir, bien mieux que le travail sédentaire du bague. Elle accomplirait des exploits. Quelques rafles dans le Paris nocturne, une vérification au service anthropométrique, et voilà toute prête une armée de forces mauvaises, qui pourrait se répandre jusqu'au cap Juby jusqu'à l'Égypte du sirdar Kitchener. Le budget des prisons l'entretiendra. Dans un livre, le *Triomphe des Médiocres*, j'ai longuement décrit toute l'organisation de cette milice destinée, si l'on veut, à conquérir l'Afrique centrale, à la fertiliser en telle façon qu'aucune puissance européenne ne saurait y prendre ensuite la suprématie. Des camps agricoles où travailleraient ces soldats laboureurs seraient élargis par leurs bras, deviendraient d'immenses domaines collectifs. Les vétérans se résigneraient alors à jouir en commun des productions dues à un labeur sain. A cet exemple, toutes les puissances civilisées pourront quelque jour transformer l'Afrique en pénitencier militaire international. Le même phénomène social se répéterait qui créa la puissance de l'Australie. Une sorte de féodalité blanche recommencerait, à l'équateur, l'évolution qui légua l'Europe des invasions barbares au régime contemporain, en passant par le système com-

munal, monarchique, centralisateur et, enfin, parlementaire. Dans un avenir lointain, les races, comme nous l'avons supposé déjà, se partageront sans doute ainsi le travail général : l'aristocratie blanche étudiera, propagera et appliquera les sciences, commandera, par l'omnipotence de leurs moyens productifs et destructifs ; la race jaune fournira les ouvriers industriels, les serviteurs et les courtiers actifs du négoce ; la race noire sera le nombre agricole. Voilà la règle de ce futur système que les colonisateurs européens devraient, dès maintenant, appliquer en Afrique. Réservant aux nègres les fonctions de cultivateur et de berger, aux Chinois le travail industriel et la vivacité du négoce, l'administration confierait à ses médecins, à ses ingénieurs, à ses capitalistes chrétiens, la régénérescence des santés aborigènes, la multiplication des voies ferrées, télégraphiques, l'organisation de vastes cultures scientifiquement exploitées selon les méthodes intensives. L'immigration chinoise peut transformer le continent noir en peu d'années, race intermédiaire plus intelligente que l'indigène, plus près des habitudes européennes, plus capable de travail raisonné que les autochtones, plus vigoureuses aussi dans la résistance aux atteintes du climat.

Celui de nos ministères qui comprendra et réalisera ce dessein, aura donné à son pays la faculté de restreindre étrangement la misère du prolétariat.

Il faut arriver à temps et, pour cela, pénétrer partout, expédier partout à la suite de nos missions, des colonnes qui parcourent sans cesse les régions, les sillonnent de leurs marches, y sèment des postes capables de se défendre et de dominer. Ces pionniers inscriront de la sorte une topographie exacte, tout en faisant respecter la France. Alors, les ingénieurs réussiront à parfaire le tracé des chemins de fer, condition primordiale du succès.

Ces colonnes mobiles doivent être recrutées parmi les violents de nos grandes villes. Leurs appétits de combat aideront la fortune publique là-bas, tandis qu'ils ne servent ici qu'à propager la terreur, qu'à conseiller l'imitation du crime à la faiblesse des enfants, qu'à diminuer la vertu de la cité. Soldats, ils utiliseront leurs audaces et leurs rages pour conquérir, sur des forces aussi combattives que les leurs, des territoires dont la propriété collective devra, en partie, leur être offerte, afin que, travaillant leur bien, ils fondent les centres de civilisation sporadiques. Mêlées aux troupes blanches, les armées soudanaises deviendront d'une force incalculable dans la main d'un gouvernement qui saura les instruire et les encadrer. Les journaux rapportent les nombreux traits d'héroïsme dus aux tirailleurs sénégalais. Devant Casablanca les Algériens se conduisirent avec bravoure. Cinquante ans suffiraient à rendre l'Afrique aussi productive que tout l'ancien monde.

Autour d'eux bientôt, viendront se grouper de chétives populations noires, avides de leur protection contre les grands conquérants comme Rabah ou Samory qui sacrifient des milliers d'hommes à l'incendie et aux meurtres de la guerre perpétuelle, aux famines, à la peste et à l'esclavage.

Force barbare contre force barbare, nos récidivistes lutteront pour le meilleur sort du monde. Que l'État sollicite ensuite les jeunes gens de la province, pourvus d'un capital et cherchant à l'accroître; qu'il leur attribue une concession fertile au Soudan, sur les rives du Niger, dans le Fouta-Djalou; qu'il interdise à la paresse des jeunes bourgeois l'accès des administrations métropolitaines, où s'endorment toutes les énergies instruites de la Société, avant un séjour de dix ans aux colonies; qu'il facilite, qu'il honore de toutes manières, qu'il comble de faveurs diverses, de titres et de gloire les colons. Ne pourrait-on pas contenter l'orgueil de la bourgeoisie en fondant sur la terre exotique, des comtés, des baronies, des marquisats, voire des principautés dont les titres héréditaires et armoriaux resteraient l'apanage des familles consacrant leurs fortunes à la mise en valeur du domaine africain? Voilà, me paraît-il, une utile noblesse, aussi digne que l'ancienne, par ses œuvres, de mériter la reconnaissance nationale.

Nous sommes peut-être à la veille d'entreprendre une guerre pour la défense de nos acquisitions

d'outre-mers. Quel drame ridicule, si le sang d'une génération s'épanchait dans le seul espoir de sauvegarder des arpents stériles et déserts, des forêts en friche pour éternellement, des landes inhabitées. Le peuplement des colonies doit s'obtenir. La bourgeoisie à capital moyen peut seule parfaire l'œuvre commencée par ses enfants, les Paul Soleillet, les Faidherbe, les Brazza, les Monteil, les Archinard, les Gentil, les Marchand, les Dyé, les Baratier, les Klobb, les Meynier, les Foureau, les Trantinian, les Galliéni et tant d'autres. Après les héros, voici venir le temps des ingénieurs, des cultivateurs, des industriels, des médecins qui sauront très vite conquérir par leur art la confiance des populations indigènes et l'associer aux travaux de l'Europe.

## CHAPITRE XVI

### LES PUISSANCES EN FORMATION.

Tournons-nous du côté de la mer Rouge, celle qui noya le Pharaon à la poursuite d'Israël. Un peuple domine les grèves occidentales. Le bruit de ses armes naguère victorieuses répond aux mugissements des eaux. Il descend de ses alpes tropicales. Il offre aux espaces la beauté de ses figures et de ses corps athlétiques, les mines orgueilleuses de ses courages qui vainquirent, près d'Adoua, la science et la force italiennes. C'est une foule de héros noirs aux chevelures crépues noblement édifiées en casques graisseux. Fusils, lances, sabres, arcs et boucliers de cuir parent les vigueurs jeunes. Ils sont les fils de la reine de Saba, celle qui vint à Jérusalem aimer la sagesse de Salomon, puis retourna jusqu'à ses villes enrichies par les trésors d'Ophir, avec un fils dans ses flancs.

De celui-ci les négus furent engendrés; et, soucieux d'une parenté divine, ils envoyèrent, pendant des siècles, les meilleurs de leur aristocratie s'instruire dans les temples de Jérusalem. Une

époque, ils apprirent la mort et le triomphe du Christ. Ils revinrent, la bouche pleine des Évangiles, simples, fraternels et sublimes. Byzance consacra leurs évêques dans Alexandrie. Cette chrétienté d'Afrique, enclose dans le solide rempart de ses montagnes, prospéra. Biblique d'âme, chrétienne de principes, chevaleresque à la mode des Croisés, elle se promit l'empire éthiopien, depuis les lacs mystérieux du centre noir jusqu'à l'embouchure du Nil thébaïque.

Le prêtre Jean se considérait comme le roi des rois ; car son domaine immense, héritage de Saba, s'étendait vers Ophir, la région des perles et de l'or qu'aujourd'hui nous appelons Rhodésia, Transwaal, pays de Kimberley, Le Cap. Sous ses auspices, les caravanes pénétraient le Soudan ; elles menèrent à Tombouctou des architectes égyptiens, qui, sur le Niger occidental, construisirent des maisons selon l'art sacré d'Osiris. Voilà quelles traditions fabuleuses défendent les armées des Ras. Leurs soldats pensent à les faire triompher et reconnaître par le prestige de leurs armes. Les victoires remportées sur les généraux de Rome exaltèrent leur confiance. Ils ont vu, devant leur ardeur, fuir et se disperser des bataillons crachant de loin une pluie de fer qui amoncelait les cadavres des chrétiens noirs. Cela leur parut une trahison abominable. Comment un peuple, portant le signe de la croix, pouvait-il attaquer les défenseurs de l'Arche Sainte ?

Vraiment ils possèdent l'arche d'alliance, celle devant qui dansait le roi David, celle devant qui dansent encore leurs diacres, lorsque la procession se déroule entre les tentes de cuir et les huttes de branchages. Une foi antique, infrangible, promet le paradis au trépas du chevalier succombant pour son Dieu. Ils n'en doutent point. La mort des combats leur sourit avec la majesté de l'ange qui entr'ouvre à l'élu la splendeur des palais célestes.

On s'en aperçut pendant la bataille. Les artilleries italiennes fauchaient en vain les champs mobiles de ce peuple. Sur les gerbes humaines, d'autres rangs d'épis se dressaient. Un vent de fanatisme les enlevait, les rapprochait. Aux multitudes abattues, des multitudes succédaient pour courir sur les canons embrasés de l'Europe. Les Italiens se regardèrent avec épouvante. La mort n'arrêtait pas les fils de cette reine qui « dansait comme une abeille devant le roi Salomon ». De décharge en décharge, les pièces échauffées par les jets de feu devenaient moins maniables. Il fallut les entourer de vêtements afin de pouvoir y toucher encore, et les vêtements fumaient. Les mains des pointeurs se brûlèrent au contact des culasses. Le peuple noir ne se lassait pas de périr. Il grandissait. Il criait sa rage sainte. Il se reformait. Sa nouvelle force émergeait de ses forces abattues. Des profondeurs humaines remplaçaient les hécatombes horizontales. On vit enfin luire les vieux glaives, et les fusils brandir comme des

massues. Des vols de sagaies assombrirent l'air. Les coiffures aux pendants grasseyés s'agitaient autour des visages bruns et vociférants. Une rapidité miraculeuse porta l'élan des Abyssins contre les compagnies italiennes pleurant de ne pouvoir plus tenir leurs armes brûlantes.

La panique gagna le scepticisme d'Europe, qui commença de fuir devant la foi noire. Et ce fut le désastre sans nom. Les têtes coupées furent hissées au bout des lances, les poitrines en uniforme furent ouvertes par les glaives antiques. Les fils de Saba atteignirent les canons, se ruèrent, les mordirent à pleines gueules de leurs larges dents blanches. Un hurlement de victoire retentit à travers les monts.

Certains publicistes d'Angleterre insinuent que les Abyssins, prétextant de leur droit traditionnel, iront au Nil, vers Omdurman et Fachoda, vers les troupes du sirdar Kitchener, réclameront leur souveraineté de jadis sur l'Éthiopie aux frontières litigieuses. Ce sont là des imaginations de journaliste spéculant sur la furie patriotique des cockneys qui s'attablent aux tavernes du Strand.

Néanmoins, le péril, à y penser, ne serait pas improbable au milieu du siècle, non seulement pour ceux d'Angleterre, mais encore pour tous les Européens qui s'installent en Afrique. Lorsque les mercantis du commerce auront importé le matériel et la science de la guerre parmi les peuples fatalistes du continent noir, il ne man-

quera plus qu'une élite pour jeter à la mer les instrus du Nord. Les Samory et les Rabah promirent à l'histoire quelques émules qui ne différencient guère des Tamerlan, des Attila, des Bonaparte. On admira jadis, à Marseille, les Sénégalais qui secondèrent Marchand jusqu'à Fachoda. Leur valeur est redoutable, leur endurance exemplaire quand des sous-officiers de France les ont instruits et les mènent. A Madagascar, les tirailleurs haoussas, encadrés par nos compatriotes, accomplirent de sérieux prodiges. Les Anglais enrôlent les Achantis, et forment avec ces barbares valeureux une armée qui pourra nous déloger de la vallée du Niger, si nous ne suivons pas un tel exemple pour enseigner, par l'entremise de nos apaches parisiens, l'école de peloton aux gaillards anthropophages du Dahomey. L'Afrique forme un immense réservoir à soldats. Après que chaque diplomatie les aura pourvus de discipline militaire et de fusils à répétition, ces nègres, un jour, utiliseront leur savoir. Ils chasseront l'homme blanc. Déjà les Belges luttèrent péniblement contre les troupes révoltées du major Dhanis au Congo. Deux pièces d'artillerie restèrent au pouvoir des rebelles. De longs mois dura le conflit, sans victoire européenne. Si les mahdistes avaient eu dans les mains des rifles winchester au lieu de mousquets archéologiques, les quinze mille d'entre eux que les feux de salves exécutèrent, eussent anéanti les effectifs anglo-égyptiens. Or, les compétitions des puis-

tances dans les vallées des grands fleuves, auront pour résultat politique d'entretenir contre leurs rivales des fureurs indigènes. Ce sont les Anglais du Cap et de Zanzibar qui fomentèrent la révolte sakalave dans l'ouest de Madagascar, ceux du Zululand qui jetèrent les Herreros sur les Allemands. Plus on ira et plus on emploiera les milices autochtones. Le civilisé raisonne trop pour goûter encore la joie de tuer et de triompher au risque de périr. Le grand livre ou le cours de la Bourse intéressent mieux les négociants et les petits rentiers que l'usage des armes. Les ouvriers ne s'enrégimentent volontiers que dans les syndicats. Le boulangisme échoua totalement auprès des populations rurales, parce que le pouvoir d'alors avait habilement propagé cette maxime : « Le Boulangisme c'est la guerre et la Revanche ».

Aux colonies on réglera donc les conflits par l'intermédiaire des nègres. Les races cruelles de l'Afrique fourniront des armées formidables, endurantes, valeureuses et disciplinées. Qu'une de ces races domine les autres, centralise leurs vigueurs sous une autorité maîtresse et, du jour au lendemain, l'Afrique émancipée engendrera des millions de conquérants. L'Europe pourra trembler pour ses industries, ses arts, ses beautés, alors.

Les Abyssins sauraient facilement être les centralisateurs de ces forces. Ils représentent exacte-

ment l'état de notre civilisation au treizième siècle. Religieux et féodaux, épris de légendes chevaleresques, animés par le souvenir de la victoire récente sur Rome, ils composent une nation cohésive, grâce à des traditions très anciennes et révérees universellement. Leur orthodoxie judaïque les apparente à nous. Par leur canal, notre science de l'agriculture, de la guerre, de l'industrie, va pénétrer le centre africain. Toutes nos connaissances nuanceront leurs esprits robustes, en telle sorte qu'elles leur assureront l'intelligence de régner. Leur âme médiévale s'assimilera plus commodément aux intérêts des races soudanaises que n'y réussirait l'âme européenne de ce temps, trop éloignée des conceptions fétichistes, naïves, paresseuses, chères aux nègres.

L'explorateur Jean Soudan raconte qu'au temps d'un séjour en Abyssinie, comme il se rendait à une fête publique, il aperçut venir dans les sables une chevauchée de seigneurs en armures du seizième siècle, tout bardés de fer, et le casque en tête. S'étonnant, il apprit que les nobles cavaliers du négus revêtaient ainsi d'anciennes armures portugaises données à leurs ancêtres par les navigateurs qui suivirent l'exemple de Vasco de Gama. Et vraiment, ils étaient bien les corps et les âmes propres à ces armures magnifiques, les chevaliers abyssins dont Jean Soudan m'expliquait alors les mœurs, sur lesquelles j'essaie de dire ici l'essentiel. Les guerriers d'Adoua ne le cédèrent point en bra-

vouure aux légendes de nos croisades. Peut-être nos fils leur seront-ils les infidèles athées qu'ils vaincront dans les plaines turques ou hongroises, ayant franchi, toutes artilleries tonnantes, les pays d'Égypte et du Liban, les vallées d'Arménie, les défilés du Caucase et la Russie méridionale. De ses énergies vierges, fanatiques, le peuple noir accablera les races blanches, sceptiques et humanitaires qui recommenceront, sous son joug, l'effort politique entrepris par les colons romains et l'Église contre la domination franque enfin abattue en 1793 après douze siècles d'effort communal. Dure épreuve, sans doute.

En effet, depuis la guerre de Sécession que termina la défaite des Esclavagistes en 1865, les émancipateurs réussissent mal à parfaire l'assimilation du nègre. Ces libérateurs se fatiguent d'échouer en cette tâche ingrate. Les fidèles des armées du Salut ne souffrent pas que certains descendants des indigènes congolais, soucieux de leurs atavismes, violent dans les campagnes, parfois dans les villes, les femmes blanches en promenade solitaire, puis les tuent afin que toute discrétion soit assurée. Au Texas, un jour, les gens de Corsicana saisirent un de ces redoutables individualistes, l'enduisirent de pétrole, et le brûlèrent vif. A Terre-Haute, dans l'Indiana, un pareil lynchage se produisit. Les exécuteurs improvisés distribuèrent à l'assistance, femmes et enfants, quelques morceaux carbonisés du profanateur, en

guise de souvenirs. Dans le Tennessee, à Tiptonville, un Africain fut, pour de semblables forfaits, publiquement châtré, puis pendu. La foule applaudit à ces prompts supplices; et la magistrature, par des arrêts ultérieurs, consacre la justice de ces châtimens. Il arrive qu'en manière de représailles, les noirs incendient des quartiers, des magasins. Alors les blancs décrochent leurs rifles et fusillent au hasard, dans la nuit propice à ces sortes de crimes réciproques, toute ombre à lèvres proéminentes, à nez épaté, à frisures courtes. Ces événemens ne sont pas quotidiens, sans doute. La plupart des fils d'esclaves mettent leurs bras au service de l'industrie et de l'agriculture, ou remplissent des fonctions domestiques. Mais leur paresse les rend très inférieurs à l'ouvrier anglosaxon. Une fois l'argent d'une mensualité reçu, ils quittent l'usine, le chantier ou la ferme, achètent des gilets à la mode, avec des chaînes de chrysole, puis de bar en bar, ivres, et le cigare aux dents, ils dilapident ce que pendant la phase de travail ils économisèrent en se nourrissant le moins, en couchant aux étables, en ne remplaçant pas leurs haillons. Tels seraient nos vainqueurs.

C'est une vie analogue qu'adoptent les citoyens de Libéria, les Cafres enrôlés dans les équipes des mines d'or au Transwaal, et les Sénégalais de notre colonie. Transplanté, durant quatre ou cinq générations, dans les pays où les races du Nord

dominant, le nègre, sauf exceptions, ne peut accroître son intelligence. Quand les conventionnels décrétèrent généreusement l'abolition de l'esclavage à Saint-Domingue, ils pensaient que ces hommes de la nature, tant loués par les contemporains de Jean-Jacques et de Bernardin de Saint-Pierre, allaient faire triompher aux Antilles l'excellence de la vertu. Quelques années plus tard, il fallut envoyer des troupes pour combattre Toussaint-Louverture et Dessalines. Maintenant après un siècle d'essai, l'extravagante République d'Haïti perpétue ses mœurs naïves, sous le gouvernement d'Oncles Tom décorés, empanachés comme des charlatans de foire, et de qui l'ambition ensanglante le pays fréquemment. Nos fils devront-ils supporter ces maîtres ?

Au dire des voyageurs, on ne peut imaginer l'inerte existence de ces philosophes. Accroupis dans les cours de maisons en ruines, ils cousent au soleil leurs loques ; ils chantonnent tout le jour, le dos contre un mur, tandis que les rats furètent à leurs pieds. Venu le temps de la récolte, ils vont aux champs travailler quelques semaines. Ils gagnent là le très peu d'argent qu'il faut pour revenir dans la ville de bicoques délabrées, jouir de la torpeur, sous prétexte de se livrer à d'infimes commerces : fruiterie, mercerie, etc.

Néanmoins, parmi la masse, une bourgeoisie, et même une élite se sont créées. Nous connaissons la première par les caricatures américaines importées

jusqu'aux vitrines de certains libraires parisiens. Elles représentent des scènes burlesques. Deux duellistes grelottants sont placés à distance réglementaire, le pistolet à la main. Leur gros œil bovin cherche le chemin de la fuite. Leurs lèvres épaisses pâlissent jusqu'au bleu. Leurs fronts bruns se plissent de façon simiesque. En paletots trop courts et en pantalons trop larges, ils tremblent. Près de là, coiffé d'un chapeau gris, spacieux et haut de forme, un chirurgien étale les instruments de son nécessaire : scies et tenailles, couteaux de cuisine. Dans la gravure qui fait pendant : une vache au loin caracole, frappée d'une balle perdue, tandis que les champions renversés sur le dos par la peur de la détonation, gigotent et hurlent, s'estiment blessés à mort. D'autres enluminures attestent les ridicules de cette caste s'essayant, soit aux chevauchées du polo, soit aux mystères de la franc-maçonnerie, soit aux simagrées des fêtes mondaines.

L'extrême succès de cette iconographie suppose qu'elle déforme la vérité dans un sens exact, qu'elle se borne à la seule outrance de travers existants et constatés. De même chez nous, à un degré moindre, les croquis de Daumier, de Gavarni, de Cham, de Forain, de Cappiello, de Caran d'Ache, de Sem, exagèrent uniquement les laideurs véritables et familières.

Voilà donc ce qu'a valu l'émancipation des nègres. L'oncle Tom qui fut le héros malheureux et

dominant, le nègre, sauf exceptions, ne peut accroître son intelligence. Quand les conventionnels décrétèrent généreusement l'abolition de l'esclavage à Saint-Domingue, ils pensaient que ces hommes de la nature, tant loués par les contemporains de Jean-Jacques et de Bernardin de Saint-Pierre, allaient faire triompher aux Antilles l'excellence de la vertu. Quelques années plus tard, il fallut envoyer des troupes pour combattre Toussaint-Louverture et Dessalines. Maintenant après un siècle d'essai, l'extravagante République d'Haïti perpétue ses mœurs naïves, sous le gouvernement d'Oncles Tom décorés, empanachés comme des charlatans de foire, et de qui l'ambition ensanglante le pays fréquemment. Nos fils devront-ils supporter ces maîtres ?

Au dire des voyageurs, on ne peut imaginer l'inerte existence de ces philosophes. Accroupis dans les cours de maisons en ruines, ils cousent au soleil leurs loques ; ils chantonnent tout le jour, le dos contre un mur, tandis que les rats furètent à leurs pieds. Venu le temps de la récolte, ils vont aux champs travailler quelques semaines. Ils gagnent là le très peu d'argent qu'il faut pour revenir dans la ville de bicoques délabrées, jouir de la torpeur, sous prétexte de se livrer à d'infimes commerces : fruiterie, mercerie, etc.

Néanmoins, parmi la masse, une bourgeoisie, et même une élite se sont créées. Nous connaissons la première par les caricatures américaines importées

jusqu'aux vitrines de certains libraires parisiens. Elles représentent des scènes burlesques. Deux duellistes grelottants sont placés à distance réglementaire, le pistolet à la main. Leur gros œil bovin cherche le chemin de la fuite. Leurs lèvres épaisses pâlissent jusqu'au bleu. Leurs fronts bruns se plissent de façon simiesque. En paletots trop courts et en pantalons trop larges, ils tremblent. Près de là, coiffé d'un chapeau gris, spacieux et haut de forme, un chirurgien étale les instruments de son nécessaire : scies et tenailles, couteaux de cuisine. Dans la gravure qui fait pendant : une vache au loin caracole, frappée d'une balle perdue, tandis que les champions renversés sur le dos par la peur de la détonation, gigotent et hurlent, s'estiment blessés à mort. D'autres enluminures attestent les ridicules de cette caste s'essayant, soit aux chevauchées du polo, soit aux mystères de la franc-maçonnerie, soit aux simagrées des fêtes mondaines.

L'extrême succès de cette iconographie suppose qu'elle déforme la vérité dans un sens exact, qu'elle se borne à la seule outrance de travers existants et constatés. De même chez nous, à un degré moindre, les croquis de Daumier, de Gavarni, de Cham, de Forain, de Cappiello, de Caran d'Ache, de Sem, exagèrent uniquement les laideurs véritables et familières.

Voilà donc ce qu'a valu l'émancipation des nègres. L'oncle Tom qui fut le héros malheureux et

noble du roman le plus vendu et le plus lu de tous les romans, Toussaint-Louverture, Dessalines que vantèrent les jacobins de l'Empire et de la Restauration en les parant des qualités propres aux Romains de la République, et de l'innocence délicieuse attribuée par Voltaire au jeune Huron de son beau conte, l'oncle Tom, Dessalines et Toussaint-Louverture sont devenus les citoyens drôles d'Haïti, ou les laboureurs ivrognes de la Louisiane, ou les domestiques insolents de l'Amérique centrale, ou les ouvriers grévistes de la Californie, ou les grotesques de la caricature américaine. Point de Yankee quine vous amuse, au salon, avec des histoires désopilantes empruntées aux instincts imitateurs du noir.

Les anecdotes ne sont pas inventées. Elles montrent avec quelle difficulté s'améliore l'entendement de Cham, même au centre de la civilisation la plus active. La descendance des anciens esclaves copie cependant avec ardeur les goûts européens. Mais, comme ces gens manquent de l'affinement insinué, par la longue pratique des luxes, dans les nervosités héréditaires des familles, cette copie demeure grossièrement fautive. Alors que les civilisés apprécient, par exemple, dans le costume, la différence et la graduation des nuances noires, brunes, grises, la rétine de l'homme équatorial, moins éduquée par les atavismes, demeura longtemps incapable de percevoir la dissemblance entre ces tons. Il lui fallait le brutal contraste du

rouge et du vert, du jaune et du bleu, pour qu'une sensation affectât suffisamment son cerveau. Ainsi conçoivent, d'ailleurs, beaucoup de paysans européens. S'il touche la balle du polo, le nègre ne saura mesurer son effort selon la trajectoire à parcourir jusqu'au but; il frappera de toute sa vigueur et lancera le projectile dans le carreau d'une maison lointaine, où il renversera la vieille dame qui lisait la Bible, puis le déjeuner de la fillette, avant d'atteindre le chat preste pour fuir en bousculant la lessive mise à sécher, comme le marque une image américaine.

A cause de ces ridicules, de ces instincts simples et butors, surtout de sa paresse, le noir vit mal dans les États de l'Union. Il s'arrange mieux des mœurs latines plus indolentes, plus sentimentales, plus babillardes. En deux volumes révélateurs : *Le Zézère* et *La Sarabande*, MM. Marius et Ary Leblond nous donnèrent un document précieux de sa vie dans les îles françaises où la politique le passionne. Toutefois ceux de son élite, et il en est à l'esprit très remarquable, jugent la situation trop fâcheuse. Ils commencent à demander qu'on les rapatrie dans la terre des ancêtres, aux vallées du Niger et du Congo. Les anciens esclaves de Cuba, qui se révoltèrent contre les Espagnols, qui luttèrent si longtemps, qui se donnèrent aux Américains dans l'espoir d'un sort meilleur, se voyant déçus, même après la défaite des conquistadores, voudraient se joindre au même exode.

Leur raisonnement ne paraît pas saugrenu : « Nous avons acquis, disent-ils, dans les pays que Japhet régente, un savoir trop modeste certainement pour acquérir ses sympathies, mais suffisant du moins pour instruire quelque peu les populations sauvages de l'Afrique centrale. Comme notre intelligence s'apparente à la leur, elles s'éduqueront plus vite à nous écouter qu'à écouter l'Européen ; car ses idées simples présentent déjà une extrême complication aux facultés d'un pasteur du Soudan. »

Les sceptiques répondent qu'une Compagnie financière de New-York ayant offert à quelques nègres américains un pareil rôle dans une concession d'Afrique, ces agents affectèrent du mépris pour leurs frères autochtones et refusèrent de se mettre en rapports d'égalité avec les indigènes. Vêtus de leurs costumes européens, ornés de cravates aux couleurs graves, ces enfants prodiges dédaignèrent de substituer le vocabulaire de leurs aïeux à la langue anglaise. Ils bâtonnaient les citoyens de leur vieille patrie, les accablaient de besognes pénibles, et les soumettaient aux traitements odieux. Toutefois une seule expérience ne doit pas décourager de si grandes initiatives. L'Oncle Tom a une idée. Cela lui arrive, enfin. Elle n'est point sottie en principe. Il sied de lui donner de l'encouragement, si médiocre que soit la situation de la république de Libéria.

Au reste, comment ne pas souhaiter que, dans

la mystérieuse Afrique, ressuscitent la civilisation de l'Égypte, celle plus mythique d'Ophir et de Saba, empires dont elle fut, du moins, partie intégrante et riche. Non loin de Tombouctou, sur le Niger, une ville subsiste qui contient encore des maisons édifiées selon les règles de l'architecture memphitique. La reine de Saba, qui éblouit Salomon de ses beautés, de sa science et de ses trésors, devait sans doute à des aïeux abyssins ses atavismes et son pouvoir. M. Cecil Rhodes prétendait qu'Ophir fut le nom de la colonie du Cap et du Transwaal, que les perles illustres des légendes provenaient des fouilles de Kimberley. Toutes les traditions hermétiques attribuent à certain « peuple noir », dont les Juifs seraient l'extrême descendance, l'empire de la planète et l'influence générale sur les races, aux époques de la première civilisation qu'anéantirent les cataclysmes du déluge.

Rien, sauf la conquête européenne, ne contredit l'hypothèse qui restituerait, dans l'avenir, au continent noir cette splendeur de la fable. Un peuple de force, de beauté plastique et d'énergie morale, le peuple éthiopien peut très naturellement devenir, avant la fin du siècle, une sorte de nation guerrière, conquérante et maîtresse de l'Afrique, comme la nation romaine le fut de l'Europe centrale et occidentale. Abyssins, Gallas et Somalis armés de fusils à répétition et de canons automatiques, tenteraient

sans doute avec triomphe une marche de la mer Rouge à l'Atlantique. Ils fonderaient alors un empire invincible. Ensuite leur force devra s'étendre fatalement depuis le Sahara méridional jusqu'au Zambèze. Ces races éthiopiennes paraissent destinées à fournir l'aristocratie du monde noir. Elles le domineront et l'organiseront. Apparemment, les sujets des Négus convertiront les peuplades à leur singulier dogme de sémites christianisés selon les formules de l'Église grecque orthodoxe.

En écrivant la relation de son voyage entre Obock et Fachoda, M. Charles Michel nous a fait entièrement connaître ces hommes. Admirables par les proportions du corps, l'étroitesse élégante du nez, par la haute stature svelte, ils ont déjà passé de leur sang aux Niams-Niams, aux tribus du Haut-Nil et de ses affluents, chez qui l'on retrouve encore les armes et les ustensiles de l'antiquité égyptienne; enfin aux Peuhls, que leur émigration vers l'Ouest mena jusqu'au Fouta-Djalon. Pour ces maîtres probables de l'Afrique la petite bourgeoisie comique des nègres américains, revenue dans le berceau des ancêtres, constituerait peut-être une richesse nationale grâce au sens perfectible de la vanité sociale. Rentré dans la case de ses aïeux, l'Oncle Tom cultivera doucement les vertus d'un petit épicier créole. Il vantera l'épargne, l'économie et le goût de la considération aux prolétaires de son carrefour. Il inventera les manières de gagner

l'argent, puis les honneurs et les libertés parlementaires. Doucement, il préparera ses fils à se pourvoir d'une âme solennelle et doctrinaire, digne de M. Homais.

Certes, l'évolution sera lente. Elle commencera par l'essai comique d'implanter dans les bourgades du Darfour les mœurs que la caricature américaine désigne plaisamment. D'abord, on verra des nègres en redingotes grises et en gilets à ramages jouer maladroitement au tennis devant leurs huttes coniques, s'initier à la franc-maçonnerie et s'offrir le thé de cinq heures dans les salons de paillois pour provoquer les grâces de dames crépues et lippues, mais fardées de veloutine grasse, vêtues de matinées écarlates et de jupons à falbalas. Après ces premières façons, la manie d'imiter se complétera. La convoitise des oripeaux excitera le désir du gain, engendrera l'ardeur commerciale, les ruses de la finance, de la politique, l'industrie et l'altruisme.

Les nègres sont des gens en retard. Ils ne sont pas inaptes au développement. Dans les écoles où l'on mêle leurs enfants à ceux des colons, les premiers font d'abord des progrès extraordinaires. Soudain à quinze ans, le cerveau de l'Africain cesse de se développer pendant que celui des Européens continue de s'enrichir. Il paraît donc probable que ces peuples fourniront peu de professeurs, de philosophes, de savants. Au contraire, il ne semble pas impossible qu'ils amplifient les

qualités du soldat, du pasteur et de l'agriculteur. Après un siècle d'éducation, leur intelligence peut équivaloir à celle de tout villageois.

Nous nous plaisons, au Louvre, dans la salle consacrée à la peinture du dix-septième siècle, devant les tableaux des frères Lenain. Réalistes sans égaux, ils éternisèrent, par le pinceau, deux ou trois familles de bourgeois, tel bonhomme Chrysale jouant de la guitare pour une Philaminte en robe jaune, tel cortège de prêtres en chasubles et en dalmatiques, des Agnès et des Célimène à figures de rustaudes, outre des paysans ternes et résignés qui boivent, outre un forgeron soufflant le feu devant les siens faméliques et sinistres. A bien considérer ces types, on se rend compte de la transformation opérée pendant trois siècles dans la bourgeoisie française. Les contemporains de ces peintres nous épouvantent par leur aspect ridicule. Il y a là les Orgon et les Géronte de tous les Tartufes et de tous les Scapins. Les plus humbles faces de notre prolétariat rural, celles abîmées par les besoins abrutissantes, par l'ivrognerie quotidienne, égaleraient à peine, en bassesse rigoleuse, les mines obtuses de ces bourgeois musiciens, et l'ahurissement de leurs figures sensuelles. Évidemment ces gens-là ne ressemblaient en aucune façon à notre commerçant moderne, liseur de gazettes, doué d'élégance anglaise et averti de la littérature dramatique, pour le moins. Au dix-septième siècle, la petite bourgeoisie française en

était au niveau intellectuel du paysan sibérien, à son apparence physique. Même le défilé de prêtres évoque l'idée de popes moscovites, aux trognes rubicondes et bourgeonnées.

A tout prendre, le nègre peut espérer franchir assez vite l'étape sociale qui sépare les héros des caricatures yankees et les bourgeois des Lenain. Quelque cinquante ans suffiraient à la transformation. Les fils de Rabah et de Samory prendraient aisément l'air des Turenne, des Villeroy, des Condé. Mais ils profiteraient de l'artillerie Maxim.

L'oncle Tom connaîtra son ère de gloire. Il pourra toujours devenir un bourgeois de Molière.

En attendant, je préconise de mêler à ces personnes impulsives d'autres impulsifs comme nos condamnés de droit commun, mais des impulsifs habitués aux façons européennes de raisonner. Unissant les Dahoméens et nos récidivistes sur les rangs de la même compagnie, on éduquera les uns par les autres. Ils s'accorderont dans le même appétit de conquête, de violences et d'exploits fanfarons qui font la bravoure des soldats. Au bivouac, au fort, l'Apache de Belleville enseignera comment on bat l'omelette et comment on cultive les pommes de terre. Tout forçat rêve d'une idylle. Que ne la lui donne-t-on dans les postes du Sahara, du Soudan, du Congo, sous la tutelle d'une discipline vraiment militaire, moins indulgente aux

écarts que la philanthropie contemporaine des gardes-chiourme et des administrateurs de bague. A la prison il faut substituer le régiment d'Afrique avec compagnies mixtes, de telle manière que, dans les colonies françaises, un esprit européen s'invétère et devienne propre à différencier les âmes abyssines, Peuhles. En Afrique comme en Asie, noirs et jaunes ressusciteront l'ère des invasions barbares, si les chrétiens coalisés ne devancent point l'époque néfaste par la pénétration internationale sur ces deux continents.

La plus grande faute du Second Empire fut de porter la guerre en Crimée, en Chine, au Mexique et non en Égypte, en Tripolitaine, au Maroc. Aujourd'hui les Latins seraient les maîtres enrichis de l'Afrique et de la Méditerranée.

## CHAPITRE XVII

### LE PROBLÈME ESPAGNOL.

Depuis la perte de Cuba, des Philippines, flâment, au pays de Cervantès, tous les Don Quichottes revenus des contrées lointaines, après l'annexion yankee. Sous l'uniforme de l'officier, sous la redingote du fonctionnaire, ils vivent assez mal, n'ayant plus à leur disposition ni les traitements ni les profits considérables dont ils jouissaient outre-mers. Ils aspirent à la conquête du Maroc où ils comptent recouvrer leurs gratifications et leurs bénéfices de naguère. Souvent les gazettes nous apprennent l'effervescence des milieux que leurs verves endoctrinent. Leurs familles, leurs amis, républicains, carlistes ou catalans, assaillent de mille manières les bureaux de Madrid, pour obtenir l'amélioration d'un sort si précaire. Faute de ressources, et faute d'autorité, les ministres successifs d'Alphonse XIII se refusent à considérer l'exutoire que serait une guerre pour toutes ces énergies trop ardentes, inutilisables en paix. L'Espagne recouvrerait ainsi quelque prestige. D'autre

part, la dynastie gagnerait à cette manifestation d'orgueil patriotique une popularité encore douteuse. Au lendemain du triomphe, les conseillers du jeune roi se trouveraient en posture de réprimer sévèrement l'agitation de la Catalogne, d'étouffer le mouvement républicain, de chasser définitivement les carlistes. Malheureusement la pauvreté nationale interdit de réaliser ce rêve. On dut sans cesse ajourner une conquête qui eût coûté trop à un trésor mal garni. Mais on se réservait cet avantage pour des jours meilleurs et prochains. Aussi la déception fut-elle extrême lorsque la France fit débarquer à Casablanca pour défendre les Européens. N'allait-elle pas empiéter, avancer, occuper, demeurer? Ami durant la conférence d'Algésiras parce qu'il fallait contredire la prétention allemande sur le Maroc, le diplomate espagnol est devenu l'ennemi pendant l'affaire de Casablanca; et il manœuvre à Berlin comme à Londres pour entraver notre action.

On sait que le général commandant nos troupes ne put jamais poursuivre les Marocains au delà d'une certaine distance, ni coucher sur les positions enlevées. Chaque soir il rentrait à Casablanca, parce que Madrid, Londres et Berlin le voulaient.

Il a bien fallu que la France admit les conséquences de son abdication. Au cas où l'aventure marocaine émouvrait trop le fanatisme des congrégations musulmanes, au cas où ce fanatisme, exaspéré contre les influences d'Europe, lancerait

sur Casablanca toutes les tribus unies, il est certain que l'entreprise militaire s'accomplirait sous la surveillance espagnole agissant au compte de nos adversaires.

Ainsi la diplomatie anglaise et allemande nous a retiré la chance de régir le Maroc. En dépit de la peine qu'il feignit se donner pour voir Guillaume II en août 1907, le roi Édouard s'est gardé d'obtenir de son cousin ce que l'Entente cordiale nous avait garanti. Quel que soit l'effort énorme coûté par la bataille, l'Afrique septentrionale ne sera point française à l'Ouest. Si nous ne regimbons, Tanger, comme Alexandrie, dépendra du Foreign-Office et de la Wilhelmstrasse.

Lorsque sur le territoire d'Algésiras, et à distance respectueuse de Gibraltar, l'état-major espagnol voulut établir une batterie défensive, l'ambassadeur d'Angleterre l'interdit péremptoirement. Les artilleurs obéirent, se retirèrent. De même, leurs voisins du Portugal obéissent à toute injonction partie de Londres. Ils ont même consenti la cession de Lourenço-Marquez et de sa baie qui donne aux navires marchands d'Albion un port avec une voie d'accès dans le Nord du Transwaal. L'Espagne et le Portugal sont asservis à l'Anglais. Aussi le jour où l'Afrique mise en valeur dégorgera ses fabuleuses richesses sur l'Europe, le jour où, très opulente, elle achètera des machines et les objets manufacturés du monde chrétien, ce transit passera tout entier par Alexandrie et par Tanger.

Autant dire que l'Afrique pourra consommer seulement les produits de Manchester et de Glasgow, de Hambourg et d'Essen. En sorte que l'immense effort tenté par les armes françaises entre 1830 et 1880 pour conquérir l'Atlas, la Kabylie, la Tunisie, pour les pacifier, pour y importer notre commerce national, cet effort semble, dès aujourd'hui, annulé. En vain des générations de braves gens se firent-elles massacrer dans le ravin de Constantine et sur les rives de l'Isly. En vain le clairon de Sidi-Brahim proclama, dans l'histoire, l'héroïsme latin de nos pères. Ce sont les commis de Fleet-Street et de Bürgerstrasse qui ramasseront les lambeaux de nos pavillons tricolores pour envelopper les boîtes à conserves et les savons de leurs boutiques. Car les industriels de Malaga, de Barcelone et de Bilbao ne seront guère en mesure de nuire par la concurrence à ceux de la Clyde.

Oubliant la communauté de nos origines spirituelles, les petits-fils de Trajan agissent à l'égard de Lutèce comme agirent, sur les instigations de Crispi, les descendants de César. La plupart de leurs journaux nous attaquent. Tantôt ils nous accusent de vouloir conquérir le Maroc sans leur en laisser un morceau. Tantôt ils nous blâment de les entraîner dans une aventure coûteuse et sans issue. Souvent, ils se déclarent froissés du petit rôle que jouent leurs troupes auprès des nôtres. De toutes manières, ils se montrent hostiles et grinchus.

Les rois de L'Escurial redoutent la République

française, ainsi que la redoutèrent les rois du Quirinal. Ils craignent que l'amitié d'un pays jacobin n'encourage à la révolution, par l'exemple du passé, les émeutiers de Xérès, de Bilbao, de Valence, les gens de Catalogne. Au contraire, offerte en modèle, la monarchie d'Édouard VII, bien qu'elle soit le plus libéral des gouvernements actuels, fait accroire aux masses de la péninsule que le principe du royalisme départira la puissance et la richesse entre les deux mers et les Pyrénées. Voilà le motif de la préférence; et pourquoi, devant Casablanca, le différend faillit éclater entre les représentants des deux États. Il fallut exiger du jeune roi se rendant à Londres qu'il prononçât dans Paris un toast amical au sujet du Maroc.

La France ne sera jamais sincèrement chérie par la noblesse des Castilles, encore moins par le clergé qui garde la meilleure influence sur les classes dirigeantes. Non pour l'avantage du peuple, mais pour la sûreté du trône et de l'église, les royalistes trahissent le devoir de la cohésion latine si nettement compris, au début du siècle, par les patriotes du Milanais, de Naples, par le Prince de la Paix, et par les inspireurs de Bonaparte.

Or, de l'Angleterre et de l'Allemagne la mainmise sur l'Espagne sera calamiteuse pour nous, quelques jours. Nous ne devons pas oublier qu'en dépit des haines populaires, des rivalités commerciales divisant les Germains, les Vikings, Hambourg et Liverpool, Guillaume II comme

Édouard VII ne cessent pas de se faire des avances. Leur raison d'État pourrait fort bien changer les choses. L'Anglais ayant montré ses pouvoirs au Prussien, en s'arrangeant avec nous contre lui, peut lui vendre plus cher maintenant son alliance. Ils s'uniront peut-être. A l'un et l'autre, cela ne semblerait guère difficile, si cela devenait opportun; car les deux monarques possèdent cette efficacité de la puissance dont ne disposera jamais le Président de la République. En cas d'urgence, M. Campbell Bannerman et M. de Bulow pourraient parfaitement ne pas s'inquiéter de l'opinion. De toutes manières, les deux peuples les suivraient en masse, malgré les intérêts des négoces et les rancunes sentimentales. D'autre part, le vœu de réunir la meilleure armée de terre et la meilleure flotte, afin de mater à deux le monde, ce vœu n'est point médiocre, ni bizarre. Nos colonies valent assez, l'extension russe menace assez, pour que les politiciens de la Cité fassent taire leur germanophobie à l'heure d'un conflit entre Duplice et Triple, si ce sacrifice moral peut leur valoir de s'installer en Algérie et de chasser le Moscovite de la Perse comme de la Sibérie où les prospecteurs anglais, déjà, travaillent et s'installent en nombre. Certains, dans le Strand, déclarent que l'Entente cordiale ne rapporte rien et qu'elle n'est pas éternelle. La jeunesse des ingénieurs qui compléta ses études dans les laboratoires et les fabriques d'Allemagne, nous méprise. Elle estime fort l'énergie ger-

manique. Beaucoup de cockneys s'alarment en apprenant les défauts de notre armée. Ils blâment la prudence excessive de nos ministres, de nos députés, dans les questions de politique étrangère. Ils se tournent vers l'ennemi d'hier en riant l'ami d'aujourd'hui.

Dans un an ou deux cet esprit d'outr-Manche peut se développer. Un second Fachoda peut disjoindre l'Entente cordiale. L'Espagnol ouvrirait sûrement la rade d'Algésiras au débarquement des habits rouges qui marcheraient de là sur Bayonne et Toulouse. Rossinante prendrait le pas du pur-sang anglais. Sanchos' enrôlerait dans les rangs des Tommys. Et toute l'aventure de 1814 ressusciterait. Souvenons-nous que, d'étape en étape, Soult dut battre en retraite jusque sous les murs de Toulouse, poursuivi par 100.000 Espagnols et Anglo-Saxons.

Tant qu'une alliance positive, ferme, inébranlable n'aura point lié les deux nations pyrénéennes, nous serons en danger. A supposer même que les ministres d'Espagne exigent la neutralité de leur territoire, des malheurs récents, militaires et financiers, leur permettraient difficilement de barrer la route aux efforts d'une grande puissance. Notre frontière du Sud-Ouest est presque autant menacée que notre frontière de l'Est.

Il ne sied pas d'écouter ceux qui garantissent l'amitié du gouvernement espagnol pour notre République. Malgré la sympathie d'Alphonse XIII, on arrête, on condamne et on emprisonne chez nos

voisins tout écrivain libéral qui publie ses opinions dans une revue de langue française. Rien n'épouvante autant les royalistes que les rapports entre penseurs indépendants des deux pays. D'ailleurs, les révoltes, les grèves se succèdent, tumultueuses et fréquentes. Naguère encore, les carlistes fusillaient les voyageurs d'un train, qui criaient : « Vive la République ! » Et ceux-ci de riposter à coups de fusil. Le dernier ministère conservateur a subi toutes les inquiétudes. Il ne sut où prendre les trente-cinq millions indispensables, réclamés par les administrations de la marine et de la guerre, quoique les élections au suffrage universel soient une pure formalité ; quoique la préfecture envoie, par avance, dans les maisons, les paquets de bulletins destinés au triomphe de la candidature officielle ; quoique les employés disposent d'abord ces bulletins entre les parois des urnes, avant le défilé réglementaire des gardes champêtres, des cantonniers, des facteurs et des fonctionnaires, les seuls admis dans les salles de vote, ou à peu près. La période est aux troubles populaires. Le goût pour notre république ne saurait être de mise. Ajoutez à cela que le commis voyageur allemand vient de ravir à notre négoce, en moins de deux années, le tiers de la clientèle espagnole par le moyen d'un crédit qui la rend tributaire de la Westphalie et des provinces Rhénanes.

Voilà pourquoi il faut obtenir de l'Espagne

qu'elle reste fidèle à la tradition latine, et qu'elle se refuse à l'intrusion des influences nordiques. Aux Pyrénées comme aux Vosges, un péril menace notre avenir.

Mêlés enfin par la diplomatie nuptiale, les sangs des races espagnole et anglaise qui se meurtrirent sur les vaisseaux de l'Armada jadis, et autour de Trafalgar naguère, viennent d'engendrer un prince aux yeux bleus d'Angleterre, à la chair brune d'Espagne. La Viking et le Latin créèrent un roi, dans la saison même où les entrevues de Carthagène, de Gaète, après l'Entente cordiale, inauguraient l'union des Méditerranéens avec les Northmans pour s'opposer à la menace de l'aristocratie belliqueuse qui commande aux soixante millions de Germains en armes.

Sera-t-il cet enfant le civilisateur d'un Maroc offrant aux fils industriels des légions trajanes les trésors du Niger et du Congo, comme les conquistadores de Ferdinand de Castille et d'Isabelle d'Aragon offrirent les trésors de l'Amazone et des Cordillères aux descendants spirituels de Sénèque le Philosophe? Soutenu par les ressources de sa famille britannique, aidé par les forces italiennes, belges et françaises, assumera-t-il la tâche de transformer l'Afrique Occidentale en un empire fertile, motif d'échanges et de salaires pour les ouvriers de la Catalogne et de la Galice, pour les colons issus des familles andalouses? C'est l'œuvre qui semble réservée au destin de ses armoiries. Il

appartient à son avenir de recommencer la tâche, autrefois prospère dans l'Amérique de Christophe Colomb et de François Pizarre. Détourner l'émigration de ses cultivateurs méridionaux vers la prochaine Afrique en leur faisant oublier la route du Brésil; leur faciliter l'achat des terres marocaines, les soutenir dans leurs travaux, dans les commerces, contre la barbarie fantastique de ces Maures que les rois d'Aragon repoussent, depuis huit siècles, victorieusement, hors du monde latin; et, pour cela, refaire les finances du pays par l'économie, par l'appel aux capitaux français, par l'alliance mieux nouée entre les puissances qui conservèrent, pour langue, les patois romains; voilà la fin que propose l'histoire aux efforts de cette génération nouvelle qui vagit avec son prince sous les drapeaux de Charles-Quint.

En son lait maternel, la parente de l'impératrice des Indes lui versera peut-être la vertu colonisatrice des Anglo-Saxons. Et si l'esprit comme le corps se forment au goût de la nourrice, ainsi que l'atteste la croyance populaire, c'est pour l'Espagne une ère de grandeur qui naît sous le blason des Asturies, une ère de grandeur qu'il nous convient de redouter.

## CHAPITRE XVIII

### LA CONFÉRENCE DE 1907.

De toutes ces appréhensions, terreurs et pronostics, rien ne se réalisera sans doute. Depuis trente-sept ans l'Europe se contente de jouer aux échecs. Chaque état occupe les cases du damier avec ses cavaliers, ses rois, ses tours, ses pions pour marquer le pouvoir qu'il a d'agir. Les partenaires à leur tour avancent ces pièces. Les observateurs jugent les positions respectives. On feint de croire parfois que le conflit va s'aggraver. Il n'en est rien. Après toute l'affaire du Maroc et d'Algésiras, au printemps de 1907, nous votions une loi militaire qui désarmait notre pays. C'était un gage de confiance en cette paix qui dure depuis trente-sept ans, chose inouïe, et que les plénipotentiaires réunis dans La Haye, le 15 juin, essayèrent à rendre permanente au milieu de tous les scepticismes.

Entre les personnes qui ménagent leur enthousiasme à ce genre de cérémonies, il convient de nommer la reine Wilhelmine. Même on s'é-

tonne quelque peu du soin qu'elle apporte à modérer l'accueil officiel. Aux premiers jours, elle fit acte de présence dans sa capitale juste le temps qu'il fallait. On vit passer le grand trot de son équipage au long du boulevard maritime qui côtoie les flots de Scheveningue. Coiffée d'un chapeau simple où gonflait une touffe de gaze rouge, la jeune souveraine se soulevait pour répondre aux saluts des promeneurs assez rares devant cet espace venteux et glacé. Puis elle retourna vite en son château très lointain de Loo. Au bout de trois semaines, il lui fallut se résigner à revenir, à recevoir tardivement les premiers plénipotentiaires des États. L'entrevue manqua de ferveur. Dans les derniers jours de juillet elle concéda péniblement d'inviter dans Amsterdam quelques personnes encore. Enfin elle fit don d'une médaille commémorative aux délégués pour intéresser les numismates. Cette Hollandaise positive semble trop pénétrée de sagesse. Elle n'a même point conseillé à son ministre de la guerre une interruption de manœuvres qui eût été opportune. Aussi les environs de La Haye, les parcs, la ville elle-même furent-ils pleins de soldats fourmillants, d'artilleries tumultueuses, d'escadrons s'exerçant à la découverte de l'ennemi fictif. Point de route ni de ruelle où la pratique du service en campagne ne conduisît les marches exploratrices des patrouilles. Point de pelouse où les compagnies ne pivotassent. Point de dune où ne se vautrassent les tirailleurs. Point

de terrain stérile où les batteries n'aient évolué. Cette capitale de la Paix conserva toutes les apparences d'une place de guerre redoutant l'assaut. De ces apparences, nul ne saurait légitimement déduire un pronostic. Elles surprennent; voilà tout. Car, en cette affaire, La Haye gagne de l'argent et du renom. Jalouse de ses traditions, de sa neutralité vaillamment défendue, de ses doctrines libérales, Genève convoite le privilège si mal prisé par la Couronne de Hollande. Même si, depuis 1899, aucun des traités importants ne fut, contre toute logique, signé sur la terre de Spinoza, nous rendrons responsables de cette anomalie la rivalité de patries envieuses et la prévention des cours contre toute permanence d'une force morale capable de se substituer, en *ultima ratio*, à la souveraineté des dynasties. C'est pourquoi la fondation du palais offert par M. Carnegie suscite tant d'aphorismes pyrrhoniens. Les vieilles aristocraties n'abdiquent point volontiers leur droit de prescrire la guerre ou la paix. Ce privilège naissant de La Haye, elles le considèrent ainsi qu'une menace de réduire le vrai de leur pouvoir. Elles préféreraient une conférence vagabonde à une conférence sédentaire. Peut-être la reine Wilhelmine partage-t-elle cette opinion. En tout cas elle semble tenir pour une simple parade l'assemblée des diplomates représentant quarante-sept nations desquelles quarante, pour le moins, exigent sincèrement la paix générale très

nécessaire aux États de second et de troisième ordres.

Les Hollandais de l'élite le comprennent. En effet ils s'inquiètent de voir, à Rotterdam, la concurrence allemande entamer leur monopole du troc entre les produits du Nord et les denrées des Indes néerlandaises. L'invasion des marchandises précède et justifie à notre époque, ils le savent, l'influence des armées redoutables. Interprète de ces craintes, la *Fortnightly Review* préconise une alliance hollando-belge soutenue par la Grande-Bretagne à l'heure où les pangermanistes pensent attirer dans le Zollverein les négociants de la Zélande et les industriels du Borinage. En octobre, une commission mixte a même examiné les obstacles d'une entente économique.

Avertis de la sorte, les ministres des deux *pays-creux* se gardent. Dans Bruxelles ils laissent ajourner la loi favorable à l'extension du langage germano-flamand. Dans La Haye ils proposèrent à la Conférence, par l'entremise de leurs délégués, une convention internationale qualifiant de pirate tout navire marchand transformé en croiseur sur les solitudes de la haute mer. C'était du moins un gage qu'obtint l'Anglais désireux d'ôter au tsar le moyen de faire défilier ses escadres sous pavillon de commerce par le Bosphore, malgré les pactes qui les bloquent dans le Pont-Euxin. Il se joua donc, au Binnenhof, sous les arceaux en bois de la salle des Chevaliers, une partie intéressant la reine de

Hollande elle-même, pour impassible qu'elle se prétende et neutre comme la nuance de ses costumes. A vrai dire, elle se préparait à recevoir en automne Guillaume II, associé possible et mal enclin au pacifisme.

Néanmoins personne ne s'avouait là-bas indifférent au fait que le nombre des puissances adhérentes fût presque double de celui enregistré en 1899. Succès que M. de Munster, M. de Staal et le comte de Nigra n'avaient guère prévu lors de la première réunion, mais résultat que déterminèrent les verdicts respectés de quatre arbitrages sur le litige successoral entre les États-Unis et le Mexique, sur le traitement préférentiel réclamé par les puissances bloquantes au Venezuela, sur la taxe japonaise des immeubles appartenant aux étrangers, sur le droit de naviguer avec les couleurs françaises revendiqué par les boutriers de l'Imam de Mascate. De plus, et surtout, le principe de la commission d'enquête appliqué sagement au conflit de Hull, évita certes la guerre entre les Russes et les Anglais, lorsque les cuirassés de Cronstad en route pour Tsoushima eurent canonné, par méprise, les pêcheurs du Dogger-Bank. Cet événement a persuadé beaucoup de sceptiques intraitables. Il leur fallut admettre que la procédure instaurée par la science de M. Léon Bourgeois, de M. de Martens engendrait des conséquences historiques et admirables. Aussi, lorsque notre premier plénipotentiaire reparut, cet été, sur la plage de

Scheveningue, on confirma, dans les conciliabules diplomatiques, qu'il présiderait la commission d'Arbitrage afin d'y poursuivre une œuvre si sûre. Quelques jours plus tard, lors de la deuxième séance plénière, la proclamation de ce choix fut saluée d'applaudissements très chaleureux et qu'on peut dire extraordinaires dans une compagnie d'ambassadeurs aux manières obligatoirement réservées.

Ce fut donc sous des auspices satisfaisants que s'ouvrit la Conférence de 1907, cent ans après l'entrevue de Napoléon et d'Alexandre sur le radeau de Tilsit, cent ans après que les vainqueurs de Friedland eurent mis à l'apogée la force de la Révolution Française. Nous vîmes à La Haye, moins heureux de notre drapeau cette année-ci.

Mais nous sommes la République de la Paix. Sans doute on s'attendait à ce que l'Angleterre recrutât, parmi les nations faibles, des votes pour la limitation des armements afin d'obtenir, sur ce vœu probable, une majorité attestant à la face du monde la seule barbarie guerrière des peuples germaniques. Sans doute on devinait la tactique allemande soucieuse d'isoler, à son tour, l'impérialisme naval de la Grande-Bretagne en persuadant les neutres de vouloir l'inviolabilité de la propriété privée sur mer, convention capable de ravir à l'amirauté britannique son arme la plus sérieuse, c'est-à-dire la ruine du commerce adverse par la guerre de course.

Sans doute on prévoyait quelques tâtonnements pénibles autour des règles proposées pour la guerre maritime et qui semblent inscrites dans l'attente d'un conflit entre Yankees et Japonais anxieux de commander aux espaces du Pacifique. Si ces appréhensions hantaient les songes des plénipotentiaires en leurs lits d'hôtel, du moins tous s'assuraient que l'équilibre des deux coalitions, l'anglo-latine et la germanique, serait, en fin de compte, admis, et que l'on conclurait le débat pendant depuis les explications d'Algésiras. Le tact de M. Léon Bourgeois, son autorité incontestable, l'espoir commun d'améliorer l'arbitrage sauveraient la situation, à supposer qu'elle se compliquât un moment. Paris réconcilierait Londres et Hambourg. Le désarmement français produit par le renvoi simultané de deux classes militaires garantissait la franchise de nos intentions.

Aussi, le samedi du premier contact, les attelages amenèrent-ils au Binnenhof la bonne humeur des principaux délégués.

Toutefois on n'ignorait plus que la dissolution de la Douma, sur les conseils de Guillaume II, était résolue par le tsar fort enthousiaste des élections nationalistes et conservatrices allemandes. Où la Russie emprunterait-elle, sans la garantie parlementaire exigée en Occident, l'or qu'il lui faudrait pendant l'hiver? En Europe centrale? Mais que demanderait-on en échange? Les malins annonçaient déjà l'article gallophobe du *Novoïe*

*Vremia*. Les pessimistes commentaient l'entrevue prochaine du tsar et du kaiser dans la Baltique. Des sourires répondaient. Tout cela n'était que feinte moscovite pour contraindre le Stock-Exchange, menacé d'une nouvelle Sainte-Alliance des trois empereurs, à mieux accueillir les demandes financières de Pétersbourg. Les joueurs plaçaient seulement des pions noirs sur l'échiquier en face des pions blancs. Mais les grosses pièces ne sortaient pas du rang ferme.

Telles étaient les opinions en bataille sous les chapeaux brillants des plénipotentiaires, conseillers techniques et secrétaires lorsqu'ils parvinrent, au trot d'équipages surannés, dans la cour des bâtiments célèbres encadrant la « Salle des Chevaliers » ou Salle Comtale, son aspect d'église, son pignon pointu, ses deux tours, et son Perron abrité.

Bizarres, inaccoutumés à leur rôle, la plupart des laquais flottaient dans leurs déguisements trop larges. Au milieu de la place un flandrin s'étonnait encore de ses quilles en culottes jaunes et en bottes à revers empruntées sans doute à la vitrine d'un musée rétrospectif. Il tirait ses manchettes et grattait ses favoris alternativement. Le ridicule que lui conférait sa mission l'affola. Il ne comprit pas les injonctions d'un huissier qui courut avec une embrasse d'or pendue sous le revers de l'habit, ni les appels des concierges en uniforme allemand surgis de toutes les poternes.

et de tous les portails. Il crut que ces vociférations s'adressaient à la livrée azur honteuse de ses pantalons civils et de ses bottines à élastiques visibles sur le siège d'un landau monumental.

Funéraire par ses uniformes et ses casques noirs boutonnés, ornés d'argent, la police se démenait pour maintenir quelques badauds en rang contre le Palais des États Généraux où s'élabora l'indépendance des Pays-Bas après que les comtes de Hollande eurent transformé en une ville plaisante leur rendez-vous de chasse au bord du Vivier. Fils de ce peuple qui conquiert patiemment son pays sur la mer, qui le débarrassa des barbares Frisons, qui le délivra de la tyrannie catholique espagnole, qui le fit exemplaire entre les premiers États affranchis, qui le rendit lumineux par la pensée des Grotius et des Spinoza, par l'art des Rembrandt, des Brueghel, des Steen, par les innombrables publications de libraires indépendants, par les trésors des armateurs, les Hollandais contemporains semblent assez peu sensibles à l'affluence des ambassades venues discuter à nouveau les thèses de ce même Grotius sur la *Liberté des mers*, sur le *Droit de la Paix et de la Guerre*, dans l'édifice élevé par le comte Florent V à l'heure du XIII<sup>e</sup> siècle où il commença de privilégier les artisans des communes malgré la noblesse qui le tua. Ni les essaims de jeunes filles cyclistes, ni les laitiers poussant l'énorme broc de cuivre dans la longue brouette de chêne fraîchement vernie, ni le cocher

conduisant la voiture de livraison en laque blanche ornée de caractères géants et bleus, ni le pasteur robuste sur ses mollets en bas noirs, ni le wattman du petit tramway tout neuf, ni les passants quelconques en leurs vestons neutres, ni les coloniaux aux teints bilieux, ni les métis de Java, ni les paysannes casquées d'argent sous leurs coiffes, ne dirigèrent exprès leurs promenades vers le Binnenhof. Au plus s'arrêtèrent-ils une minute, avant de continuer leurs courses, pour voir les laquais d'occasion ouvrir les portières des locatis, calèches, berlins, demi-fortunes et landaus de mariage d'où s'extirpaient des vieillards irritables et des jeuneaux importants. Il en sortit de hauts et gros à têtes carrées, au talon écrasant. Il en apparut de maigrichons et d'olivâtres aux pommettes malaises. Il en fut quelques-uns de somptueux sous les chamarrures militaires et les croix diplomatiques. Sec et vieillot, un secrétaire ne lâchait pas son portefeuille de velours amarante à rubans feu. Les nobles vieillards mesuraient les efforts de leurs pas, de leurs gestes et de leurs sourires parcimonieusement. Voici M. Choate maigre et désinvolte. Ses cheveux blancs luisent très lisses sous le chapeau chatoyant; et sa barbe brossée en deux sens divergents semble armer encore sa figure roide comme l'orgueil des Yankees. Voilà M. Tornielli, sage antique, ses gestes adroits et mesurés, sa barbe rectiligne, la noblesse de sa démarche, son évidente perspicacité. Survient M. Fry,

minuscule et actif, enfoui par la tête dans son chapeau sous lequel se débat le reste de sa petite personne pour la gloire de l'Angleterre. Des Asiatiques couleur de poivre, en redingotes d'instituteurs, des Célestes en robes de soie descendus d'une calèche que sert une livrée à parements jaunes, émeuvent plus la haie des flâneurs. Voici les voitures des ministres néerlandais dont les cochers bleus sont garnis de brandebourgs et d'aiguillettes, dont les chevaux caracolent. Carrée, morose, un peu dans le terne de l'air, la place regarde, par les fenêtres de ses palais anciens et bas, cette ambassade faite de barbons en pardessus incolores. Évidemment les murs se rappellent les carrosses du stathouder et du duc d'Albe, les panaches d'Alexandre Farnèse, les haquenées de Marguerite de Parme, les dentelles sur les cuirasses guillochées, les pertuisanes orfévrées des corporations à fraises roides. Où est le temps des cortèges royaux, princiers, municipaux, le temps des bannières et des hallebardes, des baudriers pourpres sur les panses importantes, des souliers à boucles, des chevaux à pompons et à cocardes, des caronades saluant les légats au moyen des explosions?

A mesure que les diplomates pénètrent dans la Salle des Chevaliers, leurs attelages s'alignent entre les édifices du Sud, et la petite fontaine centrale que surmonte, doré, un Guillaume de Hollande, empereur d'Allemagne aussi, vers 1250. Cette

statuette accueille aujourd'hui les ambassadeurs de Guillaume de Hohenzollern, son successeur.

Un seul uniforme militaire, les fez de sept ou huit musulmans, et les camisoles chinoises en soie lie-de-vin valaient quelques tons à l'ensemble des messieurs noirs qu'on introduisait sous les arceaux de bois jaillis vers le faite de la nef. La peur de la bombe anarchiste supprime l'apparat. Les ministres se proclament honteux de l'être. Ils se veulent petites gens en redingotes de commis. Au lieu d'envoyer à l'avance, comme jadis, coursiers, équipages, hérauts et livrées, ils arrivent le bras tendu par des valises; puis mandent à l'hôtel, pour leur usage, les locatis des noces rustiques, des enterrements bourgeois. La crainte de la plèbe et de sa jalousie a changé les apparences. Ce sont les coursiers des corbillards, attelés, d'occasion, aux landaus de mariages, qui donnent la note du gala.

D'ailleurs, cette tenue modeste s'accorde avec la solennité protestante que la Salle des Chevaliers conserve: L'assemblage ovale des banquettes et des tables vertes, le plâtre des murs nus, présentent la simplicité de règle dans un consistoire huguenot. On imagine, assis là, les trois cents seigneurs de 1566 qui, froissés par l'injure espagnole, choisirent pour emblème l'écuelle et la besace des Gueux, avant de les mener à l'assaut de Flessingue. Là règne certainement l'esprit du Nord que forma l'apôtre de Genève. Et l'on aime

songer à l'âme réformiste des guerres hollandaises perpétuée dans ces diplomates d'Allemagne et d'Angleterre, venus pour se tâter et savoir comment, aux années prochaines, vivra l'Europe. Rassurée? Anxieuse? Le problème subtil reste passionnant, à l'heure qui sonne, durant l'introduction des ambassades. En soie bleue ou bien amaranthe, les mandarins s'asseyent au fond, sous la tribune du public, et face au ministre des Affaires étrangères des Pays-Bas, M. Van Tets Van Goudriaan, qui trône sur le fauteuil vert armorié. Progressivement, tous les vieillards à favoris autrichiens, à têtes chauves; tous les Turcs, tous les messieurs qui ressemblent à des maires de villages, tous les Asiatiques aux cheveux noirs, bien plaqués sur les tempes jaunes, tous les gros garçons du Nord aux moustaches hérissées contre des joues roses; tous ceux, si distingués, si basanés, si sveltes; des Guatemalas, des Venezuelas et des Panamas, les Japonais rabougris et lassés par le travail de tête, les Siamois timides et en redingotes d'instituteurs, ce militaire à bedaine formidable, enflée sous les boutons d'argent de la tunique étroite; ce haut musulman étique et pâle, au nez d'aigle; ce gros Chinois qui ressemble à une bonne dame en camisole, et qui n'a plus qu'une queue de rat pour natte décorative; ces sages de la Méditerranée, à barbe de jais et à fronts très chauves, soigneux de leurs paletots qu'ils plient correctement sur le revers des banquettes; ces statures

napoléoniennes d'Américains rasés, tout ce monde se tasse dans les travées, le long des tapis levantins remplaçant les tapisseries des vieux siècles. Rouges, bleus, noirs, or, les lions héraldiques se crispent dans les écussons suspendus autour de la nef aux arceaux de bois. Les lustres byzantins tombent de la voûte comme des fusées épanouies après leur apogée.

Une large cheminée en hotte termine, vers l'Est, la perspective sévère de colonnes en pierre bleue, de murailles plâtrées, de hautes fenêtres à carreaux de couleur et à treillis de plomb. Devant cette cheminée une estrade en hémicycle s'érige pour recevoir le fauteuil vert et armorié du président, les chaises de huit assesseurs à sa droite, et de huit à sa gauche. Vers lui s'orientent les travées des tables que vinrent occuper les délégations avec leurs vieillards dignes et leurs disciples marqués par la raie diplomatique divisant leurs chevelures. De l'une à l'autre s'empressait un grand homme barbon surmonté d'un tarbouch et qui est, sous une physionomie très européenne, Rechid Bey, le ministre du Sultan à Rome. Quand tout ce monde se fut assis à ses places et groupé par nations, le ministre des Affaires étrangères hollandaises, M. le Jonkheer Van Tets Van Goudriaan, se leva. Alors les dames juchées dans la tribune, à l'autre bout de la nef, cessèrent de se complimenter. Les journalistes mal parqués au-dessous tendirent l'oreille. Car il s'agissait, pour eux, non d'entendre seule-

ment les phrases du discours, mais de saisir les frémissements ou les murmures les plus légers de l'assistance, les mouvements les moins perceptibles qui commenteraient l'optimisme ou le pessimisme des incidentes.

De sa figure pâle et luisante rectifiée par la coupe d'une barbe blanche, Son Excellence mima la belle humeur en lisant le français de son exorde solennel : « Au nom de Sa Majesté la Reine, mon auguste souveraine, j'ai l'honneur de vous souhaiter la bienvenue ! » Remerciements au tsar et à M. Roosevelt. Ensuite l'orateur se plut à constater, truchement des personnes présentes, que la maison du Bois, où s'était tenue l'assemblée de 1899, n'aurait pu contenir celle de 1907 : « la plus complètement représentative des États du Monde qui se soit réunie jusqu'à nos jours ». Sa voix lente et articulante termina par la proposition applaudie de déférer la présidence à M. Nelidow, ministre du souverain initiateur.

Mécontent de savoir la Douma dissoute le lendemain, sous un prétexte, les Yankees avaient dit tout haut qu'on eût mieux agi en élisant M. Bourgeois et son génie républicain. Les bravos furent brefs sur leurs bancs à gauche. Le visage armé de M. Choate demeurait métallique par-dessus la redingote roide. Ne comprenant goutte au français apparemment, un jeune Chinois, de ses yeux magnifiques, examinait les gens. Vêtu en Européen et coiffé plat, il se comparait aux dan-

dies impeccables de l'Amérique latine. Il retouchait sa cravate, tirait son gilet, souriait, aimable, vers les personnes chauves et barbues dont il interprétait les silences ennuyeux, les mines attentives. Le bruit des bravos le ravit. Copieusement il claqua ses mains longues et souples, tant que son voisin, bouddha verdâtre en camisole lie-de-vin, dut retenir le bras de l'enthousiaste.

Mais ceux de l'Uruguay, du Paraguay, du Mexique et Nicaragua n'avaient pas témoigné moins leur satisfaction. Ce jeune Chinois applaudissait au motif idéal de la Conférence plus qu'aux paroles de M. le Jonkheer Van Tets Van Goudriaan. Contre la stupidité de la guerre il attestait le discrédit logique où elle est tombée, plusieurs siècles, dans son pays aux quatre cents millions d'habitants jadis déchirés, d'époque en époque, par l'orgueil des Mongols et des Tartares, les armées de Gengis Khan et de Tamerlan, par les victoires des Mings et le triomphe des Mandchous. Pour avoir tant souffert, les races pillées, suppliciées et massacrées de cette patrie saluaient, par le geste d'un jeune mandarin, la sagesse nouvelle et fraternelle de l'Occident. Avec lui s'exaltaient les nations du globe que le destin ne fit pas opulentes au point de posséder les flottes terribles et les bataillons innombrables, des six grandes puissances belliqueuses. Contre la violence jalouse de Caïn, forgeron d'armes et sacrificateur de troupeaux, le vœu du bon jardinier, le vœu d'Abel

s'exprimait encore une fois par l'émotion de cet Asiatique délicat qu'ornait une chevelure élégamment rabattue vers les saillies des pommettes.

Cependant M. Nelidow s'approchait du fauteuil présidentiel. Un instant il resta debout près de ce meuble calviniste. Par-dessus les armes de Hollande qui colorent le dossier souple et vert tendu sur deux montants, le ministre des Pays-Bas complimentait son successeur en lui cédant la place et avant de proposer les vice-présidents élus durant les colloques préalables. Ceux-ci vinrent siéger sur l'hémicycle de l'estrade, dès le murmure d'approbation générale. Ce murmure se levait des premiers bancs occupés par les Allemands colossaux et les Français graves, les Paraguayens discrets et les Hollandais importants. Ensuite opinèrent de la tête les Yankees, les Anglais, les Norvégiens, les représentants du Nicaragua et du Panama, les Mexicains, Péruviens, Persans et Portugais. Décision qu'acceptaient, derrière, les Argentins, Danois, Dominiquins, Équatoriens, Japonais, Russes et Roumains ; sans que rien ne trahît une opposition quelconque de la part des Autrichiens ni des Belges, des Cubains ni des Colombiens, des Grecs ni des Guatemaliens, des Haïtiens ni des Honduriens, des Italiens ni des Suédois, des Serbes ni des Siamois, ni des Salvadoriens. D'ailleurs Suisses et Turcs, gens de l'Uruguay comme du Venezuela, Chinois et Chiliens, Bulgares et Brésiliens se tenaient cois à l'ouest de la salle,

sous les yeux des ambassadrices lorgnant, à la tribune de bois cru, cette élite groupée en ovale pour assurer une ère pacifique à la descendance de Sem, Cham et Japhet, de tous les autres ancêtres inconnus.

Ayant remercié, comme de droit, les mandants et les initiateurs de la conférence, M. Nelidow exposa que la tâche se divisait en deux parties : rechercher les moyens de régler à l'amiable les différends des États ; adoucir les maux de la guerre. Il défendit cette seconde mission contre ceux qui prévoient la brièveté et la rareté du fléau si les populations en éprouvent toutes les atrocités. L'ambassadeur démontra que les horreurs des combats, au moyen âge, n'en avaient point réduit la fréquence. Au contraire, depuis les travaux de 1899, le goût de la paix s'est répandu partout. Quant aux conventions spéciales et aux jugements d'arbitrages déjà rendus, on raille à tort leur importance médiocre : « C'est en prévenant les troubles minimes dans les rapports des nations qu'on prépare le terrain à des ententes lorsque de plus grands intérêts se trouvent en jeu. »

Aussi M. Nelidow affirma que l'on devait de la vénération à l'œuvre. Et il se fit, de cette manière, l'interprète des opinions échangées par les diplomates dès le premier contact à La Haye. Cet optimisme propre aux deux tiers du discours accrut, par contraste, le pessimisme de la fin : « Toutefois ne soyons par trop ambitieux... N'oublions pas

surtout, messieurs, qu'il y a toute une série de causes où l'honneur, la dignité et les intérêts essentiels sont engagés pour les individus comme pour les nations, et où les uns comme les autres *ne voudront jamais, quelles qu'en soient les conséquences*, reconnaître d'autre autorité que celle de leur propre jugement et de leur sentiment personnel... Mais que cela ne nous décourage pas de *réver à l'idéal* d'une paix universelle et d'une fraternité des peuples... Mettons-nous donc bravement à l'œuvre, ayant, pour nous éclairer la voie, l'étoile lumineuse de la paix et de la justice universelles *à laquelle nous n'arriverons jamais...* »

L'ambassadeur de Russie avait lu précipitamment. Parfois l'interposition du papier entre sa bouche et l'assistance étouffait sa voix, même au milieu de cette péroraison inutile peut-être, dans l'instant d'ouvrir officiellement une conférence mondiale de la Paix. Les journalistes éprouvèrent quelque surprise. Les crayons s'abattirent vivement sur les calepins, et griffonnèrent. On essaya de saisir l'exacte signification des paroles sur le visage hérissé de sourcils blancs et d'une barbe bifide, de cheveux roides brossés en oreilles de lièvre. Rien ne se décela dans la maigreur de ce corps immobile et haut dominant l'ovale de l'assemblée. Une seconde, il y eut de l'anxiété, après bien d'autres anxiétés, en cette nef du XIII<sup>e</sup> siècle qui répercuta les discussions des États Généraux et les témérités des stathouders pendant la lutte de

quatre-vingts ans. Les lions jaunes crispés dans la rosace du vitrail au-dessus de la tribune, ceux aussi crispés rouges, noirs, or, sur les écussons des colonnes furent les symboles opportuns de la petite contraction qui, lors, affecta les organes perceptifs du public.

Mais l'orateur terminait par cette restriction chagrine. La séance fut immédiatement levée. Chacun s'en fut. Les uns descendirent sur la place intérieure du Binnenhof où stationnaient les domestiques moustachus des locatis et les laquais bleus des coupés d'ambassade. Les autres envahirent la salle du thé offert aux dames en atours de douairières. Des personnes compétentes convertirent tout de suite les reporters qui remarquaient trop la place octroyée par M. Nelidow à ses phrases de mauvais augure dans l'extrême paragraphe, et comme à dessein, pour laisser les auditeurs sous l'impression fâcheuse. On objecta que c'était là quelque politesse à l'égard de l'Allemagne si contraire au vœu de limiter les armements. On insinua aussi que, la Douma devant être dissoute par oukase le lendemain dimanche, M. Nelidow s'attristait, jusqu'en son discours, de cette décision fort grave pour son pays. On ajouta que le désastre de Mandchourie succédant à la première conférence, avait rendu modestes les prophètes russes de la paix. Les nouvellistes de la presse à sensation refusèrent ces arguments. Ils prévirent, en Europe, des modifications consécutives à l'acte

de l'autocratie, ce que d'ailleurs sembla confirmer un peu la lettre gallophobe de M. Isnarof, publiée dans l'officieux *Novoïe Vremia* le 7 juillet, lettre qui dénigra les forces françaises, son armée réduite à cent quarante mille hommes par l'égoïsme électoral de nos radicaux, enfin la valeur de notre concours financier. Il fallut que d'autres journaux russes atténuassent cette diatribe. Or ils rédigèrent leurs excuses d'une façon sèche. Le soir de cette séance d'ouverture les racontars furent même tels qu'une agence crut pouvoir inventer et propager le bruit d'un dissentiment assez vif entre M. Léon Bourgeois et M. Nelidow.

Les amateurs de complications fabuleuses sortirent de la Salle des Chevaliers à la suite du baron Marschall de Bieberstein. De son attitude ils espéraient surprendre quelque chose révélant le succès germanique. Colossal sous la tête basanée, lourde, établie au milieu de larges épaules, marquée d'une étroite moustache grise et de mèches plates devant les oreilles, le plénipotentiaire de Guillaume II parut moins satisfait que soucieux. Il fumait une minuscule cigarette, et grattait parfois la cendre tombée sur les revers en soie de son pardessus. Son masque est d'intelligence hautaine. Il semble constamment mépriser l'ensemble des infamies humaines. Sans doute son séjour d'ambassadeur à Constantinople lui laisse des souvenirs ironistes. Au demeurant on connaît son

goût pour la conciliation, et l'on insinue que cela le dessert parfois à Berlin. Devant lui les gendarmes hollandais poussant leurs chevaux débarrassèrent la place. Accompagné d'un secrétaire unique, il s'achemina dans un vide respectueux vers sa voiture. Les badauds et les bâtiments historiques regardaient de leurs yeux, de leurs fenêtres, la marche lente de ce géant que les cavaliers à bonnet de poil et les policiers en deuil préservaient au large de tout contact indiscret. Pourtant des pelotons de photographes voltigèrent, fixèrent leurs objectifs et lâchèrent les déclics.

On sut le lendemain qu'en une conversation matinale le baron Marschall et l'ambassadeur de France s'étaient plu. La rumeur publique ajouta que la même automobile les avait promenés dans les environs de Scheveningue, puis ramenés au Palace-Hotel. Ensemble ils y habitaient.

Depuis lors le baron Marschall n'a plus cessé de rendre ostensiblement à son collègue tous les hommages. A ce point que les Anglais flairèrent vite dans ces démonstrations une manœuvre tendancieuse. N'allait-on pas leur dérober, sur certaines questions, notre appui par l'appât d'une détente souhaitable extrêmement depuis la brusque ingérence de la politique prussienne dans les affaires du Maroc? De là, prétendent certains, la réplique obtenue par le Foreign-Office : cette publication subite des traités liant l'Espagne à l'Angleterre et à nous, publication qui devança

les entrevues ainsi rendues inutiles de M. Étienne avec Guillaume II et le prince de Bulow. Entrevues jugées bien inopportunes par les informateurs du *Times*.

Dehors, parmi les lumières de ce juin qu'on nomme le mois d'Émeraude en le louant d'offrir, avec octobre, mois d'Or, deux visages admirables de l'année, voici que toute la Hollande sourit par la vie de ses fraîches cités aux maisons peintes de neuf et fourbies comme des navires. La fameuse propreté de ce peuple triomphe au soleil. Jamais on ne vit de vitres aussi limpides, ni de rideaux plus empesés, ni de fleurs mieux arrosées dans les jardinières en faïence, ni de perrons grattés autant, ni de cuivres si radieux, ni de portes vernies davantage, ni de servantes bleues et blanches moins souillées par l'œuvre des nettoyages incessants. Ville de millionnaires qu'enrichissent les plantations de la Malaisie et les longs voyages des nefs aux pays des épices, La Haye se dresse derrière ses petites façades dessinées par des lignes de peinture toujours récente, par des bois polis, par des briques et des pierres sans taches. Les uniformes des soldats sont neufs. Nul galon n'a terni sous leurs cols soutenant des figures roses, sur le shako coiffant les chevelures blondes. L'opulence de la nation s'exprime par ce souci du net. Hussards, artilleurs, fantassins, toute une adolescence svelte et pimpante ajoute ses gestes de couleurs aux architectures précises, aux

courbes des parcs verts, aux longs miroirs des canaux ombragés. Silencieux et laqués de beige, les petits tramways courent, tout neufs aussi, entre des restaurants fleuris où sonnent des orchestres. Les bosquets de rhododendrons parent de leurs touffes mauves les jardins débordant les grilles des villas. Rien de grandiose n'en impose. C'est un luxe plaisant et bourgeois, mais parfaitement raffiné. De toutes les élégances, la plus difficile et la plus coûteuse semble certainement la propreté sans défaut. Cela suppose des domestiques nombreux, dociles et affairés, l'intervention fréquente du peintre et de l'ébéniste, la collaboration quotidienne du tapissier. Cela se compte en beaux florins d'argent. Et, sans doute, il en est fait largesse pour tous; car la capitale est si propre que l'on pense, en voyant la mer jaune et mousseuse de Scheveningue, à toute une eau de lessive balayée par delà les hôtels et les casinos de la plage.

Il est bien que, dans ce luxe de la civilisation la plus consciente de l'aise véritable, se rassemblent les délégations des peuples aspirant à la paix définitive, luxe de l'avenir, aise enfin gagnée par la patience des sages, après la lente évolution des caractères et le long labeur des batailles. A vrai dire, personne, entre ces gens avertis, ne pense que, cette fois encore, il puisse se forger, durant la Conférence, un anneau d'éternelle union. Trop de raisons économiques, après les raisons

dynastiques, obligent les races à maintenir les frontières, afin d'y percevoir les taxes des douanes. Trop d'ouvriers grondants exigent des salaires que peuvent seules verser des industries florissantes et, pour cela, victorieuses sur les marchés qu'on se dispute. Quand il réussit, le commis voyageur allemand restreint le bénéfice de son émule anglais et convoite les colonies françaises pleines d'indigènes acheteurs. Grâce aux menaces permanentes d'une force prête, le Germain peut obtenir les avantages nécessaires à son trafic. Aussi refuse-t-il toute discussion sérieuse sur la limitation des armements. Ses bataillons en ligne, ses batteries attelées lui valurent naguère tant de commandes au Maroc, en dépit de la concurrence ! Prussien, Saxon ou Bavarois, le petit commerçant, par son vote nationaliste de naguère, a marqué son intelligence de cette politique. Il sait que la poudre sèche et l'épée aiguisée contraignent ses rivaux à garder ouvertes les portes des régions où s'enrichissent les exportateurs qui dispensent la paye de sa clientèle travailleuse. Il soutient son aristocratie belliqueuse, épouvantail de l'Europe. Il vise à conquérir les bénéfices de la victoire sans livrer de combats, par le seul déploiement, aux grandes manœuvres, de ses divisions accrues.

Aussi n'est-ce guère à la limitation des armements que songent ces messieurs, Espagnols, Brésiliens, Venezueliens, Turcs, Siamois et Japonais,

de qui le chapeau rond et le complet gris travestissent les personnes brunes, faites pour le sombrero, le poncho, le fez, le caleçon de soie et le kimono brodé. Transportés par des landaus de famille à travers les belles rues propres, reflétés dans les miroirs « espions » des fenêtres hollandaises, accueillis dans les hôtels aux portiers respectueux, ils rêvent seulement de voter avec les Yankees de M. Roosevelt sur la réglementation théorique de l'arbitrage. Et cela, du moins, pourra, dans l'avenir, épargner les pleurs maternels à ces mille fillettes sérieuses et potelées qui, le cartable sous le bras, sortent en foule des écoles parmi les garçons méditants. L'éducation mêle ici les séries de ces jeunes Nordiques, encore insoucieux de leurs amours futures et tardives.

C'est pour ces générations en tabliers blancs, en robes courtes et aux mollets nus que, des confins du monde, arrivent peu à peu tant de personnages graves et sceptiques. On empile leurs bagages sur les omnibus sans éraflures. Des cochers bien mis fouettent les chevaux qui entraînent au trot ces essaims de visiteurs grisonnants et pénétrés de leur importance très réelle. En effet, ils peuvent regarder cette enfance batave de petites filles dodues, d'écoliers maussades, de joueurs hardis sur les pelouses. Pour ceux-ci seuls, la paix, quelque jour, sera fixée ; pour cette petite commère aux cheveux d'albinos répandus sous

un chapeau rouge, pour cette svelte mathématicienne en covertcoat, en bas noirs et en bottines lacées, pour ce latiniste pâle déguisé en matelot de yacht, pour ce grammairien coiffé d'une casquette blanche, pour ce rougeaud tracassé par des demoiselles à longue tresse de chanvre et à lunettes préservatrices.

De leur sort il s'agit, en effet, puisque la question des neutres paraît devoir retenir particulièrement l'attention des diplomates. La Hollande et la Belgique, comme les autres puissances de leur valeur, seront-elles garanties efficacement au milieu des conflits possibles?

Ces fillettes, qui font claquer leurs sabots lessivés dans les ruelles, ces petits gars roux qui colportent les corbeilles à poissons de seuil en seuil, ces vierges aux bras roses, aux châles croisés et aux coiffes que dépasse, sur chaque tempe, une spirale d'or; ces adolescents qui se dandinent avec l'allure du marin seront-ils les pères, les mères de progénitures instruites selon le génie de Spinoza, le génie de Goethe, le génie de Shakespeare?

Le concert des nations institue péniblement la paix du temps futur, dans une patrie que la guerre, terriblement, longuement domina. Ni les pêcheurs frisons, qui luttèrent contre les éléments, afin de s'implanter dans les îles des estuaires; ni les Bataves, qui, lentement, pataugèrent dans les prairies noyées avec leurs troupeaux de vaches

maigres, d'abord ne rêvèrent de fraternité. Plutôt s'accrurent-ils en orgueilleux courage et tant que Rome jamais ne put les soumettre, qu'elle dut même accepter les conditions de Civilis vainqueur. Seuls triomphèrent de ces énergies les Francs de Pépin, de Charles-Martel, de Charlemagne, mais provisoirement; car la Confédération des sept provinces maritimes s'affranchit bientôt, négocia, s'enrichit et ne se donna qu'en 1457 à l'Empire germanique, pour des espoirs de commerce. Espoirs superbement réalisés par Charles-Quint. Ensuite se déchaîne la guerre du protestantisme nordique et séparatiste contre le catholicisme latin et international. Quatre-vingts ans de combats, d'exécutions, de massacres. Ces marchands, ces vachers, ces matelots laissent leurs pipes et leurs pots de bière, et leurs maritornes égrillardes, pour chevaucher, pour brûler l'amorce dans la barbiche des caballeros espagnols, des mousquetaires français. Berghem et Wouwerman ont rempli les musées de belles images immortalisant ces ruées enthousiastes. Sur mer, Tromp et Ruyter détruisent les flottes ennemies. Ils valent tant de gloire à leurs races que les Anglais de la Réforme vont chercher un Guillaume d'Orange pour succéder au Stuart papiste. L'empire de la mer et du Nord appartient à ces gros bâtiments sculptés, recourbés, enveloppés de leurs oriflammes, et qui crachent le feu par leurs sabords ouverts en rangs. L'eau glauque se mêle, deux siècles, à la fumée

des canons et aux débris des caravelles, jusqu'à ce que Pichegru fasse capturer par ses hussards la dernière escadre, saisie dans les glaces, afin de fonder la République Batave et de consacrer sur l' « Autel de la Liberté » l'or des boutiques, demeurées opulentes parmi ces fracas et ces hécatombes...

En vérité, comme l'avaient prédit M. Tardieu et M. de Lapradelle, dans les deux périodiques principaux de notre pays, la France, à La Haye, s'arrogea le rôle de conciliatrice entre les deux coalitions, la centrale et l'occidentale. Rôle qui n'est point sans péril puisque l'on risque de mécontenter l'ami, de ne point séduire l'ennemi. Mais rôle digne de notre fraternité traditionnelle et du grand homme d'État qui la représentait au concert des nations. Du reste la plupart des pays secondaires suivirent passionnément les efforts de M. Léon Bourgeois. Elles le secondèrent jusqu'au bout. Il incarnait leur espoir.

Elle ne fut donc pas vaine cette tâche des diplomates, au rebours de ce que lui reprochaient les trois mille internationalistes réunis, le lendemain, dans une prairie de Ryswick.

Dans l'azur, un bonnet phrygien coiffe la pique debout; et le vent de la mer hollandaise boursoufle le drapeau rouge attaché à la hampe. Tout près un échafaud s'érige. Là des bannières de velours offrent, symboles brodés en or, leurs outils corporatifs. L'une présente la roue ailée et le mot

*Vooruit* (en avant!). D'autres imposent à l'attention de la foule assemblée sur la prairie les noms des villes qui délèguèrent à ce meeting leurs apôtres internationalistes. Foule calme et cossue. Elle fume de bons cigares. Elle cajole ses marmots ravis de l'air, du dimanche, du soleil, du gazon propice aux culbutes. Les jeunes filles croquent des galettes appétissantes. Toute une philharmonique anarchiste s'est installée sur l'échafaud avec ses trombones, ses fifres, ses clairons, ses tambours. En attendant les exordes impétueux des orateurs, l'orchestre exécute des marches allègres et la *Marseillaise*. Cependant au pied de l'estrade s'entassent les bicyclettes nombreuses des arrivants. Bicyclettes de marque, et très différentes du « clou » propre à l'ouvrier latin. C'est un capital industriel qui s'accumule sous le bâti aux étendards écarlates. Dessus, quelques inscriptions blanches ou noires attestent : « Le Militarisme est un crime! — L'Antimilitarisme c'est la paix! — Vive la Grève générale! — Travailleurs, levez-vous! » Et ces flammes d'étoffes ondulent autour des six perches qui les pointent dans l'azur.

La musique amuse des bébés. Gauchement, deux à deux, ils valsent. Sous la tente, trois adolescentes débitent le thé, la limonade et le lait d'un énorme broc hollandais en cuivre radieux. Car le révolutionnaire batave observe les prescriptions de sa ligue antialcoolique. Des vieillards bouclés sablent le sirop de groseille en riant aux

dames qui tâchent de maintenir leurs auréoles de paille à la cime des chevelures bousculées par la rafale. On lit des lettres géantes imprimées sur un calicot tendu : « La Conférence de la Paix est pour nous, antimilitaristes, la comédie de la Paix. C'est pourquoi nous avons organisé cette réunion, etc. » Les camelots vendent à grands cris journaux et brochures illustrées. Telle caricature expose les principaux financiers blottis et tremblants que, de loin, assiège l'armée des travailleurs. Telle autre assemble le soldat, le juge, le pasteur et le mouchard endoctrinant l'ouvrier qui, le verre en main, serit d'eux. Les cuivres retentissent. Le train siffle en côtoyant la prairie du meeting. La foule augmente. Deux à trois mille personnes finissent par se tasser sous les bannières et les drapeaux dans la place où le souffle marin apportera l'éloquence des apôtres. A l'appel du piston, le silence s'étend. Un hussard en uniforme s'approche, le sabre et la sabretache battant les bottes. Trop éventée, une famille s'est accroupie sous l'estrade musicienne, et se gausse du bonhomme en tunique et en képi préposé à la réception des cycles, à leur garde. Mille chapeaux melon et têtes moustachues s'immobilisent. Accoudé sur la barrière de l'échafaud, un premier orateur commence par retirer sa confiance au tsar qui, faisant à son peuple une guerre cruelle, invite les nations à la paix. Cette antithèse séduit la verve du parleur. Il la développe. Il lance ses gestes d'indignation vers un

nain à casquette de velours bleu, vers une maman ombragée par les bords d'un canotier pourpre. Tous deux s'ébahissent. L'annonciateur de ses vérités leur assure que cent organisations internationalistes se trouvent là représentées, qu'une ambassade est venue d'Anvers à bicyclette, que la France elle-même déteste la guerre, que M. Gustave Hervé, retenu par la défense de l'anarchiste Yvetot à Nantes, ne put se rendre au meeting. Le télégramme est brandi vers trois femmes en bonnets de guipure à l'ancienne mode. Et les bravos d'éclater sous les bouches mordant les cigares. Et les applaudissements de saluer l'emblème du bonnet phrygien haut dans le ciel.

Vingt gaillards occupent maintenant l'estrade. C'est un chœur. Faces maigres et rudes que Constantin Meunier sculpta. Des chapeaux de paille ornent ces figures chantantes. Au geste du chef, l'hymne grandit, monte dans l'espace, avec une gravité liturgique. Un dieu nouveau est invoqué, mais indubitablement un dieu. Des mains laborieuses et déformées tiennent les copies de la partition. Recueillie, la foule écoute, murmure les phrases reprises. Elle quitte à regret la place quand l'orphéon est descendu parmi les mains battantes. Elle va pourtant ouïr l'orateur d'Anvers qui, non loin de là, sur un tréteau, discourt en flamand. Tête jouffle de nordique à moustache blonde, tombante; et le chapeau semble de ces casques appelés « salades » sous lesquels combat-

tirent les amis du Taciturne contre les cavaliers d'Espagne. L'agitateur invective contre ses ministres qui dilapident l'argent du travailleur dans les fortifications de l'Escaut, qui cependant feignent de vouloir la paix par l'envoi d'une ambassade ici. Ennemi des moines autant que ses aïeux du xvi<sup>e</sup> siècle, il affirme que la guerre ne s'est jamais faite qu'au nom du dieu catholique : le Capital.

Cette même thèse est défendue à l'autre bout de la pelouse par un jeune ironiste aquilin et brun : « Si vous voulez la paix, combattez le capitalisme... Pouvez-vous imaginer que la délégation russe siège en un endroit où elle ne laisserait pas de traces sanglantes? Le sang du peuple!... Il n'y a rien de sérieux dans la parade organisée au Binnenhof!... » Ailleurs, un petit Allemand gras et roussâtre, à lunettes, se démène contre le même capitalisme dont les intérêts seuls déterminent les conflits. Il y a de la sympathie pour sa bonne figure soigneusement rasée, pour la peine qu'il se donne, pour son feutre à la Wallenstein. A l'entendre, les jeunes filles sentent croître leur appétit des gaufres qu'elles savourent. Une se plaît beaucoup au jeu, malgré la scrofule qui balafra son cou nu, tacha ses bras nus aussi. Sanglées en des fourreaux de serge bleue, de toile blanche, de drap rouge, plusieurs élégantes déambulent entre les auditoires. Elles épellent les inscriptions des bannières. Elles admirent la forme du bonnet phrygien et l'énorme ondulation de son drapeau

qui serpente. Sans que ceci les excite ou les choque, elles recueillent les péroraïsons : « A bas le trône ! A bas l'armée ! » et puis escaladent l'échafaud. Car, à leur tour, elles vont, de leur voix musicienne, honnir les combats, dès que se sera tu l'apôtre pareil, de visage, à une monstrueuse pomme de terre hollandaise.

Scandinaves chevelues de blond dans les auroles de paille aux voiles bleus, aux voiles verts, aux voiles multicolores, elles se groupent, les mains dans les mains, les bras autour des tailles et des épaules voisines. Tableau. Elles se cambrent dans les robes de calicot. Le vent échevelle les boucles des tempes et enfile les pèlerines amples. Ensemble, les voix acides s'exaltent, soutenues par la partie grave des choristes mâles. Un autre psaume se développe parmi l'attention respectueuse de l'assistance qui gourmande en sourdine les derniers mioches turbulents. On leur fait peur avec le bonnet phrygien, la pique, les vingt étendards d'écarlate.

Enfin, Domela Nieuwenhuis apparaît entre les cantatrices sur l'échafaud. Son alerte vieillesse, ses longs cheveux blancs, son perpétuel sourire dans la barbe de neige, dominant le paysage de prairies proches, les faubourgs de brique, et le bois lointain. La multitude accourt, se presse vers son messie. Lui-même a conservé ses manières de pasteur luthérien. Façons distinguées, douces. Gestes d'aristocrate. A peine sorti de la prison al-

lemande, le voici, la main dans la poche du pale-tot et le profil hautain sous le chapeau mou. Il parle des gouvernements qui font assassiner les peuples au nom de la civilisation, et qui simulent ici l'amour de la paix. Il raille impitoyablement M. Nelidow : « Le travailleur pourra tout quand il sera convaincu de sa propre force. En attendant, faisons ce que nous pouvons. Protestons. Car les mots de cette protestation résonnent dans le monde entier... La guerre est le fait des classes possédantes qui disposent de tout... On est complice de la guerre quand on donne l'argent pour la guerre... M. Carnegie donne un million afin de construire un Palais de la Paix. Bien. Mais quand on offrira cent millions au trust de l'acier que ce financier dirige pour forger des canons, refusera-t-il la commande? Non. Alors?... Voilà comment le capitaliste comprend la paix... Si le travailleur fait grève en cas de guerre, unanimement, il n'y aura plus de guerre. C'est l'unique solution... Pas un homme, pas un centime pour le militarisme! » Sur ce mot, Domela Nieuwenhuis s'esquive au bruit des applaudissements.

Par toute la prairie, les enfants des internationalistes jouent éperdument. Les garçons sautent. Les fillettes se roulent. Des familles étendues sur l'herbe se partagent les friandises des paquets. Vivement est acclamé l'ordre du jour qui refuse le service en cas de guerre. Puis chacun reconnaît sa bicyclette et s'en va, tandis que les porte-fa-

nions démontent les bannières, les roulent dans maintes toiles cirées, dévissent le bonnet phrygien et le couchent en une caisse. Hors de ce champ, domaine privé, la police interdit les emblèmes de la Révolution.

Calme et contente, la foule s'écoule à travers les sergents de ville vêtus de deuil neuf. Elle s'indique Ryswyck, où fut signée entre Guillaume d'Orange et Louis XIV la paix de 1697, petit clocher de briques au milieu des arbres ébouriffés, là-bas, abri d'une paix provisoire bientôt violée par les aristocraties belliqueuses qui combattirent encore, durant la moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, sur le sol des polders extraits de la mer stérile.

Quelqu'un disserte près de nous. A supposer que l'outillage passât des mains du capital en celles du travail, le syndicat se heurterait comme les actionnaires à la même nécessité d'échanger ses produits afin de subsister, puis d'accroître son aise, son hygiène, son repos. A moins de révolution partout triomphante, et d'internationalisme subit, universel, les syndicats du Nord se trouveraient en concurrence avec ceux du Sud sur les marchés exotiques ou intérieurs. Et le conflit économique renaîtrait avec ses exigences de sanctions cruelles. L'homme n'est pas le dieu ni le héros. Il est l'homme avide, certain et brutal, soit que la jaquette de l'actionnaire, soit que le bourgeron de l'ajusteur le recouvrent. Pourtant ce peuple tranquille et cossu se dispersait par les rues du fau-

bourg, pénétrait en ses tavernes, rentrait en ses maisons neuves aux vitres limpides, envahissait les petits tramways vernis. Car le prolétariat de Hollande comme la bourgeoisie rend à la propriété un culte chez nous inconnu.

Il retourna dans la ville où les diplomates tentaient leurs premières visites d'hôtel en hôtel. Comme en 1899, l'essentiel des combinaisons se scelle au cours des jaseries particulières. Ce dimanche-là donc, il s'agissait de pressentir les différentes ambassades sur leurs exigences définitives dans l'œuvre délicate de lotir les personnalités et les nationalités entre les diverses commissions d'études. Ainsi la France désirait beaucoup que le juriste allemand, M. Zorn, fit partie du groupe de l'arbitrage où sa science impartiale eût sanctionné les décisions devant la méfiance même de ses compatriotes. M. Kriege, second plénipotentiaire pour l'Allemagne, s'y opposait un peu, jugeant son émule plus légiste que pangermaniste. D'autre part si le comte Tornielli souhaitait le rôle de conciliateur que son prédécesseur, feu le comte de Nigra, s'était heureusement attribué lors de la première Conférence, il importait que l'ambassadeur de l'Italie acceptât des responsabilités devant lesquelles il réfléchissait encore. On redoutait que certaines délégations de l'Amérique latine persistassent dans leurs desseins de proposer des mesures radicales, et telles que leur échec certain compromettrait le sort des mesures ambi-

guës, seules capables de réunir l'indispensable unanimité des votes. Donc il seyait d'adjoindre à ces philosophes impétueux quelques sceptiques compensateurs. Enfin, pour courtois qu'ils se voulassent, les Yankees et les Japonais, les Allemands et les Anglais, pouvaient, aux instants de discussion chaude, s'obstiner trop nettement, face à face : grave aventure. Le destin de la conférence et même des conférences à venir dépendait beaucoup de précautions.

La seconde séance plénière devait avoir lieu le mercredi. Jusqu'à ce jour, les automobiles avec les landaus ne cessèrent de transporter les personnages des ambassades entre Scheveningue et La Haye. La promenade était charmante lorsque le soleil consentait à luire dans le bois sis entre la mer pavoisée de casinos et l'antique ville fondée par les comtes de Hollande. Les vieilles paysannes qui portent encore au cou le joug d'où pendent, à droite et à gauche de leurs jupons ballonnés, les deux paniers pleins de légumes ou de poissons, purent admirer les belles barbes grises des messieurs affectant l'indolence au fond de voitures à deux chevaux cérémonieux. Eux-mêmes les petits tramways jaunes ne glissaient point entre les parterres, les pelouses et les eaux du canal sans la charge des ambitions incluses dans les têtes bien peignées de jeunes érudits. Saturée d'histoire et de droit international cette jeunesse remémorait les théories de tous les Grotius et les exemples de tous les

Metternich, en préparant des formules de saluts, avec quelques insinuations habiles. Les servantes bleues et blanches qui vigoureusement pouçaient les vitres des maisons vernies s'enchantaient du haut de leurs échelles à voir ces Créoles et ces Scandinaves noblement cuirassés par leurs jaquettes sombres et leurs gilets de couleur, coquettement casqués du chapeau matinal.

Le but principal de ces excursions se trouve sur le Lange Voorhout, une place oblongue magnifiquement plantée de vieux arbres. Elle se termine, au Nord, par l'hôtel des Indes, et, au Sud, par celui du Vieux-Doëlen (« *doëlen* » signifie *but des archers*). Le premier de ces édifices héberge, derrière ses balcons fleuris et ses drapeaux déployés, l'âme des États-Unis opulente, autoritaire, républicaine, didactique, telle que la représente M. Choate, à côté de l'âme italienne très diplomatique, active et pacificatrice, figurée par le comte Tornielli. Là siège en outre l'Angleterre orgueilleuse, pratique, guerrière, pleine de desseins plus amples que l'apparence trottinante et futée de the Right Honorable sir Edward Fry, le type du petit bourgeois dépeint par Dickens. Grimés en Européens, les Japonais y travaillent assidument, avides d'étonner par leur science et leur justice. Ils brûlent d'en remonter à l'Occidental sur toutes choses afin de justifier leur chance actuelle. Ils spéculent sur le ridicule qu'il y aurait, pour M. Roosevelt, initiateur de la Conférence, à menacer des canons ca-

liforniens les arrogances secrètes du mikado. Dès la première heure, ils laissèrent entendre très discrètement qu'ils appliqueraient, durant la prochaine guerre du Pacifique, les règles relatives au conflit naval et à la propriété privée sur mer. C'est une pression quotidienne qu'ils exercent, de La Haye, sur les négociateurs à Washington.

En face, au Vieux-Doëlen, les Russes vivent anxieux, moroses et pessimistes, bien que leurs étendards cachent à peu près de leurs aigles à deux têtes et de leurs étoffes, la petite façade hollandaise de briques noirâtres, de peinture fraîche, les fenêtres à guillotine, l'huis vert. La Norvège y médite des interventions qui la garantissent contre toute bagarre dans le Nord, qui la rendent utile à Guillaume II son protecteur. Le Belge et le Suédois y rêvent une sérieuse alliance des neutres. Le Bulgare y cherche les moyens détournés d'obtenir la haute main sur les affaires des Balkans. Mais le Serbe, pacifiste, intransigeant, se contente de goûter les bibelots qu'expose l'antiquaire voisin, puis de contempler les cygnes naviguant autour de l'ilot, centre du Vivier où baignent à pic les palais rougeâtres du Binnenhof.

Entre ces deux groupements d'intérêts, le va-et-vient fut continuel. Quand, très droit, et sa belle barbe étalée sur le pardessus, le comte Torielli paraissait au seuil de l'hôtel des Indes, on se demandait derrière les vitres du Vieux-Doëlen en quelle ambassade il allait quérir une bonne

volonté propice à la solution d'un problème épineux. Et chacun de se mettre sur ses gardes afin de ne pas faire payer à sa patrie les frais de l'arrangement. Car rien ne semble net au véritable diplomate. Sous toute question de pur droit international, l'un et l'autre devinent des embûches, soupçonnent des moyens de manœuvrer contre la gloire ou le crédit de leurs commettants. Aussi l'ambassadeur d'Italie ne limitait-il pas ses efforts à la courte promenade du Lange Voorhout et du Tournooiveld. Souvent il gagnait, en dépit du froid et de la pluie, la plage de Scheveningue, le Palace Hotel, demeure des Allemands et des Français qui s'y surveillaient, s'y tâtaient et s'y mesuraient devant le rive de la mer. D'ailleurs c'était aussi là que les jurisconsultes éminents avaient leurs pénates. Il était naturel qu'on interrogeât cette image tragique de la vieillesse qu'est M. Zorn décharné, jaune, squelettique comme la Mort fréquente dans les illustrations des ballades allemandes et dans les gravures dues à l'art de Holbein. A l'autorité de M. Léon Renault, grand et haut en couleur, tout rasé, il manque seulement la perruque poudrée pour que l'esprit romain des encyclopédistes s'exprime en cette bouche qu'on dirait contemporaine de Montesquieu. Non moins grand, non moins glabre, et de pur type normand, M. Fromageot, célèbre par sa connaissance du droit des gens, est prêt à tout élucider avec son sourire narquois. Moustachu, redoutable et géant, M. Kriege,

des commissions. De ces contacts réitérés émanèrent des impressions diverses. On constatait un réel désir d'entente, une bonhomie générale, une parfaite politesse et une abondance d'égards. Il s'avéra que nul ne s'attribuerait d'abord la responsabilité de faire échec aux propositions raisonnables. Malgré cela la rivalité du monde anglo-saxon et du monde germanique s'accusait. Les Yankees étalaient une aversion trop républicaine pour l'autocratie russe; et cela pouvait devenir gênant. Les Japonais s'intéressaient beaucoup aux règles d'un conflit naval dans le Pacifique. Les Latins d'Amérique exagéraient leur ardeur de philosophes prêts à toutes les audaces de la fraternité. Toutefois la déférence générale exprimée à l'endroit des juriconsultes et de leurs conseils, permettait de croire à l'acceptation des textes qu'ils fixeraient. Enfin les ironistes reconnaissaient la vie croissante de l'idée hostile aux conflits stratégiques. Idée à la fois défendue par quarante puissances secondaires, par les anarchistes de meeting, par le célèbre M. Stead et son entourage d'humanitaires cosmopolites qui menaient là-bas un train bruyant, fondaient une gazette, et promenaient la baronne de Suttner.

Un beau matin, M. Stead emmena plusieurs personnes en automobiles jusque vers un espace montueux sis derrière Scheveningue et la plage. On traversa des bocages où d'innombrables soldats s'exerçaient au service en campagne. A l'abri

de chaque buisson, les escouades hollandaises, munies d'appareils bizarres et scientifiques, reconnaissaient le terrain, mesuraient les distances de tir, et se télégraphiaient les résultats des investigations. Plusieurs officiers à cheval gourmandèrent les chauffeurs du cortège pacifiste qui dérangerait les postes, effarouchait les destriers des capitaines, couvrait de poussière les colonnes en marche. Révérence parler, l'intrusion des apôtres ressemblait à celle du chien dans le jeu de quilles. Et ce fut sans gloire que l'on descendit aux abords d'un terrain sablonneux, dune mal dissimulée sous les ronces, dépourvue de sentes réelles, et qui sert aux exploits de la petite guerre.

La baronne de Suttner, que l'âge n'a point desséchée, eut peu de peine à se prévaloir, en ce site, d'une allure majestueuse, d'ailleurs soutenue par un docteur hollandais, sosie du Père Éternel dont il a la chevelure et la barbe abondantes et blanches, avec un teint frais, un torse considérable, deux jambes brèves, mais parées de sveltesse sportive par l'usage de ces pinces propres à serrer, sur les chevilles, le pantalon du cycliste. Mauve et corpulente, l'annonciatrice du temps pacifique s'avança donc comme une nuée au flanc de ce dieu sinaïque.

Cependant, l'alerte M. Stead escaladait plus vite les éboulis du paysage meuble. Le vent de mer gonflait et transformait en ailes indubitables les pans du pardessus autour de cet Esprit du Bien

Futur que coiffait un petase de feutre noir. Par monts, par vaux, à sa suite peinait, soufflait et suait une troupe de zélateurs et de journalistes appartenant à toutes les races de la création, depuis l'occidental Yankee jusqu'à l'oriental Japonais. De trous en sommets, on atteignit une sorte de cratère, bien avant que fussent parvenus sur ce point culminant le sosie de Dieu et le nuage mauve. Pour les attendre, l'Esprit du Bien s'ékala dans le sable, en offrant au ciel l'hommage de son masque illustre, rond et laineux. Puis, comme un orateur batave discourait en langue britannique selon le texte de M. Stead, ce philosophe s'endormit, au son de sa propagande, parmi la poudre marine que ses doigts, peu à peu, cessèrent de gratter.

Au bord du faux cratère, les fils de tous les peuples s'étaient respectueusement assis, les jambes pendantes. Scandinaves albinos, Allemands chauves, Américains rasés, Nippons très sages, Latins sceptiques et Juifs sûrs de soi. Tous, ils écoutèrent l'orateur décrire la genèse prochaine, en ces dunes éventées, de bâtiments magnifiques, d'universités, d'hôpitaux, de laboratoires, de phalanstères, de bibliothèques, de « villes jardinières », de maternités, de collèges et d'écoles, de gares, de banques, d'observatoires et d'arènes sportives. Car, épris d'hygiène, aussi bien morale que physique, un groupe de docteurs prétend fonder, parmi ces monts de sable, une cité modèle : la Capitale du

Monde. De là rayonneraient sur le globe toutes les lumières de la science, de la sociologie, de l'éthique. L'idéal consiste à réunir, dans ces monuments souhaitables, les efforts quotidiens de la meilleure mentalité humaine afin de les internationaliser, si l'on ne se passe ce barbarisme. Le savoir y serait définitivement cosmopolite ; et cela d'autant plus que la formation d'une langue universelle deviendrait le thème des premières études. *Académies* et *Instituts Pratiques* projetteraient ainsi sur la planète les excellentes lumières de leurs découvertes. Une Rome philosophique et diplomatique régnerait comme régna la Rome impériale et papale. Là siégerait la Cour permanente d'Arbitrage espérée en 1899 à La Haye par les membres de la première Conférence, préparée en 1907. La « Législative Internationale » lui succédera fatalement à la cime de ces monticules instables, afin de proclamer *urbi et orbi* les décrets des peuples enfin logiques et sages.

A la péroraison du discours, le sosie de Dieu et son nuage essoufflé parvinrent dans ce lieu mieux fait pour le sabbat que pour le ciel. L'un et l'autre s'affaissèrent au bord du gouffre où ronflait M. Stead. Ils s'étonnèrent de l'immobilité qui figeait ses bottines à élastiques. En effet, le courageux orateur, que le vent avait découronné de son feutre, attaquait, sous des mèches éparses et souffrantes, la question d'argent. Fabriquer une ville, et qui deviendra la capitale du monde, n'est pas une mince affaire. Bien qu'aux environs de

Chicago feu Downie ait pu réaliser ce miracle, ce n'en demeurera pas moins difficile de l'imiter en notre Europe de foi débile. Ici, on ne prodiguera guère ses dollars, ses florins, ses marks ou ses francs pour obtenir, à travers les fils du téléphone, la prière guérissant tous les maux, y compris ceux de la guerre. Aussi l'apôtre en veston supposait-il que les anciens fervents de Downie enverraient la bagatelle de cent millions à La Haye, ne fût-ce que pour suivre l'exemple de leur compatriote Carnegie, et seconder les exhortations de M. Roosevelt, inspirateur de cette deuxième Conférence, dès 1904.

Cela fut gesticulé autant que dit, sous les yeux obliques et malins du petit reporter japonais taquinant avec le bout de sa canne les lacets de ses grosses bottines américaines. Nous songions à la pensée narquoise de l'Asiatique et au refus que répètent ses frères d'acheter les Philippines même pour une somme vague, payable dans les temps improbables ; tant ils veulent se ménager, en cas de conflit, le triomphe de naviguer tous canons tonnants sur la rade de Manille et de faire hisser le drapeau blanc par-dessus l'étendard étoilé.

Devant les mystiques un peu mornes accroupis autour de leur nuage mauve, de leur Père Éternel, pendant que ronflait l'Esprit du Bien Futur, ce petit être olivâtre semblait la négation silencieuse du rêve déclamé. De temps à autre, il se retournait vers les pavillons des diplomaties, agités là-

bas, au faite des Kurhaus, des Palaces, abris des jurisconsultes et des ambassadeurs, bien en peine de s'accorder sur les règles de la guerre navale, sur le droit de transformer, dans les solitudes marines, le navire de commerce en croiseur, sur celui de confisquer les vivres, les munitions, le charbon et les draps arrimés dans les bateaux neutres ou belligérants; sur celui de torpiller, du haut de l'aérostât, les forts et les bataillons ennemis; sur celui de rendre mortelles les eaux des golfes en les parsemant de mines libres, sur celui d'envahir tout à coup le territoire des contradicteurs, ou de détruire leurs escadres en promenade innocente.

Quand on étala le plan de la cité fabuleuse, un jeune philosophe murmura que c'était là, sans doute, bâtir sur le sable. En effet, descendant au fond du cratère, le nuage mauve et le sosie de Dieu entraînaient avec leur poids une avalanche de poudre blonde, fondement de la capitale planétaire. Deux capitaines hollandais surgis à cheval souriaient du spectacle. Ils éperonnèrent leurs coursiers cliquetants et vigoureux. Ils se flattèrent de réussir plusieurs tours de centaures, à l'exemple de leurs ancêtres immortalisés par l'art de Wouwerman dans les images des combats. Or, M. Stead dut se réveiller, se secouer, se lever. Clopin-clopant le cortège se remit en chemin par les fondrières et les monticules. A mesure qu'on approchait de Scheveningue, le sable se mêlait de tessons et d'ordures déversés là par les tombereaux de la voi-

rie. En sorte que ce pèlerinage finit assez piteusement au milieu des détritns, sous un ciel nébuleux, dans le froid du vent marin. Appuyée sur le jonc, m'a-t-on dit, de M. de Metternich, la baronne de Suttner marchait difficilement et sans joie visible. En vain le sosie de Dieu se faisait-il loustic. La noble pythonisse de l'Ère sans Violence ne s'amadouait point. En son cœur susceptible grondaient sans doute les orages de la guerre souhaitée contre ceux qui l'avaient conduite là.

Derrière ce couple, les races fraternisaient provisoirement. Caustiques, les journalistes disaient la jalousie de Genève envers La Haye. D'autres accusaient M. Stead d'être un simple agent de la diplomatie anglaise, et chargé de travestir en pacifistes les thèses utiles à l'impérialisme tory. Cela pour l'opinion de la presse universelle qui, naïve, insère les dépêches tendancieuses des agences britanniques. L'esprit du Bien Futur ne serait qu'un amorceur adroit du Foreign-Office. Cette boutade amusa pendant que nous tâchions d'extraire nos chaussures de la capitale du monde fertile en fils de fer rouillés, culs de pots, boîtes de conserves et autres témoignages de la vie urbaine.

Depuis ce jour mémorable, on ne put même dire que la pose de la première pierre métaphorique ait été vraiment effectuée.

Le nègre obséquieux et somptueux de l'Hôtel des Indes qui débarrasse de leurs chapeaux, cannes et paletots, les visiteurs, qui les précède, qui les

reconduit avec le prestige de sa taille bien prise en un costume d'Égypte noir et doré, s'il laissa les propos de chacun lui pénétrer la mémoire, put s'étonner de l'esprit complexe particulier aux élites chrétiennes. La simplicité du Coran lui dut paraître vénérable infiniment.

Vers la fin de l'après-midi, deux à deux, les secrétaires et les conseillers techniques tâchaient encore de coordonner leurs opinions en flânant sur la plage illimitée de Scheveningue, devant les guérites de paille propices aux flirts des Werther et des Charlotte, aux surveillances de la maternité hollandaise. Froide, lourde, la mer ruisselait entre les tréteaux de fer soutenant la jetée-promenade et le monstrueux champignon de sa taverne. Le soir cela s'illuminait, comme le Palace Hotel et ses galeries aux boutiques nombreuses, comme le Kurhaus et ses concerts sonnants. De la ville les équipages amenaient la foule des mélomanes empressés pour entendre des cantatrices autrichiennes. Dans les halls blancs dont les feux électriques soulignaient l'architecture, cent tables réunissaient autour de leurs fleurs les délégations vêtues de smokings et chaussées d'escarpins. Les mêmes questions difficiles engendraient la plaisanterie chez les Germains, l'éloquence chez les Latins d'Europe, la sévérité chez les Américains du Sud, l'enthousiasme chez les Russes, la raillerie chez les Américains du Nord, la tristesse chez les Anglais, la critique chez les Italiens, le mépris chez les Turcs,

l'amusement chez les Asiatiques. Des orchestres tziganes jouaient les airs de Paris et de Vienne. Les maîtres d'hôtel inclinaient vers tant d'appétits disparates ces mets internationaux qu'une même syntaxe culinaire bâtit dans les auberges colossales de Shanghai, de Moscou, de Paris, de Chicago, de Melbourne, du Caire et de tous les Cosmopolis.

Très brève, la séance plénière du mercredi sanctionna les engagements officiels. On y entra gourmés. On en sortit communicatifs. Dans la nef de la Salle des Chevaliers, les gentlemen se retrouvèrent fidèles à leurs promesses. L'austérité calviniste des murs, de leurs plâtres à demi revêtus, faute de tapisseries anciennes, par des tapis musulmans, le style roide et sobre du mobilier vert, le grès rugueux des colonnes et la rusticité des arceaux en bois inspirèrent de la vigueur aux consciences. Rafraîchis par quelques lectures, les souvenirs de la lutte qu'entamèrent les « gueux » et Guillaume d'Orange contre la catholique Espagne paraient d'une atmosphère tragique le lieu où les Stathouders ont commandé contre les monarques de l'Europe. On écouta religieusement M. Nelidow transmettre les télégrammes de la reine Wilhelmine et du tsar Nicolas, enregistrer l'assentiment total des quarante-sept puissances aux décisions de la Première Conférence, prononcer l'éloge de son prédécesseur, en 1899, feu le baron de Staal, puis lire le projet de règlement.

Quand il eut terminé, le baron Marschall objecta que la licence pour une délégation de se faire représenter par celle d'un autre État, entraînerait des abus et aussi affirmerait certaines ententes. Il y eut alors un mouvement parmi les auteurs du projet qui craignirent une contradiction voulue. Minuscule et affairé, M. Fry, de sa voix faible, appuya la motion allemande. Pour le mieux comprendre, le colossal baron de Marschall quitta sa place et s'approcha du chétif vieillard, l'oreille tendue. Ce geste valut un petit émoi. On redoutait la réplique, quelque renchérissement inutile. L'assistance ne quitta point des yeux cette face brune, lourde et intelligente posée sur un col rabattu que noue une cravate plate. Mais les deux plénipotentiaires, le petit et le grand, n'eurent qu'à s'approuver. M. Léon Bourgeois concilia promptement les opinions orales et silencieuses en les justifiant toutes, et en offrant la radiation du paragraphe. Ce qui permit de voter le règlement à l'unanimité.

M. Nelidow put alors proposer de répartir le travail entre quatre commissions. La Première étudie l'arbitrage, les moyens d'enquête internationale et les questions connexes; la Seconde recherche les améliorations propres au régime des lois et coutumes de la guerre sur terre, à l'ouverture des hostilités, aux droits et obligations des neutres; la Troisième limite le bombardement des ports, villes, villages par une force navale, et la pose des torpilles, etc.; elle fixe le régime auquel

seraient soumis les vaisseaux des belligérants dans les ports neutres, elle s'occupe des compléments nécessaires à la convention de 1899 pour doter la guerre maritime des principes édictés par la convention de Genève en 1864 et en 1906 ; la Quatrième examine le droit de transformer les bâtiments de commerce en navires de combat, et les problèmes relatifs à la propriété privée sur mer, au délai de faveur, à la contrebande de guerre, au blocus, à la destruction par force majeure des prises neutres, à l'assimilation de la guerre navale et de la guerre terrestre pour leur appliquer des atténuations identiques.

L'ensemble de cette division lu par M. Nelidow contenta les diplomates mieux qu'ils ne l'avaient cru chez eux. Ils voyaient clair. Ce sentiment fut témoigné tout aussitôt par l'Allemagne et l'Angleterre qui, l'une puis l'autre, déclarèrent proposer à la Première Commission l'établissement d'une Haute Cour des Prises, tribunal d'appel en cas de guerre navale. Confier à une juridiction vraiment internationale de si grands intérêts jusqu'à présent dévolus aux tribunaux particuliers des belligérants, c'était une reconnaissance éclatante, par deux grandes puissances belliqueuses, de l'œuvre entreprise à La Haye. A cela les États-Unis se rallièrent, et mirent sur le tapis l'interdiction de récupérer, par la force des armes, les dettes que contractent les États. Allusion aux affaires du Venezuela mauvais payeur.

Après quelques observations sur la procédure utile pour adjoindre les nouveaux sujets de discussion au programme arrêté, M. Nelidow désigna les membres des quatre bureaux. Quand il eut nommé les présidents d'honneur de la Première Commission, Leurs Excellences MM. Gaëtan Mercy de Kapos-Mère, ambassadeur de l'Autriche-Hongrie, Sir Edward Fry, ambassadeur de la Grande-Bretagne, Ruy Barbosa, ambassadeur du Brésil, il appela M. Léon Bourgeois à la présidence effective. Une sorte d'ovation salua, comme nous l'avons dit, l'homme à qui l'on attribue l'existence réelle de la cour d'arbitrage et ses résultats. Le baron Marschall donna le signal des approbations. Ce fut très glorieux pour l'honneur de notre pays qui ne domine plus guère par ses victoires, ni par son commerce, ni par son industrie, ni par ses forces militaires ou navales. Nous devons une gratitude historique à M. Léon Bourgeois, à M. d'Estournelles de Constant, à MM. Louis Renault et Fromageot, à MM. Ribot et Jarousse de Sillac. Là-bas ils surent valoir à notre pavillon les sympathies et la déférence du monde. L'œuvre de La Haye, grâce à leurs talents, devient en grande partie l'œuvre de notre République symbolisée, sur les pièces d'argent, par la semeuse du grain qui nourrit la vie créatrice.

Depuis ce jour, les commissions travaillèrent. Des organisateurs très esthètes avaient, aux étages latéraux, aménagé plusieurs salles en chambres de

discussion. Même mobilier rigide de style Renaissance, mêmes tables de drap vert, l'une en fer à cheval, qui commande à l'harmonie d'une pièce imposante ; mêmes murailles simplement plâtrées, sauf en celle qu'ornent des allégories anciennement peintes. L'électricité descend jusqu'aux couronnes en fer que sont les lustres, pour éclairer les séances de nuit. En ces décors calvinistes du xvi<sup>e</sup> siècle, les délégués, malgré tout, défendent leurs intérêts nationaux tout en s'attribuant l'apparence de traiter les problèmes inscrits au bénéfice de la paix universelle. Soit qu'on s'occupe, à la Seconde, de la Haute Cour des Prises, soit qu'à la Troisième on définisse les droits des croiseurs belligérants réfugiés dans un port neutre, soit qu'à la Quatrième on disserte sur le délai de faveur réclamé par le paquebot en partance ou en route avant les hostilités, les représentants des parties diverses s'évertuent d'abord à ne point munir indirectement d'un avantage l'ennemi probable. Ils préparent les meilleures conditions de leur défense ou de leur attaque propres. Les juriconsultes essayent de maintenir les controverses sur le domaine de la théorie pure. Quelle que soit leur autorité sans cesse accrue, ils n'y réussissent qu'à demi. Chacun se garde et n'admet une mesure lénitive que s'il la croit propice à l'affaiblissement de ses rivaux. D'ailleurs les traités franco-espagnols, et la concentration de la flotte américaine dans le Pacifique furent annoncés mal à propos. Ce double avertis-

sement augmenta les défiances. L'optimisme d'abord en vogue décrut, lorsque le voyage de M. Étienne à Kiel et à Berlin eut prouvé que la politesse allemande n'était pas autre chose.

A la fin du mois de juin, la Première Commission se flattait de sa chance. On avait chaleureusement discuté, dans le meilleur esprit, la proposition des États-Unis souhaitant que l'expression « utile et désirable » remplaçât le seul mot « utile » dans la formule de 1899 en faveur de l'arbitrage. Et l'on considérait ce succès virtuel comme un indice très satisfaisant. Le dépôt des deux projets, l'allemand et l'anglais, relatifs à la constitution de la Haute Cour d'appel juge suprême des prises, autorisait l'espérance d'une solution affirmative. Cela rendrait logique le vœu yankee d'une Cour réellement permanente d'arbitrage. Et, au total, il semblait que ce bénéfice acquis récompenserait honnêtement les efforts.

Dans les commissions de guerre, nul désaccord grave n'était alors en perspective. Allemands et Français se concilièrent sur les responsabilités des neutres et leur sauvegarde durant les hostilités.

Quelques réserves timides étaient opposées par la Russie au désir britannique de supprimer le péril des mines sous-marines flottantes pour les vaisseaux de commerce. Mais d'aucuns proposaient un moyen terme, celui de recourir à des mécanismes capables de couler automatiquement les engins au bout d'un certain temps. Les Chinois

déclaraient que nombre de leurs pêcheurs et caboteurs inoffensifs avaient péri, pendant et après la guerre russo-japonaise, du fait de ces épaves mobiles. Témoignage qui détermina bien des approbations. La Grande-Bretagne, au reste, admettait que les belligérants ancraient des mines devant les rades fortifiées jusqu'à dix milles au large, les neutres une fois prévenus. A la Quatrième, l'ambassadeur d'Autriche, le comte Torielli, M. Barbosa, M. de Martens, agréaient le postulat de M. Choate : inviolabilité de la propriété privée sur mer et abolition de la capture, sauf contrebande de guerre. La délégation anglaise ne souffla mot. On s'y attendait. Les sacrifices énormes consentis pour la flotte et ses nombreux points d'appui garantissent à ses nationaux la ruine économique d'adversaires exportateurs, pendant tout conflit naval. Un peuple ne renonce pas volontiers aux causes principales de sa prédominance actuelle et de ses victoires futures. En 1899, sir Pauncefote avait refusé le débat. Or, invoquant la circulaire russe d'avril 1906 qui permet aux puissances adhérentes toute réserve sur les questions ne semblant pas devoir aboutir de façon pratique, le Japon adopta presque aussitôt l'opinion de Londres. Ainsi trahissait-il un peu trop son dessein de ruiner par la course l'industrie américaine, en cas de guerre, et, en tout cas, son opposition à la reprise, par les États-Unis, du vœu de 1899 qui avait transmis à la Seconde Conférence le soin de résoudre le problème selon

les intentions de l'Allemagne, de l'Autriche, de l'Italie, de la Hollande, de la Russie, de la Chine et du Japon lui-même.

Encore irritée contre les matelots du tsar qui avaient, durant la lutte de 1904, passé les Dardanelles sous pavillon marchand pour, loin de la côte, transformer en croiseur leur bâtiment, puis arrêter, dans la mer Rouge, un navire anglais colportant quelque contrebande de guerre, la Grande-Bretagne proposait une distinction fondamentale entre les vaisseaux de combat et les vaisseaux auxiliaires, ceux-là devant arborer leur caractère avant de quitter un port national et ne pouvant aussi l'abandonner que dans un port national. Le travestissement ne s'accomplirait plus au large sans être taxé de fraude. Certains délégués pensèrent que la discussion ouverte sur ce point s'élargirait jusqu'à traiter de la contrebande de guerre, puis de la propriété privée. Ainsi l'Angleterre eût été contrainte indirectement au débat capital. On estimait possible une solution au moins vague en ces termes.

Mais, là-dessus, les Allemands jouèrent la contrepartie tout à coup. Ils entrevirent la chance d'isoler la rivale, comme celle-ci prétendit les isoler à propos de la limitation des armements. En vain M. Étienne parlait à Guillaume II et à son chancelier. Rien ne se modifia de l'attitude allemande. Elle fut si nette que, dès le 3 juillet, *le Temps* dut consacrer son bulletin aux obligations de l'En-

tente cordiale. Il défendit la thèse vitale pour cette nation. Il déclara même, en riposte, que la Conférence reprocherait licitement au grand état-major de Berlin sa publication officielle de 1902 sur le service en campagne : elle dément la Convention de 1899 signée par toute l'Europe.

Heureusement, le 2 juillet, le mot « désirable » avait été admis dans la rectification du texte comme qualificatif de l'arbitrage. L'Angleterre et la Hollande avaient offert d'étendre la procédure des commissions d'enquête. L'Allemagne demandait que la convention de Genève fit loi dans la guerre navale comme dans la guerre terrestre. Les navires-hôpitaux ne seraient pas capturés ; il suffirait qu'ils affichassent des pavillons et des feux spéciaux. Les Turcs désirèrent qu'on respectât, comme la croix rouge, leur croissant rouge, et les Persans leur lion rouge. Dès le 21 juillet, M. Renault put lire son rapport sur l'ensemble de ces discussions. A l'unanimité on vota la convention nouvelle assimilant celle de Genève 1906 et celle de La Haye 1899. Entre autres choses, il est inscrit que l'on ne pourra faire prisonnier les naufragés ou blessés recueillis à bord d'un navire-hôpital neutre, que l'on devra méticuleusement examiner les cadavres avant de les ensevelir, que les bâtiments hospitaliers devront faire partie d'un service sanitaire organisé par l'un des belligérants.

Prononçant l'éloge funèbre du comte de Nigra,

qui l'avait tant aidé à sa tâche de 1899, M. Léon Bourgeois s'assurait que le comte Tornielli perpétuerait cette même action conciliatrice de la diplomatie italienne.

En effet les vues de Rome sur l'Albanie ne s'objectiveront que si le permet Vienne calmée par Berlin, où l'on veut à tout prix maintenir la Triple, surtout depuis l'Entente cordiale. Mais le Quirinal compte payer le moins cher ses avantages d'Albanie, en évitant toute complication dont il lui faudrait subir les suites sur les Alpes. L'industrie lombarde ressuscitée d'hier se trouverait mal en point s'il seyait de pourvoir à des risques de frontière, au lieu de s'ouvrir les débouchés de Turquie. Ménager la Triple qui garantit la tolérance autrichienne aux Balkans, et ne pas encourir les dépenses d'une mobilisation, ce sont là deux principes italiens consacrés à Desio par l'Autriche et la Russie, par le baron d'Aerenthal et M. Isvolsky. Donc la France put se fier à la politique très positive, très sincère et très adroite du comte Tornielli

Dès lors, on s'intéressa le plus à la fondation de la Haute Cour d'appel jugeant des prises en dernier ressort, après la sentence des tribunaux. Le projet allemand et le projet anglais furent comparés devant la Première Commission. L'un octroie la faculté d'appel à tout individu lésé. L'autre ne l'octroie qu'à l'État dont le sujet proteste. La discussion s'accrut sur ce point, le

6 juillet, quand on eut admis d'un commun accord l'urgence de créer cette Haute Cour, puisque le tribunal actuel, composé de personnes belligérantes, est à la fois juge et partie. M. Kriege ne reconnut à ces tribunaux que la capacité de première instance. Le baron Marschall insista sur le droit d'appel dévolu aux individus. Autrement l'État faible abandonnerait son privilège dans la crainte de soulever les difficultés diplomatiques. Alors M. Barbosa, pour le Brésil, dit que les États comme les individus jouiraient de la faculté d'appel. MM. Louis Renault, Fry, Kriege ayant rédigé un questionnaire, son examen provoqua des explications au sujet des magistrats. L'Angleterre les voulait absolument neutres, démunis pour ainsi dire de toute nationalité, élus seulement pour leur compétence en droit international, et pour leur moralité. L'Allemagne demanda l'adjonction d'amiraux belligérants avec voix consultative. M. Léon Bourgeois obtint une revision du débat. Alors le Japon, par la voix de M. Tsudzuki, fit remarquer le besoin d'une codification préalable et internationale des lois sur les prises ; sans quoi les arbitres de la Haute Cour ne sauraient comment rendre le verdict ; ou bien ils le rendraient selon le préjugé national du plus influent. Avant tout, il importait de parfaire ce code international. D'autres détails furent discutés, moindres en importance, mais nombreux. Le 11 juillet un comité de rédaction se constitua pour élaborer un texte.

La Commission de la Paix poursuit en même temps l'œuvre d'élargir les facultés de la Commission d'Enquête qu'éprouva l'affaire de Hull. L'Angleterre admit le principe de cette intervention lorsque les intérêts essentiels ou l'honneur des parties ne sont pas en cause, lorsqu'il s'agit uniquement d'éclaircir les circonstances d'un fait, origine du litige. Elle proposa qu'une convention spéciale entre les adversaires invoquât l'aide de la Commission dont le rapport laisserait ensuite toute liberté aux plaideurs. Ce rapport n'aura jamais force de sentence arbitrale. Le 11 juillet MM. de Martens et Fromageot réservaient, de plus, le principe de la souveraineté des États devant les conclusions de ce rapport. L'avis unanime maintenait le caractère facultatif de la mesure. On décida que les commissaires pourraient être choisis parmi les membres ordinaires de la Cour d'arbitrage. Et le comité de rédaction fut désigné.

Entre temps les États-Unis insistèrent sur la réalité effective d'une Cour permanente. Quinze jurisconsultes, experts en droit international et choisis dans les diverses patries, siègeraient à date fixe, après avoir nommé eux-mêmes leurs chefs et dicté leur règlement. Ils jouiraient de l'immunité diplomatique et d'honoraires. Ils composeraient les commissions d'enquête ou d'arbitrage. Celui dont la nation deviendrait partie serait exclu du procès. Cette proposition fut bien accueillie par la majorité des nations secondaires, tandis

que les ambassadeurs des grandes puissances européennes redoutaient la discussion des articles féconds en périls cachés. Mais le Pérou dépose un souhait plus hardi. Toute puissance qui déclare au bureau de La Haye son intention d'invoquer l'arbitrage lors d'un conflit doit obtenir que cette intention soit communiquée à l'adversaire, ainsi convoqué en quelque sorte. Haïti soutint le projet. La Serbie et le Portugal exigèrent l'arbitrage obligatoire, témérairement. La Grèce rappela que l'article 10 du texte rédigé en 1899 énumère des cas d'obligation. En outre l'Uruguay donna trente jours aux nations récalcitrantes pour se soumettre à la Cour, après quoi la flétrissure solennelle interviendra.

Cette logique humanitaire effaroucha. On opposait que l'obligation entraîne la sanction. Donc une force internationale serait indispensable pour contenir les belliqueux. Le goût de la concorde engendrerait les massacres. A cela les pacifistes répondent que le commissaire et les gendarmes ont tout de même diminué singulièrement le nombre des combats singuliers, des vendettas, des violences de clan, etc. Quoi qu'il en soit, l'idée portugaise servit de thème aux chercheurs de formule définitive. Il se put qu'on déclarât l'arbitrage de rigueur, en trois espèces de différends.

Pour l'instant les trois commissions de la guerre travaillaient à en amoindrir la férocité. Chose mal commode. Ainsi : peu d'enthousiasme salua la pro-

position hollandaise interdisant de contraindre les populations à renseigner l'envahisseur, de condamner à mort sans conseil de guerre et sans que la sentence soit contresignée du général en chef. Par contre, la thèse allemande obligeant les populations soulevées contre le même envahisseur à porter les armes ostensiblement a gagné les suffrages. De même la motion anglaise défendant l'usage des mines sous-marines mobiles qui détruisent au hasard les bateaux des neutres et de commerce, a été renvoyée à une commission technique. Il lui appartient de découvrir un système qui les rende inoffensives en les faisant couler automatiquement au bout d'une certaine période. Mais quand ce système sera-t-il découvert? Aussi l'opinion incline vers l'avis espagnol tolérant les mines sur le théâtre des opérations et dans les détroits, sous la réserve d'un contrôle efficace qu'exerce le belligérant. D'ailleurs la Russie déclare que, dans son état actuel de puissance vaincue, elle ne peut nullement restreindre l'usage de ses mines sous-marines mobiles. C'est à peine si l'on osait élire les comités de rédaction qui arrêteront les paragraphes relatifs aux navires-hôpitaux et à leur protection, aux droits des blessés, au travail des prisonniers de guerre et à leur rémunération légitime. Pourtant il semblait entendu que, d'après le désir de la France, la déclaration de guerre sera exigible avant l'ouverture des hostilités, que l'État neutre ne sera plus responsable des

actes commis par ses sujets sur les territoires des belligérants, ni des prisonniers en fuite sur son domaine.

Quant à l'inviolabilité de la propriété privée sur mer, elle perdait chaque jour des partisans. Vingt et une délégations (États-Unis, Allemagne, Autriche-Hongrie, Italie, Brésil, Cuba, Saint-Domingue, Équateur, Haïti, Uruguay, Chine, Perse, Siam, Turquie, Belgique, Danemark, Grèce, Norvège, Suède, Pays-Bas, Suisse) votèrent le postulat de M. Choate. Onze par leur absence manifestèrent qu'elles se désintéressaient. Onze votèrent contre, dont l'Angleterre, la France, le Japon, la Russie, l'Espagne. La République Argentine et la Colombie se prononcèrent franchement pour la guerre de course. M. de Satow, au nom de l'Angleterre, imposa le blocus commercial de l'adversaire. M. Tcharckof, au nom du tsar, déclara la question encore loin de la maturité. M. Louis Renault justifia la capture comme un des moyens les moins cruels de réduire l'ennemi à l'impuissance économique. Le capitaine Mahan, illustre dans la matière, écrivit, dans un livre, cette opinion avec emphase. Les dialecticiens, comme M. Fromageot, démontrent que les compagnies d'assurances exigeront des surprimes énormes, ce qui persuadera les armateurs de garder les navires et les cargaisons dans le port. Ainsi le commerce, de soi-même, cessera. Mode très doux de conflit. Après trois semaines de discussion oiseuse, les logiciens prou-

vèrent que la propriété privée ne pourrait être inviolable avant d'être définie. Or, durant la guerre russo-japonaise, tout chargement de charbon, vives, matériel de pont, vêtements, glycérine, camphre, fut considéré comme contrebande de guerre, et saisi. Il faut commencer par définir la contrebande de guerre si l'on veut savoir ce qu'est exactement la propriété privée. Les Belges et M. Beernaert soutiennent leur théorie du séquestre substitué à la capture, puis de l'indemnité aux particuliers atteints. M. Léon Bourgeois se contente de prôner la suppression des parts de prise allouées aux équipages des navires poursuivants. Ces deux motions plaisent mieux que le postulat radical de M. Choate. Et les discussions de recommencer sur nouveaux frais. Or les Italiens présentent tout un code de blocus avec signification aux neutres, coefficient des forces nécessaires pour rendre l'opération réelle, exceptions pour le gros temps, et conditions de capture contre les forceurs de lignes. Le Brésil réclame alors la discussion préalable du blocus et de la contrebande, ce qui recule l'étude des projets offrant de substituer à toute capture le séquestre avec indemnité dès la fin des hostilités. Au milieu de ces discordances, M. Léon Bourgeois établit les solutions intermédiaires. Mais il semble bien que, dans la prochaine campagne, les belligérants violeront à loisir les cargaisons de la propriété privée. L'insuccès de l'Allemagne et des États-Unis, le succès

de l'Angleterre paraissent probables dans la pratique.

C'est pourquoi son ambassade soumit aux délégués, le 21 juillet, le fameux texte litigieux relatif au désarmement : « La Conférence confirme la résolution adoptée par la Conférence de 1899 à l'égard de la limitation des charges militaires, et, vu que les charges militaires se sont considérablement accrues dans presque tous les pays depuis ladite année, la Conférence déclare que la question est plus que jamais urgente et qu'il est désirable de voir les gouvernements reprendre l'étude sérieuse de cette question. » Malgré cette forme anodine il y eut réprobation. Chacun de prétendre aussitôt qu'il fallait en référer au prince. Et l'on ajourna. Mais en séance de clôture le texte fut lu sans modification.

A tout prendre, et bien que les égoïsmes nationaux aient triomphé trop aisément de l'intérêt général auprès des trois commissions de guerre, la Commission de la Paix additionna des avantages le 18 octobre 1907. Il est indubitable que le principe de l'arbitrage se trouve, en cette seconde Conférence, singulièrement consolidé par la fondation de la Haute Cour des Prises, l'extension de la procédure dévolue aux commissions d'enquête, le projet de Cour permanente, dont le vœu subsistera, enfin par la doctrine de Drago et les amendements du général Porter attribuant aux juges de La Haye les sentences nécessaires dans

les procès entre États débiteurs et créanciers. D'autre part les trente-trois traités particuliers de soumission à l'arbitrage, conclus de puissance à puissance, se multiplieront dorénavant. Ils finiront par régir la normale des États. Le recours à l'*ultima ratio* deviendra l'exception.

Voici les résultats officiels, tels qu'ils furent promulgués en séance plénière :

« Dans une série de réunions, tenues du 15 juin au 18 octobre 1907, où les délégués précités ont été constamment animés du désir de réaliser dans la plus large mesure possible, les vues généreuses de l'auguste initiateur de la Conférence et les intentions de leurs gouvernements, la Conférence a arrêté, pour être soumis à la signature des plénipotentiaires, le texte des conventions et de la déclaration énumérées ci-après et annexées au présent Acte.

« I. Convention pour le règlement pacifique des conflits internationaux.

« II. Convention relative au recouvrement des dettes contractuelles.

« III. Convention relative à l'ouverture des hostilités.

« IV. Convention concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre.

« V. Convention concernant les droits et les devoirs des puissances et des personnes neutres en cas de guerre sur terre.

« VI. Convention relative au régime des navires

de commerce ennemis au début des hostilités.

« VII. Convention relative à la transformation des navires de commerce en bâtiments de guerre.

« VIII. Convention relative à la pose des mines sous-marines.

« IX. Convention concernant le bombardement par des forces navales en temps de guerre.

« X. Convention pour l'adaptation à la guerre maritime des principes de la convention de Genève.

« XI. Convention relative à certaines restrictions à l'exercice du droit de capture dans la guerre maritime.

« XII. Convention relative à l'établissement d'une Cour internationale des prises.

« XIII. Convention concernant les droits et les devoirs des puissances neutres dans la guerre maritime.

« XIV. Déclaration relative à l'interdiction de lancer des projectiles et des explosifs du haut de ballons.

« Ces conventions et cette déclaration formeront autant d'actes séparés. Ces actes porteront la date de ce jour et pourront être signés jusqu'au 30 juin 1908, par les plénipotentiaires des puissances représentées à la deuxième Conférence de la paix, à La Haye.

« La Conférence, se conformant à l'esprit d'entente et de concessions réciproques qui est l'esprit même de ses délibérations, a arrêté la déclaration suivante, qui, tout en réservant à chacune des puis-

sances représentées le bénéfice de ses votes, leur permet à toutes d'affirmer les principes qu'elles considèrent comme unanimement reconnus :

« Elle est unanime :

« 1° A reconnaître le principe de l'arbitrage obligatoire ;

« 2° A déclarer que certains différends, et notamment ceux relatifs à l'interprétation et à l'application des stipulations conventionnelles internationales, sont susceptibles d'être soumis à l'arbitrage obligatoire sans aucune restriction.

« Elle est unanime enfin à proclamer que, s'il ne lui a pas été donné de conclure dès maintenant une convention en ce sens, les divergences d'opinion qui se sont manifestées n'ont pas dépassé les limites d'une controverse juridique, et qu'en travaillant ici ensemble pendant quatre mois, toutes les puissances du monde, non seulement ont appris à se comprendre et à se rapprocher davantage, mais ont su dégager, au cours de cette longue collaboration, un sentiment très élevé du bien commun de l'humanité.

« La Conférence a, de plus, adopté à l'unanimité la résolution suivante :

« La deuxième Conférence de la Paix confirme la résolution adoptée par la Conférence de 1899 à l'égard de la limitation des charges militaires ; et, vu que les charges militaires se sont considérablement accrues dans presque tous les pays depuis ladite année, la Conférence déclare qu'il est hau-

tement désirable de voir les gouvernements reprendre l'étude sérieuse de cette question.

« Enfin, la Conférence recommande aux puissances la réunion d'une troisième Conférence de la Paix qui pourrait avoir lieu dans une période analogue à celle qui s'est écoulée depuis la précédente Conférence, à une date à fixer d'un commun accord entre les puissances, et elle appelle leur attention sur la nécessité de préparer les travaux de cette Troisième Conférence assez longtemps à l'avance pour que ses délibérations se poursuivent avec l'autorité et la rapidité indispensables.

« Fait à La Haye, le dix-huit octobre mil neuf cent sept, en un seul exemplaire, qui sera déposé au ministère des Affaires étrangères et dont les copies, certifiées conformes, seront délivrées à toutes les puissances représentées à la Conférence. »

Certes la Conférence de 1907 se termine par de simples vœux, par l'énoncé de quelques règles très facultatives. Pourtant il est hors de doute que le principe d'humanité s'y fortifia.

Les Jurisconsultes et les Puissances secondaires achèveront, dans ce xx<sup>e</sup> siècle, l'organisation juridique de la Paix, comme a dit M. Léon Bourgeois, et quelle que puisse être la persistance des instincts barbares chez les aristocraties des grandes nations, particulièrement chez celle où brillent le prince d'Eulenburg, le comte de Moltke et M. de Holstein.

Ce n'est donc pas en vain que retentirent, en cet été de 1907, les paroles des ambassadeurs dans l'antique édifice du Binnenhof où les calvinistes hollandais consommèrent la désagrégation du catholicisme romain qui n'avait pas moins voulu l'union des peuples sous la loi du Christ, avec l'usage d'une seule langue, le latin liturgique, avec le communisme appliqué cinq siècles dans les couvents prospères (1).

(1) On lirait avec fruit une excellente étude sur *La seconde Conférence de la Paix* que publia M. Ernest Lemonon, le 1<sup>er</sup> novembre 1907, dans la revue des *Questions diplomatiques et coloniales*.

## CHAPITRE XXI

### LA SEMEUSE.

Quand août grille le froment mûr, les moissonneurs envahissent les champs de Bretagne. A la brise de mer flottent les longs velours de leurs chapeaux. Eux se courbent, et la faucille druidique abat, dans leur main gauche, la gerbe sèche. Les femmes aident au labeur. Sous leurs blanches coiffes qu'attache une bandelette noire selon la mode peut-être colportée par les invasions préhistoriques de leurs ancêtres au pays d'Hellade, leurs visages hâlés s'encouragent de la mine et du rire. Aux hanches des filles, les jupons de serge bleue font des cocardes joyeuses parmi la chevelure blonde de la moisson. La toile des amples manches drape les mouvements alertes de leurs bras.

Ensemble les dos jeunes se penchent hors des corsets qu'ornent les larges brassières de velours noir. Les gamins chétifs se hâtent et les vieillards cagneux. Le soleil cuit les nuques plissées, les mains ferventes, les tempes humides, les poignets robustes.

Depuis la Galice espagnole, rocheuse et verdoyante, jusqu'aux caps de la Cornouaille et de l'Écosse, ces mêmes gestes, sans doute, inclinent vers la terre maternelle cette race dont les jambes dansent aux sons de la cornemuse et du biniou dans les landes de la Corogne, du Finistère, de l'Irlande et des Hébrides. Le même geste de paix récolte la semence qui, germée dans le corps des hommes, fleurira en vigueurs créatrices. Le même geste de paix accorde sur la rive de l'Océan toutes les familles gaéliques et kymris, à l'heure où l'on espère maintenir l'Entente cordiale de leurs souverains. Puisse d'étés en étés la joie sacrée des moissonneurs convaincre leurs ministres de prolonger l'ère sans violence, et d'obéir à ce grand geste noble des races que leurs conquérants barbares divisèrent jadis, au gré d'aventures.

Partout, sur le monde, malgré les causes évidentes de conflits économiques et politiques, la sagesse des castes directrices assure mieux le grand espoir de concorde et d'entente internationales, né dans nos cerveaux, il y a quelque vingt ans. Notre génération eut cette audace heureuse de vilipender la guerre. Tolstoï et Zola l'avaient montrée terrible, absurde et sans trop de grandeurs. Leur idée persuade. Les quatre empereurs d'Autriche, d'Allemagne, des Indes et de Russie, parfois se concertent afin de mieux consolider les certitudes engendrées par notre vœu d'hier. Il se peut, comme on le souhaita dans La Haye, que la Triplice, la

Duplices et l'Entente cordiale cessent de s'opposer, consentent à prévoir le jour où elles s'uniront en une seule vie savante et civilisatrice, afin de produire, ayant renoncé au crime de se détruire. Là-bas même, sur cette Mandchourie pour laquelle, hier, le Japonais et le Russe s'égorgeaient, un air meilleur souffle, les fièvres s'apaisent. On admet que les ingénieurs slaves, en établissant le chemin de fer et en le gardant contre les brigandages des barbares, a fait une œuvre excellente, digne de toutes les louanges, et qui facilitera les rapports commerciaux, plus amicaux des Chrétiens avec les Jaunes. Cet effort n'est plus considéré comme celui d'une patrie orgueilleuse et cupide, mais comme celui du savoir général et de la bienfaisance humaine servis par les moyens des ouvriers orthodoxes. Le plan des logiques ministérielles et parlementaires se transforme. Aux théories rivales, haineuses des nationalités se substitue lentement la thèse de la fraternité internationale; très lentement. Ce sera la gloire des générations actuelles que d'avoir instauré cette nouvelle prudence. M. Jaurès le disait un jour aux adolescents du lycée où il professa; puis, il remettait en leurs jeunes mains cet avenir encore fragile, mais éclos du moins après un si rude apostolat.

Il est douloureux que l'Église demeure hésitante. Elle qui prêcha la Trêve de Dieu, qui sut allier les peuples féodaux d'Europe en une seule armée chrétienne, celle des Croisades, l'Église qui tenta de

faire survivre et triompher une seule langue, le latin, par-dessus les patois des provinces et des royaumes, pour composer un seul esprit avec un seul idiome, l'Église qui se voulut la charité, l'altruisme catholiques, c'est-à-dire universels, comment n'est-ce point sous ses auspices que se trame cette paix définitive, peut-être, entre les nations de culture chrétienne? Il est stupéfiant que les prêtres, que les évêques, que les princes ecclésiastiques aient ainsi oublié le sens de leur foi première, qu'ils aient sacrifié Jésus à César, l'embrassement universel à la raison froide, haineuse et particulariste de la conquête. Ce fut le forfait du protestantisme que d'avoir fondé les religions de patries, hors la religion d'amour international, et que d'avoir contraint la papauté à user de stratégies pareilles dans la lutte, à favoriser l'esprit égoïste des monarchies pour la déchéance de l'altruisme catholique.

Si le cardinal Merry del Val et Pie X jugent l'époque lucidement, fasse le Ciel qu'ils se remémorent la tradition de l'Église primitive, et qu'ils imposent aux clergés de tous pays la mission essentielle et antique, celle d'établir, pour les siècles, la Paix de Dieu, après la Trêve de Dieu, entre les chrétiens des Deux Mondes. C'est là le grand, le sûr moyen de relever le prestige très amoindri de la Tiare aux trois couronnes. Il sied que le pontife retranche de sa communion les prédicateurs qui ne flétriront point les partis de guerre, qui ne détourneront

pas les fidèles de participer à l'anachronisme de ces fureurs sanguinaires, qui ne mettront pas au premier rang des devoirs chrétiens, selon l'Évangile, celui de participer à toutes les associations et manifestations pacifistes.

Et tout d'abord, le successeur de saint Pierre aura l'occasion de jouer une partie gigantesque avec Guillaume II. Le Pape et l'Empereur se vont rencontrer face à face comme au temps des Guelfes et des Gibelins. Le maître des Allemagnes veut obtenir le protectorat des missions catholiques à la surface du globe. Et ce n'est pas en vue d'un simple succès diplomatique, dont les conséquences ne deviendraient surprenantes qu'à longue échéance. L'investiture qu'il réclame le ferait souverain de tous les catholiques. Or, les Allemands autrichiens appartiennent en grand nombre au papisme. Et l'on sait que les pangermanistes, ceux de Vienne surtout, ne dissimulent pas leur vœu de voir se désagréger la monarchie austro-hongroise, pour que les soixante-quinze millions d'Allemands répartis sur la terre des Hohenzollern et sur celle des Habsbourg s'agglomèrent en un seul empire ethnique.

Les conjectures semblent favorables. Tchèques et Hongrois manifestent à l'envi leurs colères séparatistes. Même ils exigent la distinction des armées fondues jusqu'à présent en une seule force militaire. Ils refusent d'obéir à des commandements promulgués en langue teutonique. Chaque

jour, l'obstruction au Parlement de Vienne rend plus invraisemblable l'autorité du pouvoir centralisateur. Les scandales se succèdent quotidiennement. La vieillesse de François Joseph ne permet pas de croire qu'il gardera longtemps encore la vénération de ses sujets hétérogènes, et leur loyalisme. Lui disparu, tout peut s'écrouler de son trône. Il suffit d'une émeute à Prague, d'un vote téméraire émis par les députés siégeant à Budapest. Que Guillaume II puisse, lors de cette inévitable crise, rallier à son prestige de Protecteur des catholiques tous les Allemands papistes, établir son influence sur les rives du Danube et de ses affluents, dans les montagnes du Tyrol, et aussi dans les provinces adriatiques, rien n'empêchera le rêve pangermaniste de se réaliser, fût-il nécessaire de mener à Vienne quelques divisions bavaroises et saxonnes.

On conçoit quelle partie se joue dans la mystérieuse enceinte du Vatican. Le Hohenzollern recevra-t-il, plutôt que le Habsbourg, la bannière du protectorat catholique que l'imprudence française abandonne? La papauté tient la solution pendante. Et, dans cette attitude, un Pontife diplomate peut obtenir beaucoup pour la paix de son Dieu. Arbitre devant les destins d'un grand peuple victorieux, riche, puissant, prêt au triomphe, il peut employer les armes de ce peuple à défendre le temple de la Paix, envers et contre tous les hasards. Depuis les élections qui leur furent

contraire, de par l'astuce propre à M. de Bulow, les révolutionnaires de Berlin se plaisent à devenir évolutionnistes. Or, l'internationalisme, le goût de la paix, en tout cas, sont de règle principale dans le programme amendé des Marx et des Liebknecht. Si, conseillé par son pape, le centre catholique allemand et le parti socialiste servent les mêmes thèses contraires à la violence, l'ère de la paix se peut affermir définitivement aux pays d'Europe. C'est là, pour les deux sectes, un magnifique terrain d'opposition contre le militarisme des agrariens hobereaux et protestants.

Alors le monde ne pourra plus qu'obéir à la pensée civilisatrice de l'Occident. La barbarie survivante sera sans cesse combattue, sur la planète.

En somme, la constance de la paix semble probable. Si notre parlement licencia deux classes militaires à la fois, et s'il ne craignit pas de laisser le pays sans armée défensive, plusieurs semaines, c'est que les ministres avaient des assurances. Rarement, au cours de notre histoire, le gouvernement put montrer une telle confiance dans la fraternité des nations rivales. A cette heure s'accomplit donc une étape de la sagesse humaine. Louons les talents de nos diplomates et de leur chef, qui surent évidemment obtenir, en toutes les capitales, de si parfaites garanties.

Il faut parcourir la chronologie à rebours, et découvrir la période qui s'étend de 1763 à 1792, pour additionner, en France, trente ans de vie

soustraite aux terreurs des combats. La guerre de Sept ans finie, nos races ne saignèrent plus sur les champs de l'Europe avant la bataille de Valmy. De même elles ne saignèrent plus depuis 1870. Du xvii<sup>e</sup> au xx<sup>e</sup> siècle, ce sont les deux plus longues phases de paix. Et si l'on veut bien considérer la lutte de 1877-1878, engagée par les Russes contre les Turcs musulmans et asiatiques comme une lutte exotique, au même titre que la guerre de Cuba, que celles du Transwaal et de Mandchourie, nous pouvons écrire que l'Europe chrétienne demeure, depuis trente-sept ans, fidèle à la thèse de son Dieu blâmant l'apôtre qui tira la glaive.

Jamais durant les époques antérieures, le calme ne persista de la sorte. Au début du xviii<sup>e</sup> siècle, l'air retentit des hurlements des soldats qui s'égorgeaient à Ramillies, à Malplaquet, à Denain, qui se canonnaient en Pologne et en Autriche, qui s'éventraient en Flandre et en Italie. Voltaire raille ces massacres. A partir de 1792, ils recommencèrent, les Jacobins prêchant la liberté, baïonnette au fusil.

Il y a quelque cent ans, nos troupes venaient de conclure, par la manœuvre de Friedland, la superbe campagne inaugurée en octobre 1806 par la marche vers Iéna. Il y a quelque cent ans, la jolie reine Louise de Prusse pleurait encore, à Memel, la perte de son royaume. Dantzig ouvrait ses portes aux artilleurs et aux sapeurs de

Chasseloup-Laubat après un siège où l'attaque, où la défense avaient usé de tous les moyens ingénieux et terribles, ceux de la science, ceux de l'héroïsme. Deux mille soldats traversaient, chaque jour, Berlin, allant assurer par leur présence le partage du monde arrêté pendant l'entrevue d'Alexandre et de Bonaparte sur le radeau du Niemen, avant la paix de Tilsitt. Résultat inattendu des entretiens philosophiques qu'avaient eus Catherine II et Diderot, dans les jardins de Saint-Pétersbourg, trente-quatre ans plus tôt, alors que l'*Encyclopédie* concevait la Révolution sans prévoir ses triomphes militaires ni son épopée flamboyante.

Le lendemain de Friedland, Alexandre vaincu recommande à ses plénipotentiaires de savoir ce que Bonaparte pense de la Turquie et de Constantinople. Malgré la déroute, c'est le rêve de rétablir les deux empires antiques, le byzantin et le latin, celui d'Orient et celui d'Occident. « Vous exprimerez à l'empereur Napoléon, ajoutait-il, combien je suis sensible à tout ce qu'il m'a fait dire par votre organe. Vous lui direz que son union entre la France et la Russie a été constamment l'objet de mes désirs, et que je porte la conviction qu'elle seule peut assurer *le bonheur et la tranquillité du globe...* » La synthèse des patries occupe leurs songes, quand le 25 juin 1807, au matin, l'empereur orthodoxe et l'empereur catholique s'embarquent en même temps

pour gagner le radeau arrêté au milieu du fleuve, s'embrasser en y abordant, puis causer sous la tente qu'on avait là dressée. « La France et la Russie une fois d'accord, elles pourront maîtriser le monde! » se dirent-ils. En 1907, l'exclamation des deux héros n'a rien perdu de sa vérité théorique. Au bord du canal hollandais, comme au milieu du fleuve lithuanien, le même espoir fut possible.

Car aux moyens sanguinaires se substituent les moyens logiques, dont le principal consiste à équilibrer les forces probablement adversaires. L'Allemagne a, dans l'affaire du Maroc, indiqué sa prétention à la suprématie et au droit de dicter la politique générale des peuples. En réponse de jeu, l'Angleterre compléta les effets de l'Entente cordiale et de la Duplice durant les entrevues royales de Carthagène et de Gaète, durant les conversations diplomatiques poursuivies afin d'améliorer les rapports entre Pétersbourg et Tokio, afin de limiter en Perse les zones d'influences russes et britanniques. Ce système d'accords semble maintenant assez solide pour décider les aristocraties militaires de Prusse et d'Autriche à confesser l'équivalence comparative des deux coalitions. Sur l'échiquier, les valeurs des pièces noires et blanches à peu près se balancent. Convaincus de cette parité relative, les libéraux de Londres proposent la limitation des armements, prélude essentiel de tout acte visant à la fin des menaces permanentes. Au-

tour de cette question, dans La Haye, les avis des ambassadeurs furent négatifs. Mais, si rien d'officiel ne se détermina pendant la Conférence, on est revenu, du moins, avec une opinion sur la possibilité future d'objectiver les espérances pour lesquelles les empereurs anciens mirent en branle les légions romaines, les armées franques et les nations de 1812.

Pendant l'été de 1812, les États-Unis d'Occident existèrent, lorsque s'assemblaient au bord du Niemen les armées danoises, prussiennes, espagnoles, portugaises, autrichiennes, italiennes et polonaises réunies sous le commandement du « Robespierre à cheval ». L'espoir d'Auguste, de Constantin, de Charlemagne fut réalisé par Napoléon, quelques mois, bien qu'on se battit en Espagne. Mon grand-père vit les races latines, germaniques et scandinaves en ligne sur les berges du Niemen pour contraindre les Slaves moscovites à l'alliance universelle et franche, promise dans Tilsitt. Lui-même, à la tête de ses grenadiers, connut l'émotion d'acclamer, avec ces milliers de jargons divers, l'homme symbolique à la redingote grise, tandis que le colonel de cavalerie, menant le premier escadron de cette multitude par le gué du fleuve, s'y noyait, sous les yeux des régiments.

Aujourd'hui les cris de nos aïeux retentissent encore dans nos esprits qui souhaitent la même alliance de toutes les races chrétiennes, et qui la souhaitent,

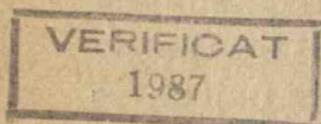
non l'épée au poing, mais le conscrit au foyer. L'œuvre que la diplomatie, pour la deuxième fois, fut tenter dans la capitale hollandaise, c'est l'œuvre ébauchée en 1807, malgré les pleurs de la reine Louise de Prusse. Bien incapable de pressentir alors le destin de son fils, le Guillaume de Sedan, l'empereur de Versailles, elle écrivait, en juin 1807, au tsar Alexandre : « Ah! mon cher cousin, ne nous abandonnez pas. Ma santé est un peu dérangée de toutes les inquiétudes; ce m'est égal, pourvu que vous et le roi (son mari) résistiez à tout; je suis un être si peu intéressant, si je succombe, pourvu que le roi soit sauvé, que mes enfants aient un sort, un avenir! »

Voilà comment cette reine s'éplorait dans la salle basse d'un moulin de faubourg où cantonnait son époux, en attendant la volonté du nouveau maître. Napoléon vint rendre visite à sa belle ennemie. Par une galanterie vantant les perles, le crêpe, la gaze d'Italie qui formaient la toilette princière, il répondit à toutes les questions anxieuses sur le sort de Magdebourg. En vain la reine supplia de son mieux. Ses deux arbitres avaient trop parlé, sur leur radeau, de leur double empire unifiant le monde.

Cent ans après, l'arrière-petit-fils de la reine et tout son peuple s'opposent, vainqueurs, à cette unification, comme la pauvre reine s'y opposait, vaincue, sous le désordre de son turban de mouseline et dans le fléchissement de sa robe dorée.

Se gardant de toute impatience, depuis trente-sept années, taisant ses rancunes et ses haines très légitimes, acceptant l'abnégation d'un rôle exclusivement pacifique, si la République française avait donné l'exemple efficace de la fraternité européenne, comme elle serait grande devant l'Histoire future. Hier encore la publication de son Livre Jaune sur le Maroc attestait le réel de ce vœu. Vraiment, la République serait la bonne Semeuse que le sculpteur a gravée sur les monnaies d'or et d'argent, celle qui lança, dans les sillons du monde, la graine ineffable de la bonté et de l'altruisme universels.

Aujourd'hui, il semble que la semence divine commence à germer. De toutes parts, les peuples admirent et s'étonnent. Les chrétiens tentent de s'allier, afin de contraindre les derniers barbares au respect de la vie productrice. Les ailes de la Paix éventent l'allégresse de la bonne Semeuse qui continue de jeter son grain vers les sillons, vers l'aube neuve.



## TABLE DES MATIÈRES

---

CHAP. I <sup>er</sup> . — Les Impérialismes.....	4
CHAP. II. — La conférence de La Haye en 1899.....	15
CHAP. III. — Le rustre et l'ingénieur.....	53
CHAP. IV. — L'œuvre du XIX <sup>e</sup> siècle.....	94
CHAP. V. — La grande et la petite Patrie.....	114
CHAP. VI. — Le droit des puissances savantes.....	127
CHAP. VII. — L'empereur allemand.....	134
CHAP. VIII. — L'avènement des jaunes.....	147
CHAP. IX. — La science bienfaisante.....	157
CHAP. X. — Les trésors du Shan-Si.....	166
CHAP. XI. — L'évolution des Chinois.....	179
CHAP. XII. — L'Asie européenne.....	188
CHAP. XIII. — L'action civilisatrice.....	198
CHAP. XIV. — L'Afrique internationale.....	205
CHAP. XV. — Les forces mauvaises.....	216
CHAP. XVI. — Les puissances en formation.....	225
CHAP. XVII. — Le problème espagnol.....	245
CHAP. XVIII. — La conférence de 1907.....	255
CHAP. XIX. — La semeuse.....	328

En vente chez les mêmes Éditeurs

Envoi franco contre mandat ou timbres-poste

ŒUVRES DE GABRIEL HANOTAUX

de l'Académie française.

HISTOIRE DE LA FRANCE CONTEMPORAINE

TOME I. — LE GOUVERNEMENT DE M. THIERS

- |  |   |
|--|---|
| CHAPITRE I. — La Guerre.                         | CHAPITRE VI. — Vers la Libération.          |
| CHAPITRE II. — L'Assemblée nationale à Bordeaux. | CHAPITRE VII. — Le Travail Parlementaire.   |
| CHAPITRE III. — La Commune.                      | CHAPITRE VIII. — L'Apogée.                  |
| CHAPITRE IV. — Première Crise constitutionnelle. | CHAPITRE IX. — La Libération du Territoire. |
| CHAPITRE V. — Le Traité de Francfort.            | CHAPITRE X. — Le 24 mai 1873.               |

TOME II. — LA PRÉSIDENTIE DU MARÉCHAL DE MAC-MAHON  
\* L'ÉCHEC DE LA MONARCHIE

- |   |   |
|---|---|
| CHAPITRE I. — La Politique du 24 Mai.           | CHAPITRE VIII. — La paix armée et le Kulturkampf international.   |
| CHAPITRE II. — L'Ordre Moral.                   | CHAPITRE IX. — La chute du duc de Broglie.                        |
| CHAPITRE III. — La campagne monarchique.        | CHAPITRE X. — Le relèvement. — L'avènement de la démocratie.      |
| CHAPITRE IV. — L'entrevue de Salzbourg.         | CHAPITRE XI. — Le mouvement littéraire. — L'opinion. — La presse. |
| CHAPITRE V. — La lettre du 27 Octobre.          | CHAPITRE XII. — Les Arts et les Sciences.                         |
| CHAPITRE VI. — Le Septennat.                    | CHAPITRE XIII. — La crise morale.                                 |
| CHAPITRE VII. — Le deuxième cabinet de Broglie. |   |

TOME III. — LA PRÉSIDENTIE DU MARÉCHAL DE MAC-MAHON  
\*\* LA CONSTITUTION DE 1875

- |   |   |
|---|---|
| CHAPITRE I. — L'Assemblée Nationale et le Suffrage universel (16 Mai 1875). | CHAPITRE VI. — L'Agonie de l'Assemblée.             |
| CHAPITRE II. — Le Septennat, La France et l'Europe.                         | CHAPITRE VII. — Le Pays et les Élections de 1876.   |
| CHAPITRE III. — La République fondée.                                       | CHAPITRE VIII. — Le premier cabinet Dufaure.        |
| CHAPITRE IV. — Le cabinet Buffet et l'Alerte de 1875.                       | CHAPITRE IX. — Le cabinet Jules Simon et le 16 mai. |
| CHAPITRE V. — Théorie de la Constitution.                                   |   |

Chaque vol. in-8° raisin de 700 pages environ, illustré de portraits en héliogravure, br. 7 fr. 50

Relié 1/2 chagrin plats toile, tranches jaspées, fers spéciaux..... 11 fr. 50  
Reliure amateur, dos rond ou dos plat, tête dorée, fers spéciaux. 13 fr. 50

La Paix Latine, 1 vol. in-18 grand jésus, broché..... 3 fr. 50  
Le Choix d'une Carrière. 1 vol. in-18 jésus..... 3 fr. 50

# ŒUVRES DE HENRI MARTIN

de l'Académie française

**Histoire de France, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours**, édition complète formant 25 volumes in-8 cavalier illustré de gravures sur acier, brochés..... 150 fr.

Reliés demi-chagrin, plats toile, tranches jaspées..... 242 fr. 50  
 — — — dorées..... 237 fr. 50

**Histoire de France populaire, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours**. L'ouvrage complet contient 1.725 gravures dessinées par PHILLIP-POTEAUX, BAYARD, DE NEUVILLE, FÉRAT, THORIGNY, ROUSSEAU, CLERGET, KAUFFMANN, COUTURIER, etc., gravées par les meilleurs artistes, et forme 7 volumes grand in-8 jésus. Chaque volume, broché..... 8 fr. »

**Histoire de la Révolution française de 1789 à 1799**. 2 forts volumes in-16 brochés, illustrés..... 4 fr. 50.

## ŒUVRES DE A. THIERS

de l'Académie française

**Histoire de la Révolution française**. 13<sup>e</sup> édition, ornée de 54 gravures sur acier d'après RAFFET, et d'un magnifique portrait de M. Thiers. 10 volumes in-8 carré, papier vélin glacé, broché..... 60 fr.

Reliés demi-chagrin, tranches jaspées..... 82 fr. 50  
 — — — dorées..... 90 fr. »

**Histoire de la Révolution française, édition populaire**, illustrée de plus de 400 gravures d'après les dessins de YAN' DARGENT. 2 forts vol. grand in-8 jésus, brochés..... 22 fr. »

Reliés en demi-chagrin, plats toile, tranches jaspées..... 30 fr. »  
 — — — dorées..... 32 fr. »

**Histoire du Consulat et de l'Empire**, faisant suite à l'*Histoire de la Révolution française* du même auteur. 20 volumes in-8 carré, illustrés de 75 belles gravures sur acier, dessinées par KARL GIRARDET, SANDOZ, CHARPENTIER et MASSARD; plus un volume de table générale, analytique et alphabétique. Les 21 volumes, brochés..... 125 fr. »

Reliés demi-chagrin, plats toile, tranches jaspées..... 172 fr. 25  
 — — — plats toiles, tranches dorées..... 188 fr. »  
 Chaque volume se vend séparément, broché..... 6 fr. »  
 Le volume de table..... 5 fr. »

**Histoire du Consulat et de l'Empire**. — *Édition populaire*, illustrée de 350 gravures, d'après les dessins de KARL, GIRARDET, PHILLIPPOTEAUX, etc. 5 volumes grand in-8 jésus. Brochés..... 48 fr. »

Reliés en demi-chagrin, plats toile, tranches jaspées..... 68 fr. »  
 — — — dorées..... 73 fr. »

Tous les volumes se vendent séparément brochés : *L'Histoire du Consulat*, 1 vol., 8 fr. — *L'Histoire de l'Empire*, 4 vol. Chaque vol..... 10 fr. »

**BAUDIN (Pierre) et CADIÈRES (Raoul).** — **Les Grandes journées Populaires.** Histoire illustrée des révolutions (1789-1830-1848-1870). — Tome I. *Le Soulèvement*, un fort volume in-8 colombier de 600 pages, illustré de nombreuses gravures en noir et en couleurs. Broché..... 12 fr.

Sommaire des chapitres de ce volume :

*L'ancien régime. — La disgrâce de Meaupou et de l'abbé Terray. — La guerre des farines. — La veille de la Révolution. — Le Siège du Palais de Justice. — Les édits de Mai et les troubles de Bretagne. — La journée des tuiles et l'Assemblée de Vizille. — Les fusillades. — Le résultat du Conseil et l'hiver de 1789. — Les états de Bretagne. — L'agitation en Provence. — Les élections parisiennes et l'affaire Réveillon. — L'ouverture des États Généraux. — L'Assemblée Nationale. — Le serment du jeu de Paume. — La séance royale. — A l'Abbaye. — Le prince de Lambesc aux Tuileries. — La milice parisienne. — La prise de la Bastille. — Lendemain de victoire. — Le roi à l'Hôtel de Ville. — La guerre aux fermiers et aux accapareurs. — Massacre de Foulon et de Berthier. — Le retour de Necker. — La guerre des châteaux.*

**BRÉHIER.** — **L'Égypte de 1798 à 1900**, un volume in-8 cavalier, avec 5 cartes et plans. Broché..... 6 fr. \*

*État de l'Égypte à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. — La campagne d'Égypte et ses conséquences. — La fondation du pouvoir de Méhémet Ali. — L'œuvre intérieure de Méhémet Ali. — Les règnes d'Abbas et de Saïd. — Le règne d'Ismail, première partie. — La crise égyptienne et l'intervention anglaise. — L'insurrection des Derviches et la perte du Soudan. — L'Angleterre en Égypte. — Reprise du Soudan.*

**BERTHET (Élie).** — **Paris avant l'Histoire.** Un superbe volume grand in-8 raisin, illustré de 70 gravures sur bois, broché..... 4 fr. \*

**BOURELLY (Général).** **Le Ministère de la Guerre sous la Commune.** Cluseret. — Rossel. — Delescluze. Un volume in-18 jésus, broché... 2 fr. \*

— **Fabert.** (Le premier soldat maréchal de France). 1 volume in-8 carré, illustré par Charler Morel. Broché..... 2 fr. \*

**CHALLAMEL (Augustin).** — **Histoire de la Liberté en France depuis les origines jusqu'à nos jours.** 2 volumes in-8 raisin, broché. 15 fr. \*

Chaque volume se vend séparément..... 7 fr. 50

*Le tome I va depuis les origines jusqu'en 1789.*

*Le tome II depuis 1789 jusqu'à nos jours.*

**MANESSE (L.).** **Les paysans et leurs seigneurs avant 1789** (*féodalité, ancien régime*). Nouvelle édition. 1 volume in-8, orné de 50 gravures sur bois. Broché..... 2 fr. 50

**RICHARD (Capitaine).** — **La Garde** (1854-1870). 1 volume in-4 jésus illustré de 380 gravures dans le texte et hors texte, dont 8 tirées en deux teintes et 8 en couleur, d'après les aquarelles de Ch. MOREL.

Tirage limité à 1.012 exemplaires numérotés sur beau vélin glacé, couverture Japon impérial, illustrée par Ch. MOREL. Broché..... 70 fr. \*